

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1751

Lettres Angloises. Tome Troisieme. Premiere Partie.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1802

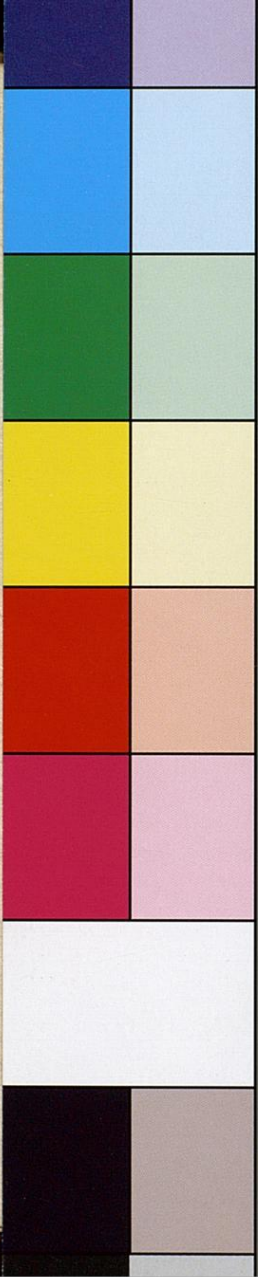
LET TRES
ANGLOISES.

TOME TROISIÈME.
PREMIERE PARTIE.



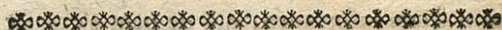
Farbkarte #13

ue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color





HISTOIRE
DE
CLARISSE
HARLOVE.
TOME TROISIEME.



LETTRE LXXXI.

Miss CLARISSE HARLOVE,
à *Miss* HOWE.

Mardi au soir.

QUELS remercimens ne vous dois-je pas, ma chere *Miss Howe*, pour la bonté qui vous intéresse encore au sort d'une malheureuse fille, dont la conduite est devenue l'occasion d'un si grand scandale? Je crois, en vérité, que cette considération m'afflige autant que le mal-même.

A 3

Dites-



Dites-moi mais je crains de le savoir ! dites-moi néanmoins, ma chere, quelles ont été les premières marques de l'étonnement de votre mere.

Je n'ai pas moins d'impatience, & j'ai la même crainte, d'apprendre ce que nos jeunes compagnes, qui peut-être ne seront plus jamais les miennes, disent à présent de moi.

Elles n'en peuvent rien dire de pis, que ce que je vous dirai moi-même. Je m'accuserai, n'en doutez pas ; je me condamnerai à chaque ligne, sur tous les points où j'aurai quelque chose à me reprocher. Si le récit que j'ai à vous faire est capable de diminuer ma faute (car c'est l'unique prétention d'une infortunée, qui ne peut s'excuser à ses propres yeux) je fais ce que j'ai à me promettre de votre amitié : mais je n'ai pas les mêmes espérances de la charité des autres, dans un tems où je ne doute point, que tout le monde n'ait la bouche ouverte contre moi, & que tous ceux qui connoissent *Clarisse Harlove* ne condamnent sa conduite.

Après avoir porté au dépôt la Lettre qui étoit pour vous, & repris celle qui faisoit une partie de mes inquiétudes, je retournai au cabinet de verdure ; & là, je m'efforçai aussi paisiblement que ma situation le permettoit,

mettoit, de me rappeler diverses circonstances de l'entretien que j'avois eu avec ma Tante. En les comparant avec quelques articles de la Lettre de *Miss Hervey*, je commençai à me flatter que le Mercredi n'étoit pas aussi redoutable pour moi, que je l'avois cru; & voici comment je raisonnai avec moi-même:

„Mercredi ne sauroit être absolument le
„jour fixé pour mon malheur; quoique
„dans la vûe de m'intimider, on puisse souhaiter que j'en prenne cette idée. Le
„Contrât n'est pas signé. On ne m'a pas
„encore forcée de le lire ou de l'entendre.
„Je puis refuser de le signer; malgré toute
„la difficulté que j'y prévois, si c'est de la
„main de mon Pere qu'il m'est présenté.
„D'ailleurs, mon Pere & ma Mere ne se
„proposent-ils pas, lorsqu'on prendra le
„parti de la violence, de se rendre chez
„mon Oncle Antonin, pour s'épargner le
„chagrin d'entendre mes cris & mes appels?
„Cependant ils doivent être présens à l'assemblée de Mercredi; & quelque sujet
„d'effroi que je puisse trouver dans la pensée
„de paroître solennellement aux yeux de
„tous mes amis, c'est peut-être ce que j'ai
„de plus heureux à souhaiter, puisque mon
„Frere & ma Sœur me croient tant de cré-



„dit dans le cœur de toute la famille, qu'ils
„ont regardé mon éloignement comme une
„mesure nécessaire au succès de leurs vûes.

„Je ne dois pas douter non plus que mes
„prieres & mes larmes, comme je me le
„suis déjà promis, ne touchent quelques-
„uns de mes proches en ma faveur; & lors-
„que je paroîtrai devant eux avec mon Frere,
„j'exposeraï avec tant de force la malignité
„de ses intentions, que j'affoiblirai nécessai-
„rement son pouvoir.

„Et puis, dans les plus fâcheuses suppo-
„sitions, lorsque j'adresserai mes reproches
„au Ministre, comme j'y suis résolue, il
„n'aura pas la hardiesse de continuer son of-
„fice. *M. Solmes* n'aura pas non plus celle
„d'accepter une main forcée, qui ne cessera
„pas de repousser la sienne. Enfin, je puis
„alléguer à l'extrémité des scrupules de con-
„science, & faire même valoir des obliga-
„tions précédentes; car j'ai donné lieu à
M. Lovelace, comme vous le verrez, ma
„chere, dans une des Lettres que vous avez
„entre les mains, d'espérer que s'il ne me don-
„ne aucun sujet de plainte ou d'offense, je ne
„serai jamais à un autre homme, tandis qu'il
„n'aura point d'engagement avec une autre
„femme. C'est une démarche qui m'a paru
„nécessaire, pour contenir des ressentimens
qu'il

qu'il croit justes contre mon Frere & mes Oncles. „J'en appellerai donc, ou j'abandonnerai le jugement de mes scrupules, au sage Docteur *Lerwin* : & tout a changé de nature dans le monde, si ma Mere & ma Tante du-moins, ne sont pas touchées, d'une si forte raison.

En me rappelant à la hâte tous ces motifs de confiance & de courage, je me félicitai moi-même d'avoir renoncé à la résolution de partir avec M. *Lovelace*.

Je vous ai dit, ma chere, que je ne m'épargnerois pas dans mon récit ; & je ne m'arrête à ce détail, que pour le faire servir à ma condamnation. C'est un argument qui conclut contre moi avec d'autant plus de force, que dans tout ce que *Miss Hervey* m'avoit écrit sur le témoignage de *Betty* & de ma Sœur, j'avois crû reconnoître qu'on avoit eu dessein, par cette voie, de me précipiter dans quelque résolution désespérée, comme le plus sur moyen pour me perdre auprès de mon Pere & de mes Oncles. Je demande pardon au Ciel, si je porte un jugement trop défavantageux d'un Frere & d'une Sœur ; mais si cette conjecture est juste, il demeure vrai qu'ils m'ont tendu le plus noir de tous les pièges, & que j'ai eu le malheur d'y tomber. C'est pour eux, s'ils en sont capables, un double sujet de triomphe,



omphe, pour la ruine d'une Sœur qui ne leur a jamais fait ni souhaité de mal.

Mes raisonnemens ne purent diminuer la crainte du Mercredi, sans augmenter beaucoup celle de l'entrevûe. C'étoit alors, non-seulement le plus proche, mais le plus grand de mes maux : - le plus grand à la vérité, parce qu'il étoit le plus proche ; car dans le trouble où j'étois, je pensois peu à l'événement dont j'étois menacée. M. *Lovelace* n'ayant pas reçu ma Lettre, je m'attendois sans doute à quelque dispute avec lui ; mais après avoir tenu ferme contre une autorité respectable, lorsqu'elle m'avoit paru blesser les droits de la justice & de la raison, je devois me fier à mes forces, dans une épreuve inférieure ; sur-tout ayant à me plaindre de la négligence qu'on avoit marquée pour ma Lettre.

Un instant fait quelquefois la décision de notre sort ! Si j'avois eu deux heures de plus, pour continuer mes réflexions & pour les étendre par ces nouvelles lumières..... peut-être me ferois-je bornée alors à lui donner un rendez-vous. Imprudente que je suis ! Qu'avois-je besoin de lui faire espérer que s'il m'arrivoit de changer de pensée, je lui en expliquerois personnellement les raisons ? Hélas ma chère ! un caractère obligeant est un dangereux présent du Ciel : en
s'occu-

s'occupant de la satisfaction d'autrui, il fait souvent oublier ce qu'on se doit à soi-même.

La Cloche s'étant fait entendre pour le diner des Domestiques, *Betty* vint prendre mes ordres, en me répétant qu'elle seroit employée l'après-midi, & qu'on s'attendoit que je ne quitterois pas le Jardin sans avoir reçu la permission de remonter à mon appartement. Je lui fis diverses questions sur la Cascade, qui avoit été réparée depuis peu; & je témoignai quelque désir de la voir jouir, dans le dessein (quelle adresse pour me tromper moi-même, comme l'événement l'a vérifié!) qu'à son retour elle fut portée à me chercher dans cette partie du Jardin, qui est fort éloignée de celle où elle me laissoit.

A peine avoit-elle eu le tems de rentrer au Château, que j'entendis le premier signal. Mon agitation fut extrême: mais il n'y avoit pas de tems à perdre. Je m'avançai vers la porte, & ne voyant personne aux environs, je tirai le verrouil; il avoit déjà ouvert avec sa clé: la porte ayant cédé au moindre mouvement, je me trouvai vis-à-vis d'un homme, qui m'attendoit avec l'air d'impatience le plus tendre & le plus animé.

Un effroi, plus mortel que je ne puis le représenter, se saisit de tous mes sens. Je me crû prête à m'évanouir. Les mouve-
mens



mens de mon cœur me sembloient convulsifs : j'étois si tremblante, que s'il ne m'eut présenté le bras pour me servir d'appui, je n'aurois pû me soutenir sur mes jambes.

Ne craignez rien, très-chere *Clarisse* ! me dit-il, d'un ton passionné. Au nom de vous-même, commencez par vous rassurer contre la crainte. Le Carosse est à deux pas : cette charmante condescendance me lie à vous au-delà de mes expressions & de toute reconnoissance.

Mes esprits reprenant un peu leur cours, tandis qu'il me tenoit la main & qu'il me tiroit après lui ; ah ! M. *Lovelace*, lui dis-je, je ne puis absolument vous suivre : comptez que je ne le puis ; je vous l'ai marqué par une Lettre ; laissez-moi, je vais vous la montrer : elle étoit-là depuis hier au matin ; je vous avois recommandé d'y veiller jusqu'à la dernière heure, dans la crainte de me voir obligée à quelque changement : vous l'auriez trouvée, si vous aviez observé cet avis.

Il me répondit, comme hors d'haleine : j'ai moi-même été veillé, ma très-chere ame ; je n'ai pas fait un pas qui n'ait été suivi. Mon fidèle Valet n'a pas eu moins d'espions sur ses traces, & s'est bien gardé d'approcher de vos murs. A ce moment-même, nous pouvons être découverts. Hâtons-

tons-nous, ma charmanté; cet instant doit être celui de votre délivrance: si vous négligez l'occasion, peut-être ne la retrouverez-vous jamais.

Quel est votre dessein, Monsieur? Quittez ma main; car je vous déclare (en me débattant avec force) que je mourrai plutôt que de vous suivre.

Bon Dieu! qu'entends-je? avec un regard où le dépit éclatoit au milieu de la tendresse & de la surprise, mais sans cesser de me tirer après lui. Songez-vous que les raisonnemens ne font pas de faison? Par tout ce qu'il y a de plus saint, Il faut partir. Vous ne doutez pas assurément de mon honneur, & vous ne voudriez pas me donner sujet de douter du vôtre.

Si vous avez la moindre estime pour moi, M. *Lovelace*, cessez de me presser avec cette violence. Je suis venue ici déterminée, lisez ma Lettre; j'y ajouterais des explications, par lesquelles vous serez convaincu que je ne dois pas partir.

Rien, rien, Madame, ne me convaincra... Par tout ce qu'il y a de sacré, je suis résolu de ne pas vous quitter. Vous quitter, c'est vous perdre pour toujours.

Dois-je être ainsi traitée? repris-je, avec une force égale à mon indignation. Quittez
ma



ma main, Monsieur. Je ne partirai point avec vous, & je vous convaincrâi que je ne le dois pas.

Tous mes amis vous attendent, Mademoiselle ! Tous les vôtres sont déterminés contre vous ! Mercredi est le jour, le jour important, peut-être le jour fatal ! Voulez-vous être la femme de *Solmes* ? Est-ce enfin votre résolution ?

Non, jamais je ne ferai à cet homme-là. Mais je ne veux point partir avec vous. Cessez de me tirer malgré moi ; comment êtes-vous assez hardi, Monsieur..... Je ne suis ici, que pour vous déclarer que je ne veux point partir. Je ne vous aurois pas vû, si je n'avois appréhendé de vous quelque action téméraire. En un mot, je ne partirai point. Que prétendez-vous ? mes efforts continuant toujours pour arracher ma main d'entre les siennes.

Quelle manie peut s'être emparée de mon Ange ! quittant ma main, & prenant un ton plus doux. Quoi ! tant d'odieux traitemens de la part de vos proches, des vœux si solennels de la mienne, une affection si ardente, ne font pas sur vous plus d'impression ? Vous êtes résolue de me poignarder, en retractant vos promesses.

Vains

Vains reproches, M. *Lovelace* ! je vous expliquerai mes raisons dans d'autres circonstances. Il est certain qu'à présent je ne puis partir avec vous. Encore une fois, ne me pressez plus : je ne dois pas être exposée à la violence de tout le monde.

Je vois le fond du mystère, me dit-il, d'un air abattu, mais passionné. Quelle est la barbarie de mon sort ! Enfin, votre esprit est sous le joug, votre Frere & votre Sœur ont prévalu : & je dois abandonner mes espérances au plus méprisable de tous les hommes.

Je vous répète encore, interrompis-je, ne ferai jamais à lui. Tout peut prendre Mercredi une nouvelle face, à laquelle vous ne vous attendez point.....

Ou ne la pas prendre ! Alors, juste Ciel !

Ce sera leur dernier effort : j'ai de puissantes raisons de le croire.

Je n'en ai pas moins de le croire aussi, puisqu'en demeurant plus long-tems, vous ferez infailliblement la femme de *Solmes*.

Non, non, répondis-je, je me suis fait quelque mérite après d'eux sur un point ; ils feront de meilleure humeur avec moi ; j'obtiendrai du moins un délai, j'en suis sûre : j'ai plus d'un moyen pour l'obtenir.

Eh !



Eh ! que serviront les délais, Mademoiselle ? Il est clair que vous n'avez pas d'espérance au-delà : la nécessité même des prières, sur lesquelles vous fondez les délais, prouve trop que vous n'avez pas d'autre espérance..... O ma chère, ma très-chère vie ! ne vous exposez pas à des risques de cette importance. Je suis en état de vous convaincre que si vous retournez sur vos pas, vous êtes plus qu'en danger de vous voir Mercredi la femme de *Solmes*. Prévenez donc, tandis que vous en avez le pouvoir, prévenez les événemens funestes, qui seront la fuite de cette horrible certitude.

Aussi long-tems qu'il me restera quelque jour à l'espérance, votre honneur Monsieur *Lovelace*, demande comme le mien (du moins si vous avez quelque estime pour moi, & si vous désirez que je me le persuade) que ma conduite, dans une affaire de cette nature, justifie parfaitement ma prudence.

Votre prudence ! Mademoiselle. Eh ! quand a-t-elle souffert le moindre soupçon ? Cependant voyez-vous, que ni votre prudence, ni votre respect, ayant été comptés pour quelque chose, par des esprits invinciblement déterminés.

Là-dessus, il me fut une énumération pathétique des mauvais traitemens que j'ai soufferts,

soufferts, avec le soin continuel de les attribuer tous au caprice & à la malignité d'un Frere, qui, d'un autre côté, suscite tout le monde contre lui; insistant particulièrement sur la nécessité où j'étois, pour me réconcilier avec mon Pere & mes Oncles, de me dérober au pouvoir de cet irréconciliable persécuteur. Toute la confiance de votre Frere; continua-t-il, se fonde sur la facilité qu'il vous trouve à souffrir ses insultes. Comptez que votre famille entière s'empresera de vous rechercher, lorsque vous serez délivrée d'une si cruelle oppression. Elle ne vous verra pas plutôt avec ceux qui ont le pouvoir & le dessein de vous obliger, qu'elle vous restituera votre Terre. Pourquoi donc, passant le bras autour de moi & recommençant à me tirer avec douceur, pourquoi hésiter un moment? Voici le tems..... Fuyez avec moi, je vous en conjure, ma très-chere *Clarisse*! Prenez confiance à l'homme qui vous adore! N'avons-nous pas souffert pour la même cause? Si vous appréhendez quelque reproche, faites-moi l'honneur de consentir que je sois à vous: & croyez-vous qu'alors je ne sois pas capable de défendre, & votre personne, & votre réputation?

T. III. P. I.

B

Ne



Me me pressez pas davantage, M. *Lovelace*, je vous en conjure à mon tour. Vous m'avez donné vous-même une ouverture, sur laquelle je veux m'expliquer, avec plus de liberté que la prudence ne me le permettroit peut-être dans une autre occasion. Je suis convaincue que Mercredi prochain (si j'avois plus de tems, je vous en apporterois les raisons) n'est pas le jour que nous avons tous deux à redouter; & si je trouve ensuite, dans mes amis, la même détermination en faveur de M. *Solmes*, je me procurerai quelque moyen de vous rencontrer avec *Miss Howe*, qui n'est pas votre ennemie. Après la célébration, je ferai mon devoir d'une démarche qui me paroîtroit criminelle aujourd'hui, parce que l'autorité de mon Père n'est pas liée par des droits encore plus sacrés.

Très-chère *Clarisse*.....

En vérité, M. *Lovelace*, si vous me disputez quelque chose à présent, si cette déclaration, plus favorable que je ne me l'étois proposée, ne vous tranquillise pas tout-à-fait, je ne saurai ce que je dois penser de votre reconnoissance & de votre générosité.

Le cas, Mademoiselle, n'admet point cette alternative. Je suis pénétré de reconnoissance; je ne puis vous exprimer combien je m'estimerois heureux de la char-
mante

manente espérance que vous me donnez, s'il n'étoit certain qu'en demeurant ici plus longtemps, vous ferez Mercredi la femme d'un autre homme. Songez, très-chère *Clarisse* ! quel surcroit de douleur cette espérance-même est capable de me causer, lorsqu'elle est envisagée dans ce jour.

Soyez sûr que je souffrirois plutôt la mort, que de me voir à M. *Solmes* : si vous voulez que je prenne confiance à votre honneur, pourquoi douteriez-vous du mien ?

Ce n'est pas de votre honneur, Mademoiselle, c'est de votre pouvoir que je doute ; jamais, jamais vous n'aurez la même occasion.... Très-chère *Clarisse*, permettez.... & sans attendre ma réponse, il s'efforçoit encore de me tirer après lui.

Où m'entraînez-vous, Monsieur ? Quittez-moi sur le champ. Cherchez-vous à me retenir, pour rendre mon retour dangereux, ou pour me le faire croire impossible ? Je suis très-irritée. Laissez-moi tout à l'heure, si vous voulez que je juge favorablement de vos intentions.

Mon bonheur, Mademoiselle, pour ce monde & pour l'autre, & la sûreté de votre implacable famille, dépendent de cet instant.

Allez, Monsieur, je me repose de la sûreté de mes amis sur la Providence & sur



les Loix. Vous ne m'engagerez point par des menaces, dans une témérité que mon cœur condamne. Quoi ! pour assurer ce que vous nommez votre bonheur, je consentirois à la ruine de tout mon repos ?

Ah ! chere *Clarisse*, vous me faites perdre des momens précieux, dans le tems que la perspective du bonheur commence à s'ouvrir pour nous. Le chemin est libre ; il l'est encore : mais un instant peut le fermer. Quels sont vous doûtes ? Je me dévouë à d'éternels supplices, si vos moindres volontés ne sont ma loi suprême. Toute ma famille vous attend : Votre parole y est engagée. Mercredi prochain Pensez à ce jour fatal ! Eh ! que prétens-je par mes instances, que de vous faire prendre la voie la plus propre à vous réconcilier avec tout ce qu'il y a d'estimable parmi vos proches ?

C'est à moi, Monsieur, qu'appartient le jugement de mes propres intérêts. Vous qui blâmez la violence de mes amis, n'en exercez-vous pas une ici contre moi ? Je ne le souffrirai pas. Vos instances augmentent ma répugnance & mes craintes : je veux me retirer, je le veux avant qu'il soit plus tard. Laissez-moi ; comment osez-vous employer la force ? Est-ce-là le fond que je dois faire sur cette soumission sans réserve, à laquelle
vous

vous vous êtes engagée par tant de sermens ? Quittez ma main tout à l'heure, ou je vais me procurer du secours par mes cris.

Je vous obéis, ma très-cherè Clarisse : & laissant ma main libre, il retira la sienne, avec un regard plein d'une si tendre resignation, que connoissant la violence de son caractère, je ne pus me défendre d'en être un peu touchée. Cependant je me retirois ; lorsque d'un air sombre, aiant jetté un coup d'œil sur son épée, mais se hâtant en quelque sorte d'en écarter sa main, il plia les deux bras sur sa poitrine, comme si quelque réflexion subite l'eût fait revenir d'une idée téméraire. Arrêtez un moment, cher objet de toute ma tendresse ! Je ne vous demande qu'un moment. Votre retraite est libre ; elle est sûre, si vous êtes résolue de rentrer. Ne voyez-vous pas que la clé est demeurée au pied de la porte ? Mais songez què Mercredi vous êtes Madame Solmes..... Ne me fuyez pas avec cet empressement ! Ecoutez quelques mots qui me restent à vous dire.

Je ne fis pas difficulté de m'arrêter, lorsque je fus à la porte du Jardin ; d'autant plus tranquille que je vois effectivement la clé, dont je pouvois me servir librement. Mais, commençant à craindre d'être observée, je lui dis que je ne pouvois demeurer



plus long-tems ; que je m'étois déjà trop arrêtée ; que je lui expliquerois toutes mes raisons par écrit : & comptez sur ma parole, ajoutai-je au moment que j'allois prendre la clé ; pour ouvrir ; je mourrai plutôt que d'être à M. Solmes. Vous savez ce que je vous ai promis, si je me trouve en danger.

Un mot, Mademoiselle, hélas ! un seul mot, en s'approchant de moi, les bras toujours pliés ; pour me persuader apparemment qu'il n'avoit aucun dessein dont je dussé être alarmée. Rappelez-vous seulement que je suis venu ici avec votre participation, pour vous délivrer, au péril de ma vie, de vos Géoliers & de vos persécuteurs ; dans la résolution, le ciel m'en est témoin, ou puisse-t-il m'abîmer à vos yeux ! de vous tenir lieu de pere, d'oncle, de frere ; & dans l'humble espérance de joindre tous ces titres à celui de Mari, en abandonnant à vous-même le choix du tems & des conditions. Mais puisque je vous trouve si disposée à crier au secours contre moi, c'est-à-dire, à m'exposer aux fureurs de votre Famille entière, je suis content d'en courir tous les risques. Je ne vous demande plus de partir avec moi : je veux vous accompagner dans le Jardin, & jusqu'au Château, si je ne trouve pas d'obstacle sur la route. Que cette résolution ne vous étonne pas,

pas, Mademoiselle ; j'irai avec vous au-devant du secours que vous auriez voulu vous procurer. Je leur ferai face à tous ; mais sans aucun dessein de vengeance, s'ils ne pouf- sent pas l'insulte trop loin. Vous verrez ce que je suis capable de souffrir pour vous : & nous essaierons tous deux si les plaintes, les instances & les procédés de l'honneur, peuvent m'attirer le traitement auquel j'ai droit de la part des honnêtes Gens.

S'il m'avoit menacé de tourner son épée contre lui-même, je n'aurois eu que du mépris pour un si misérable artifice. Mais cette résolution de m'accompagner devant mes amis, prononcée d'un air si sérieux & si pressant, me pénétra d'une véritable terreur. Quel dessein, M. Lovelace ! Au nom de Dieu, laissez-moi, Monsieur ; laissez-moi je vous en conjure.

Pardon, Mademoiselle ; mais dispensez-moi, s'il vous plaît, de vous obéir. J'erre, depuis assez long-tems, comme un voleur, autour de ces murs. J'ai souffert assez long-tems les outrages de votre frere & de vos oncles. L'absence ne fait qu'augmenter leur malignité. Je suis au desespoir. Il ne me reste à tenter que cette voie. N'est-ce pas après demain Mercredi ? Le fruit de ma douceur est d'aigrir leur haine. Je ne change-



rai pas néanmoins de disposition : vous allez voir, Mademoiselle, ce que je souffrirai pour vous. Mon épée ne sortira pas du fourreau. Je veux la remettre entre vos mains (il me pressa effectivement de la prendre). Mon cœur servira de fourreau à celles de vos amis. La vie n'est rien pour moi, si je vous pers. Ce que je vous demande, Mademoiselle, c'est de me montrer la route au travers du Jardin. Je vous suivrai, au risque d'y périr ; trop heureux, quelque fort qui m'attende, de trouver devant vous la fin de ma vie & de mes humiliations. Servez-moi de guide, cruelle *Clarisse* ! Venez voir ce que je puis souffrir pour vous : & portant la main sur la clé, il alloit ouvrir ; mais la force de mes instances lui fit tourner le visage vers moi.

Quelles peuvent être vos vues, M. *Love-lace* ? lui dis-je d'une voix tremblante. Voulez-vous exposer votre vie ? A quoi voulez-vous m'exposer moi-même ? Est-cela ce que vous nommez de la générosité ? Ainsi donc tout le monde abuse cruellement de ma foiblesse !

Mes larmes commencèrent à couler, sans qu'il me fût possible de les retenir.

Il se jeta aussi-tôt à genoux devant moi, avec une ardeur qui ne pouvoit être contre-faite,

faite, & les yeux, si je ne me trompe, aussi humides que les miens? Quel barbare, me dit-il, soutiendrait un spectacle si touchant? O divinité de mon cœur! (en prenant respectueusement ma main, qu'il pressa de ses lèvres) ordonnez-moi de partir, avec vous, sans vous, pour vous servir, pour me perdre, je jure à vos pieds une aveugle obéissance. Mais, j'en appelle à tout ce que vous savez de la cruauté qu'on exerce contre vous, & de la malignité qui s'attaque à moi, & d'une faveur déterminée pour l'homme que vous laissez; j'en appelle à tout ce que vous avez souffert, & je vous demande si vous n'avez pas raison de redouter ce Mercredi, qui fait ma terreur! Je vous demande si vous pouvez espérer de voir jamais naître une si belle occasion! Le Carosse à deux pas; mes amis qui attendent impatiemment l'effet de vos propres résolutions; un homme tout à vous, qui vous conjure à genoux de demeurer maîtresse de vous-même, voilà tout, Mademoiselle; qui ne vous demandera votre estime qu'autant qu'il pourra vous convaincre qu'il en est digne; une fortune, des Alliances, à l'épreuve de toute objection: ô chère *Clarisse*! appuiant ses lèvres encore une fois sur ma main, ne laissez

B. 5

point



point échapper l'occasion. Jamais, jamais, il ne s'en présentera d'aussi belle.

Je le priai de se lever. Il se leva ; & je lui dis que s'il ne m'eût pas causé tant de trouble par son impatience, j'aurois pû le convaincre que lui & moi, nous avions regardé ce Mercredi avec plus de fraieur qu'il ne convenoit. J'allois continuer de lui expliquer mes raisons ; mais se hâtant de m'interrompre : si j'avois, me dit-il, la moindre probabilité, une ombre d'espérance pour l'événement de Mercredi, vous ne me trouveriez que de l'obéissance & de la résignation. Mais la dispense est obtenue. Le Ministre est averti : c'est ce Pédant de *Brandt* qui s'est offert. O chere & prudente *Clarisse* ! ces préparatifs ne vous annoncent-ils donc qu'une épreuve ?

Quand on se proposeroit les extrêmités les plus terribles, vous savez, Monsieur, que toute foible que je suis, je ne suis pas incapable de fermeté. Vous savez quel est mon courage & comment je fais résister, lorsque je me crois persécutée avec bassesse ou maltraitée sans raison. Oubliez-vous ce que j'ai déjà souffert, ce que j'ai eu la force de soutenir, parceque j'attribue tous mes malheurs à des injustigations peu fraternelles ?
Je

Je dois tout attendre, Mademoiselle, de la noblesse d'une ame qui méprise la contrainte. Mais les forces peuvent vous manquer. Que ne doit-on pas craindre d'un Pere inflexible, qui entreprend de subjuguier une Fille si respectueuse ? Un évanouissement ne vous sauvera pas ; & peut-être ne seront-ils pas fâchés de cet effet de leur barbarie. A quoi vous serviront les plaintes, après la célébration ? L'horrible coup ne sera-t-il pas porté, & toutes les suites, dont la seule idée met mon cœur à la torture, ne deviendront-elles pas nécessaires ? A quel Tribunal appellerez-vous ? Qui prêtera l'oreille à vos réclamations, contre un engagement qui n'aura pas eu d'autres témoins que ceux qui vous y auront forcée, & qui seront reconnus pour vos plus proches Parens ?

J'étois sûre, lui dis-je, de me procurer du-moins un délai. J'avois plus d'un moyen pour l'obtenir. Mais rien ne pouvoit nous devenir plus fatal à tous deux, que d'être surpris dans un entretien si libre. Cette crainte m'agitoit mortellement. Il m'étoit impossible de bien expliquer ses intentions, s'il cherchoit à me retenir plus longtems ; & la liberté de me retirer lui donneroit des droits certains sur ma reconnoissance.

Alors



Alors s'étant approché lui-même de la porte, pour l'ouvrir & me laisser rentrer dans le Jardin, il fit un mouvement extraordinaire, comme s'il eût entendu quelqu'un de l'autre côté du mur ; & portant la main sur son épée, il s'efforça quelque tems de regarder au travers de la serrure. Je devins si tremblante, que je me crus prête à tomber à ses pieds. Mais il me rassura aussi-tôt. Il avoit crû, me dit-il, entendre quelque bruit derrière le mur : c'étoit sans doute l'effêt de son inquiétude pour mon repos & ma sûreté ; un véritable bruit auroit été bien plus fort.

Ensuite il me présenta civilement la clé ; si vous êtes déterminée, Mademoiselle..... cependant je ne puis & je ne dois pas vous laisser rentrer seule. Il faut que votre retour soit sans danger. Pardon ; mais je ne puis me dispenser d'entrer avec vous.

Eh quoi, Monsieur, ferez-vous assez peu généreux pour vouloir tirer avantage de mes craintes, & du désir que j'ai de prévenir de nouveaux malheurs ? Folle que je suis, de m'occuper de la satisfaction de tout le monde, tandis que personne ne pense à la mienne !

Très-chère *Clarisse* ! interrompit-il, en retenant ma main lorsque je portois la clé à la serrure, c'est moi-même qui vais ouvrir la
la

la porte si vous le souhaitez ; mais encore une fois, considérez qu'en obtenant même ce délai qui fait votre unique espérance, vous pouvez être renfermée plus étroitement. Je suis informé que vos Parens ont déjà délibéré là-dessus. Toute correspondance alors ne vous fera-t-elle pas fermée, avec *Miss Howe*, comme avec moi ? De qui recevrez-vous du secours, si la fuite vous devient nécessaire ? Reduite à voir le Jardin de vos fenêtres, sans avoir la liberté d'y descendre, comment retrouverez-vous l'occasion que je vous présente aujourd'hui, si votre haine se soutient contre *Solmes* ? Mais hélas ! il est impossible qu'elle se soutienne. Si vous rentrez, ce ne peut être que par le mouvement d'un cœur que la résistance fatigue, & qui commence peut-être à chercher des prétextes pour se rendre.

Je ne puis souffrir, Monsieur, de me voir sans cesse arrêtée. Ne ferai-je donc jamais libre de me conduire par mon propre jugement ? Les conséquences seront telles qu'il plaira au Ciel : je veux rentrer ; & l'écartant de la main, je présentai encore la clé à la serrure. Son mouvement fut plus prompt que le mien, pour se jeter à genoux entre la porte & moi. Eh ! Mademoiselle, je vous le demande encore une fois à genoux, pouvez-



pouvez-vous regarder d'un œil indifférent tous les maux qui peuvent venir à la suite? Après les outrages que j'ai essuies, après le triomphe qu'on va remporter sur moi, si votre Frere parvient à ses vûes! mon propre cœur frémit quelquefois de tous les malheurs qui peuvent arriver. Je vous supplie, très-chere *Clarisse*! de tourner les yeux de ce côté-la, & de ne pas perdre la seule occasion.... Mes intelligences ne m'apprennent que trop....

Votre confiance, *M. Lovelace*, va trop loin pour un traître. Vous l'avez placée dans un vil Domestique, qui peut vous donner de faux avis, pour vous faire payer la corruption plus cher. Vous ne savez pas quelles sont mes ressources.

J'avois mis enfin la clé dans la serrure, lorsque se levant d'un air effraié, & laissant comme échapper une exclamation assez forte; ils sont à la porte, me dit-il brusquement; ne les entendez-vous pas, ma chere ame? & portant la main sur la clé, il la tourna quelques momens, comme s'il eut voulu la fermer à double tour. Aussi-tôt une voix se fit entendre, avec plusieurs coups violens contre la porte, qui me parurent capables de l'enfoncer. *Vite, vite*, entendis-je prononcer plusieurs fois. *A moi, à moi;*
ils

ils sont ici ; ils sont ensemble : vite, des Pistolets, des Fusils. Les coups continuoient en même tems contre la porte. De son côté, il avoit tiré fièrement son épée, qu'il mit nue sous son bras ; & prenant mes deux mains tremblantes dans la sienne, il me tira de toute sa force après lui. Fuyez, fuyez, hâtez-vous, chere *Clarisse* ; vous n'avez qu'un instant pour fuir ; votre Frere, vos Oncles, ce *Solmes* peut-être, Ils auront forcé la porte en un moment. Fuyez, ma très-chere vie, si vous ne voulez pas être traitée plus cruellement que jamais si vous ne voulez pas voir commettre à vos pieds deux ou trois meurtres. Fuyez, fuyez, je vous en conjure !

O Dieu ! s'écria la pauvre insensée ; au secours, au secours ; dans un effroi, dans une confusion qui ne lui permettoient de s'opposer à rien ! Mes yeux se tournoient en même tems autour de moi, devant, derrière, attendant d'un côté un Frere & des Oncles furieux, des Domestiques armés de l'autre, peut-être un Pere étincellant de fureur, plus terrible que l'épée même que je voyois nue, & que toutes celles que j'appréhendois. Je courois aussi vite que mon guide ou mon ravisseur, sans m'apercevoir de ma course. Le transport de ma crainte donnoit



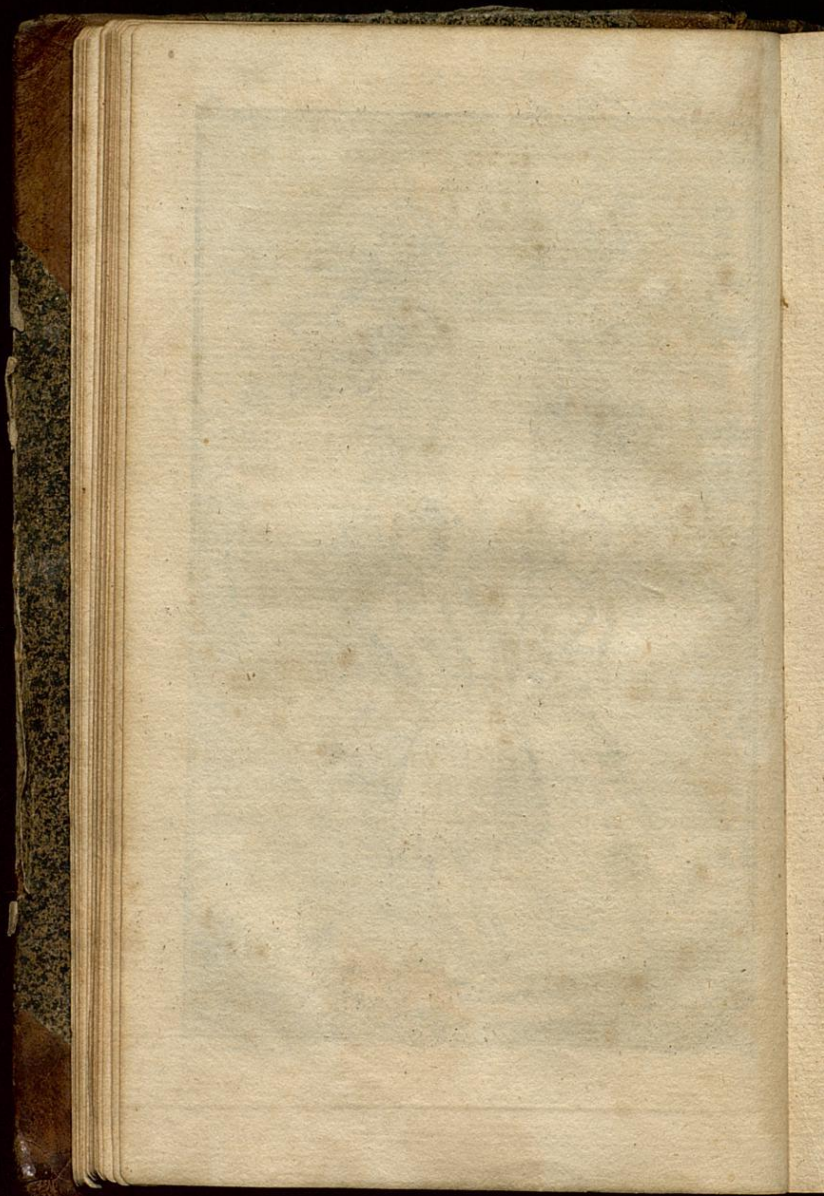
donnoit des ailes à mes pieds, en m'ôtant le pouvoir de la réflexion. Je n'aurois distingué, ni les lieux, ni les chemins, si je n'eusse été tirée continuellement avec la même force; sur-tout lorsque ne cessant point de tourner la tête, j'apperçus un homme, qui devoit être sorti par la porte du Jardin, & qui nous suivoit des yeux, en s'agitant beaucoup, & paroissant en appeler d'autres, que l'angle d'un mur m'empêchoit de voir, mais que mon imagination me faisoit prendre pour mon Pere, mon Frere, mes Oncles & tous les Domestiques de la Maison.

Dans cet excès de fraieur, je perdis bientôt de vûe la porte du Jardin. Alors, quoique tous deux hors d'haleine, *Lovelace* prit mon bras sous le sien, son épée nue dans l'autre main, & me fit courir encore plus vite. Ma voix néanmoins contredisoit mon action. Je ne cessai pas de crier, non, non, non, & de m'agiter, & de tourner la tête, aussi long-tems que je pûs voir les murs du Jardin & du Parc. Enfin j'arrivai au Carrosse de son Oncle, qui étoit escorté par quatre hommes à Cheval.

Permettez, ma chere *Miss Howe*, que je suspende ici ma relation. A ce triste endroit de mon récit, j'ai devant les yeux toute mon indiscretion, qui se présente à moi
comme



J.C.G. Freudenreich sc.



comme en face. Les pointes de la confusion & de la douleur me paroissent aussi vives que celle d'un poignard, dont j'aurois le cœur percé. Faut-il que j'aie consenti si follement à une entrevûe, qui, avec un peu de réflexion sur son caractère & sur le mien, ou simplement sur les circonstances, devoit me faire juger que c'étoit me livrer à ses résolutions, & me mettre hors d'état de soutenir les miennes !

Car ne devois-je pas prévoir, que se croyant avec raison dans le danger de perdre une personne qui lui avoit coûté tant d'inquiétudes & de peines, il n'épargneroit rien pour empêcher qu'elle ne sortît de ses mains ? que n'ignorant pas l'engagement où je m'étois mis de renoncer à lui pour jamais, à la seule condition dont je faisois dépendre ma réconciliation avec ma famille, il s'efforceroit de m'ôter à moi-même le pouvoir de l'exécuter ? en un mot, que celui qui avoit eu l'artifice de ne pas prendre ma Lettre (car il n'y a pas d'apparence, ma chere, que tous ses pas aient été si soigneusement observés) dans la crainte d'y trouver un contre-ordre (comme j'en avois fort bien jugé, quoique par d'autres craintes j'aie mal profité de cette réflexion) manquât d'adresse pour me retenir, jusqu'à ce que la crainte

Tom. III. P. I.

C

d'être



d'être découverte me mît dans la nécessité de le suivre, pour éviter un redoublement de persécution, & les malheurs qui pouvoient arriver à ma vûe.

Mais si je venois à découvrir que l'homme qui s'est fait voir à la porte du Jardin fût le même traître qu'il a corrompû, & qu'il l'eut employé à me jeter dans l'epouvante, croyez-vous, ma chere, que ce ne fût pas pour moi une raison de le détester, & de me haïr encore plus moi-même ? Je veux me persuader que son cœur n'est pas capable d'une ruse si noire & si basse. Cependant m'aiderez-vous à expliquer pourquoi je n'ai vû paroître qu'un seul homme hors du Jardin ; comment cet homme est demeuré à nous régarder, sans nous poursuivre ; comment il ne s'est pas hâté de jeter l'alarme dans la Maison ? Ma fraïeur & l'éloignement ne m'ont pas permis de le bien distinguer : mais réellement, plus je me rappelle son air, plus je suis porté à croire que c'étoit ce perfide *Joseph Léman*.

Ah ! pourquoi, pourquoi, mes chers amis..... Mais ai-je raison de les blâmer, lorsque j'étois parvenue à croire moi-même, avec assez de vraisemblance, que cette redoutable épreuve du Mercredi pouvoit tourner plus heureusement pour moi que le parti de

de la fuite, & que dans l'intention de mes proches c'étoit peut-être la dernière que je devois essuier? Plût au Ciel que je l'eusse attendue! Du-moins, si j'avois remis jusqu'à-lors la démarche où je me suis laissée engager, & dans laquelle peut-être je ne me suis précipitée que par une indigne crainte, je n'aurois pas tant à souffrir du reproche de mon cœur: & ce seroit un mortel fardeau dont je serois soulagée!

Vous savez, ma chere, que votre *Clarisse* a toujours dédaigné de justifier ses erreurs par celles d'autrui. J'implore le pardon du Ciel pour ceux qui m'ont traitée cruellement: mais leurs fautes ne peuvent me servir d'excuse: & les miennes n'ont pas commencé d'aujourd'hui, car je n'ai jamais dû entretenir de correspondance avec M. *Lovelace*.

O le vil séducteur! Que mon indignation s'élève quelquefois contre lui! Conduire ainsi de mal en mal une jeune créature..... qui a fait à la vérité trop de fond sur ses propres forces! Ce dernier pas est la fuite, quoiqu'éloignée, de ma première faute; d'une correspondance, qu'un Pere du-moins m'avoit défendue. Combien n'aurois-je pas mieux fait, lorsque ses premières défenses tomberent sur les visites, d'alléguer à *Lovelace*



une autorité à laquelle je devois être soumise, & d'en prendre occasion pour refuser de lui écrire ? Je crus alors qu'il dépendroit toujours de moi d'interrompre ou de continuer ce commerce. Je me supposai plus obligée que tout autre, de me rendre comme l'arbitre de cette querelle. Aujourd'hui, je trouve ma présomption punie ; comme le font la plupart des autres désordres, c'est-à-dire, par elle-même !

A l'égard de cette dernière témérité, je vois, depuis qu'il est trop tard, comment la prudence m'obligeoit de me conduire. Comme je n'avois qu'une voie pour lui communiquer mes intentions, & qu'il savoit parfaitement où j'en étois avec mes amis, je devois peu m'embarrasser s'il avoit reçu ma Lettre, sur-tout après m'être réservé la liberté de me rétracter. Lorsqu'arrivant à l'heure marquée, il ne m'auroit pas vûe répondre au signal, il n'auroit pas manqué de se rendre au lieu qui servoit à notre correspondance ; & ma Lettre, qu'il y auroit trouvée, l'auroit convaincu par sa date, que c'étoit sa faute, s'il ne l'avoit pas reçue plutôt. Mais, gouvernée par les mêmes motifs, qui m'avoient fait consentir d'abord à lui écrire, une folle prévoyance me fit craindre que me voyant manquer à l'entrevûe, il
ne

ne s'exposât à de nouvelles insultes, qui auroient pû le rendre coupable de quelque violence. Il prétend, à la vérité, que ma crainte étoit julte, comme j'aurai occasion de vous l'apprendre : mais ce n'étoit alors qu'une simple crainte ; & pour éviter un mal supposé, devois-je me précipiter dans une faute réelle ? Ce qui m'humilie le plus, c'est de reconnoître aujourd'hui, par toute sa conduite, qu'il faisoit autant de fond sur ma foiblesse, que j'en faisois sur mes propres forces. Il ne s'est pas trompé dans le jugement qu'il a porté de moi ; tandis que l'opinion que j'ai eue de moi-même m'a ridiculement abusée : & je le vois triompher, sur un point qui intéresse essentiellement mon honneur ! Je ne fais comment je puis soutenir ses regards.

Dites-moi, chere *Miss Howe*, mais dites-moi sincèrement, si vous ne me méprisez pas. Vous le devez ; car votre ame & la mienne n'en ont jamais fait qu'une, & je me méprise moi-même. La plus légère & la plus imprudente de toutes les Filles auroit-elle fait pis, que je n'ai donné lieu de penser à ma honte ! Le Public apprendra mon crime, sans être informé de l'occasion, sans savoir par quelles ruses j'ai été trahie (comptez, ma chere, que j'ai à faire au plus ar-



tificieux de tous les hommes); & quelle humiliante aggravation, d'entendre dire qu'on attendoit de moi beaucoup plus que d'un grand nombre d'autres !

Vous me recommandez de ne pas différer mon Mariage. Ah ma chere ! autre effêt charmant de ma folie ; l'exécution de ce conseil est en mon pouvoir à présent comme j'y suis moi-même. Puis-je mettre le sceau tout d'un coup à ses artifices ? Puis-je me défendre d'un juste ressentiment contre un homme qui m'a jouée, & qui m'a fait sortir en quelque sorte hors de moi-même ? Je lui en ai déjà fait mes plaintes. Mais vous ne sauriez croire combien je suis mortifiée ! combien je me trouve rabbaissée à mes propres yeux ! moi, qu'on proposoit pour exemple. Ah ! que ne suis-je encore dans la Maison de mon Pere, me déroband pour vous écrire, & mettant tout mon bonheur à recevoir quelques lignes de vous ?

* * *

Me voici arrivée à ce Mercredi matin, qui m'a causé tant de terreur, & que j'ai regardé, comme le *Jour du Jugement* pour moi. Mais c'étoit le Lundi qu'il falloit redouter. Si j'étois demeurée, & que le Ciel eût permis ce que je concevois de plus terrible dans
mes

mes craintes, n'étoit-ce pas mes amis qui auroient été responsables des suites ? Aujourd'hui, la seule consolation qui me reste (triste consolation ! direz-vous) c'est de les avoir déchargés du blâme, & de l'avoir attiré tout entier sur moi-même.

Vous ne ferez pas surprise de voir ma lettre si mal tracée. Je me fers de la première plume qui s'est offerte. J'écris par lambeaux, & comme à la dérobée ; sans compter que j'ai la main tremblante de douleur & de fatigue.

Les détails de sa conduite & de nos conversations, jusqu'à Saint-Albans & depuis notre arrivée, trouveront place dans la continuation de mon Histoire. Il suffira de vous dire aujourd'hui que jusqu'à présent il est extrêmement respectueux, humble même dans sa politesse ; quoiqu'étant si peu satisfaite de lui & de moi, je ne lui aie pas donné beaucoup de sujet de se louer de ma complaisance. En vérité, il y a des momens où je ne puis le souffrir devant moi.

Le logement où je me trouve est si peu commode que je ne m'y arrêterai pas longtemps. Il seroit inutile par conséquent de vous y donner mon adresse : & j'ignore quel sera le lieu que je pourrai choisir.



M. *Lovelace* fait que je vous écris. Il m'a offert un de ses gens pour vous porter ma lettre. Mais j'ai cru que dans la situation où je suis, une lettre de cette importance ne pouvoit être envoyée avec trop de précautions. Qui fait dequoi un homme de ce caractère est capable? Cependant je veux croire encore qu'il n'est pas aussi méchant que je l'apprehende. Au reste, qu'il soit tel qu'il voudra, je suis persuadée que les plus belles apparences ne peuvent me conduire à rien de fort heureux. Je me trouve enrôlée néanmoins dans la classe des pénitens tardifs, & je ne m'attens à la pitié de personne.

Ma seule confiance est dans la continuation de votre amitié. Que je serois malheureuse en effêt, si je perdois une consolation si douce!

CLARISSE HARLOVE.



LET.

LETTRE LXXXXII.

M. LOVELACE, à JOSEPH
LEMAN.*Samedi 8 d'Avril.*

Enfin, mon cher *Joseph*, votre jeune & chere Demoiselle consent à se délivrer elle-même de la cruelle persécution qu'elle souffre depuis si long-tems. Elle se rendra au Jardin, Lundi, vers quatre heures après midi, comme je vous ai dit qu'elle s'y est engagée. Elle m'a confirmé cette promesse. Graces au Ciel, elle me l'a confirmée.

J'aurai un Carosse à six chevaux dans le chemin détourné qui est le plus voisin du mur, & je serai accompagné de plusieurs de mes Amis & de mes Gens, bien armés, qui se tiendront un peu à l'écart pour la secourir au premier signe, si l'occasion le demande. Mais ils ont ordre d'éviter toutes sortes d'accidens fâcheux. Vous savez que c'est toujours mon premier soin.

Ma seule crainte est qu'au dernier moment, la délicatesse de ses principes ne soit capable de la faire balancer, & qu'il ne lui prenne envie de retourner au Château: quoi-que son honneur soit le mien, comme vous



savez, & que l'un réponde de l'autre. Si malheureusement elle refusoit de partir, je la perdrais pour toujours, & tous vos services passés deviendroient inutiles. Elle seroit alors la proie de ce maudit *Solmes*, à qui sa fardide avarice ne permettra jamais de faire du bien à aucun Domestique de la Famille.

Je ne doute pas de votre fidélité, honnête *Joseph*, ni du zèle, avec lequel vous servez un Homme d'honneur qu'on outrage & une jeune Demoiselle opprimée. Ma confiance vous fait voir que je n'ai pas le moindre doute, sur-tout dans cette importante occasion, où votre assistance peut couronner l'œuvre; car si Mademoiselle balance, nous aurons besoin de quelque petite ruse innocente.

Ainsi faites bien attention aux articles suivans. Tâchez de les apprendre par cœur. Ce sera probablement la dernière peine que vous prendrez pour moi, jusqu'à notre Mariage. Alors vous devez être sûr que nous aurons soin de vous. Vous n'avez pas oublié ce que je vous ai promis. Personne au monde ne m'a jamais reproché de manquer à ma parole.

Voici les Articles, honnête *Joseph*:

Trouvez

Trouvez le moyen de vous rendre au Jardin, sous quelque déguisement, s'il est possible, & sans être apperçu de Mademoiselle. Si le verrou de la porte de derrière est tiré, vous connoîtrez par-là que je suis avec elle, quand vous ne l'auriez pas vûe sortir. La porte ne laissera pas d'être fermée; mais j'aurai soin de mettre ma clé à terre, en dehors, afin que s'il est besoin vous puissiez ouvrir avec la vôtre.

Si vous entendez nos voix, pendant notre entretien, tenez-vous près de la porte, jusqu'à ce que vous m'entendiez crier deux fois *hem, hem*. Mais prêtez bien l'oreille à ce cri, parcequ'il ne doit pas être trop fort, de peur qu'il ne soit reconnu pour un signal. Peut-être qu'en m'efforçant de persuader ma chere Compagne, j'aurai l'occasion de frapper du coude ou du talon contre les ais, pour vous confirmer l'avis. Alors vous ferez beaucoup de fracas, comme si vous vouliez ouvrir; vous agiterez fortement le verrou; vous donnerez du genou contre la porte, pour faire croire que vous voulez l'enfoncer: ensuite donnant un autre coup, mais avec plus de bruit que de force, dans la crainte de faire sauter la serrure, vous vous mettrez à crier, comme si vous voyiez paroître quelqu'un de la famille; à moi, vite



vîte à moi, les voici, les voici, vîte, vîte; & mêlez-y les noms d'épée, de pistolets, de fusils, du ton le plus terrible que vous pourrez. Je l'engagerai sans doûte à lors, quand elle seroit encore incertaine, à fuir promptement avec moi. S'il m'est impossible de la déterminer, ma résolution est d'entrer dans le Jardin avec elle, & d'aller jusqu'au Château, quelles qu'en puissent être les suites. Mais, dans la frayeur que vous lui causerez, je ne doûte pas qu'elle ne prenne le parti de fuir.

Lorsque vous nous croirez assez éloignés, & que pour vous le faire connoître j'élèverai la voix en pressant sa fuite, à lors ouvrez la porte avec votre clé. Mais il faut l'ouvrir avec beaucoup de précautions, de peur que nous ne fussions pas encore assez loin. Je ne voudrois pas qu'elle s'aperçût de la part que vous aurez à cette petite entreprise, par la considération extrême que j'ai pour vous.

Aussi-tôt que vous aurez ouvert la porte, ôtez-en votre clé, & remettez-la dans votre poche. Vous prendrez à lors la mienne, que vous mettrez dans la serrure, du côté du Jardin, afin qu'il paroisse que c'est elle-même qui aura ouvert, avec une clé qu'on supposera que je lui ai procurée, & que nous
ne

ne nous sommes pas embarrassés de fermer la porte. On conclûra qu'elle sera partie volontairement ; & dans cette pensée, qui fera perdre toute espérance, on ne se hâtera point de nous poursuivre. Autrement, vous savez qu'il pourroit arriver de fort grands malheurs.

Mais faites bien attention que vous ne devez ouvrir la porte avec votre clé, que dans la supposition que nous ne soyions interrompus par l'arrivée de personne. Si quelqu'un paroïssoit, il ne faudroit pas ouvrir du tout. Qu'ils ouvrent eux-mêmes, si cette envie leur prend ; soit en brisant la porte, soit avec ma clé, qu'ils trouveront à terre s'ils veulent prendre la peine de passer par-dessus le mur.

S'ils ne viennent pas nous interrompre, & si vous sortez par le moyen de votre clé, suivez-nous à une juste distance, en levant les mains, avec d'autres gestes de colere & d'impatience ; tantôt avançant, tantôt retournant sur vos pas, de peur que vous n'approchiez trop de nous, mais comme si vous apperceviez quelqu'un qui accourt après vous : criez, au secours, vite ; n'épargnez pas les cris. Nous ne ferons pas long-tems à nous rendre au Carosse.

Dites



Dites à la Famille que vous m'avez vû entrer avec elle dans une Voiture à six chevaux, escorté d'une douzaine de Cavaliers bien armés, quelques-uns le mousqueton à la main, autant que vous en avez pû juger ; & que nous avons pris un chemin tout opposé à celui que vous nous verrez prendre.

Vous voyez, honnête *Joseph*, avec quel soin je veux éviter les fâcheux accidens.

Observez de garder une distance qui ne lui permette pas de distinguer votre visage. Faites de grandes enjambées, pour déguiser votre marche, & tenez la tête droite : je répons, honnête *Joseph*, qu'elle ne vous reconnoitra pas. Il n'y a pas moins de variété dans la marche & la contenance des hommes, que dans leurs physionomies. Arrachez un grand pieu dans la palissade voisine ; & feignez qu'il résiste à vos efforts, quand il viendrait facilement. Cette vûe, si elle tourne la tête, lui paroîtra terrible, & lui fera juger pourquoi vous ne nous suiviez pas plus vite. Ensuite, retournant au Château avec cette arme sur l'épaule, faites valoir à la Famille ce que vous auriez fait, si vous aviez pû nous joindre, pour empêcher que votre jeune Demoiselle ne fût enlevée par un..... Vous pouvez me donner tous les noms qui vous viendront à la bouche, &

& me maudire hardiment. Cet air de colere vous fera passer pour un homme courageux, qui se feroit exposé de bonne foi. Vous voyez, honnête *Joséph*, que j'ai toujours votre réputation à cœur. On ne court jamais de risque à me servir.

Mais si notre entretien duroit plus longtemps que je ne le désire, & si quelque personne de la Maison cherchoit Mademoiselle avant que j'aye crié deux fois *hem, hem*; alors, pour vous mettre à couvert, ce qui est je vous assure un fort grand point pour moi, faites le même bruit que je vous ai déjà recommandé, mais n'ouvrez pas, comme je vous l'ai recommandé aussi, avec votre clé. Au contraire, marquez beaucoup de regret d'être sans clé, & de peur que quelqu'un n'en ait une, ayez une petite provision de gravier, de la grosseur d'un pois, dont vous jetterez adroitement deux ou trois grains dans la serrure; ce qui empêchera que leur clé ne puisse tourner. Prudent comme vous êtes, mon cher *Joséph*, vous savez que dans les occasions importantes il faut avoir pourvu à toutes sortes d'accidens. Alors, si vous appercevez de loin quelqu'un de mes Ennemis, au-lieu du cri que je vous ai marqué lorsque vous ferez du bruit à la porte, criez; Monsieur, ou Madame, (suivant



vant la personne que vous verrez venir) hâtez-vous, hâtez-vous; M. *Lovelace*, M. *Lovelace*! & criez de toutes vos forces. Fiez-vous à moi, je serai plus prompt que ceux que vous appellerez. Si c'étoit *Betty*, & *Betty* seule, je n'aurois pas si bonne opinion, Monsieur *Joseph*, de votre galanterie * que de votre fidélité, si vous ne trouviez pas quelque moyen de l'amuser, & de lui faire prendre le change.

Vous leur direz que votre jeune Demoiselle vous a semblé courir aussi légèrement que moi. Ce sera leur confirmer que les poursuites seroient inutiles, & ruiner enfin les espérances de *Solmes*. Bien-tôt vous verrez plus d'ardeur à la Famille pour se réconcilier avec elle, que pour la poursuivre. Ainsi vous deviendrez l'heureux instrument de la satisfaction commune, & quelque jour ce grand service sera récompensé par les deux Familles. Alors vous serez le Favori de tout le monde; & les bons Domestiques se croiront honorés, à l'avenir, d'être comparés à l'honnête *Joseph Léman*.

Si Mademoiselle vous reconnoissoit, ou venoit dans la suite à vous découvrir, j'ai déjà pensé à faire une Lettre, que vous prendrez

* On a vu-ci-dessus, que *Joseph Léman* étoit amoureux de *Betty*.

drez la peine de copier, & qui, présentée dans l'occasion, vous rétablira parfaitement dans son estime.

Je vous demande, pour la dernière fois, autant de soin & d'attention que de zèle. Songez que ce service mettra le comble à tous les autres; & comptez, pour la récompense, sur l'honneur de votre ami très-affectionné,

LOVELACE.

P. S. Ne craignez pas d'aller trop loin avec *Betty*. Si vous vous engagez jamais avec elle, l'alliance ne sera pas trop mal assortie; quoiqu'elle soit, comme vous dites, un vrai dragon. J'ai une recette admirable pour guérir l'insolence des femmes. Ne crains rien, mon pauvre *Joseph*; tu seras le Maître dans ta Maison. Si son humeur devient trop incommode, je t'apprendrai le moyen de la faire crever de chagrin dans l'espace d'un an; & cela dans toutes les règles de l'honnêteté: sans quoi le secret ne seroit pas digne de moi.

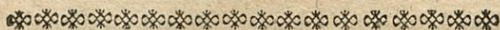
Le Porteur vous remettra quelques arrhes de ma libéralité future.



T. III. P. I.

D

LET,



L E T T R E LXXXIII.

A Monsieur ROBERT LOVELACE.*Dimanche, 9 Avril.*

M O N S I E U R ,

* **J**e suis fort obligé à votre bonté. Mais votre dernier commandement me paroit bien fort. Dieu me pardonne & vous aussi, Monsieur, vous m'avez engagé dans une grande affaire ; & si la mèche étoit découverte..... Mais Dieu aura pitié de mon corps & de mon ame, & vous me promettez de me prendre sous votre protection, & d'augmenter mes gages, ou de m'établir dans une bonne Hôtellerie ; ce qui fait toute mon ambition. Vous aurez de la bonté aussi pour notre jeune Demoiselle, que je recommande à Dieu. Tout le monde n'en doit-il pas avoir pour le beau sésque ?

J'exécuterai vos ordres le plus fidèlement qu'il me sera possible, puisque vous dites que

* L'Auteur s'attachant à garder les caractères, pousse ici la fidélité jusqu'à donner cette Lettre avec les fautes de langage & d'orthographe, qui sont ordinaires dans la condition de *Léman*. Mais le goût de notre Nation n'admet pas de si grossières peintures. Il suffira de conserver ici un stile & des traits de simplicité, qui puissent faire connoître un Valet.



que vous la perdriez, si je ne le faisois pas, & qu'un homme aussi avare que M. Solmes feroit assez capable de la gagner. Mais j'espère que notre jeune Demoiselle ne nous donnera pas tant de peine. Si elle a promis, je suis persuadé qu'elle tiendra parole.

Je serois bien fâché de ne pas vous rendre service, quand je vois que vous aviez la bonté de ne vouloir faire de mal à personne. J'avois crû, avant que de vous connoître, que vous étiez fort méchant, ne vous déplaise. Mais je trouve qu'il en est tout autrement. Vous êtes franc comme or fin; & même, autant que je le vois, vous ne souhaitez que du bien à tout le monde, comme je le fais aussi; car quoique je ne sois qu'un pauvre Domestique, j'ai la crainte de Dieu, & des hommes, & je profite des bons discours & des bons exemples de notre jeune Demoiselle, qui ne va nulle part sans sauver une ame ou deux, plus ou moins. Ainsi me recommandant à votre amitié, & vous priant de ne pas oublier l'Hôtellerie, quand vous en trouverez une bonne, je vous servirai bien dans cette espérance. Vous en trouverez de reste; si vous cherchez bien; car aujourd'hui, comme le monde va, les places ne sont pas des héritages: & j'espère que vous ne me regarderez pas comme un



malhonnête homme, parce qu'il peut paroître que je vous fers contre mon devoir : avec une bonne conscience, on ne craint pas les mauvaises langues. Cependant je foudraiterois, si vous avez cette bonté, que vous ne m'appellassiez pas si souvent *bonête Joseph*, *honête Joseph*. Quoique je me croie fort honête, comme vous le dites, je craindrois de ne pas paroître tel aux yeux des méchantes gens, qui ne connoissent pas mes intentions ; & vous avez aussi l'humeur si facécieuse, qu'on ne fait pas si vous dites ces choses-là sérieusement. Je suis un pauvre homme, qui n'ai jamais écrit à des Seigneurs : ainsi vous ne serez pas surpris, ne vous déplaîse, si je n'ai pas tant d'éloquence que vous.

Pour Mademoiselle *Betty*, j'ai crû d'abord qu'elle avoit des vûes au-dessus de moi. Cependant je vois qu'elle s'apprivoise peu à peu. J'aurois beaucoup plus d'amitié pour elle, si elle étoit meilleure pour notre jeune Demoiselle. Mais je crains qu'elle n'ait trop d'esprit pour un pauvre homme tel que moi. Au bout du compte quoiqu'il ne soit pas trop honête de battre une femme, je ne souffrirai jamais qu'elle me mette le pied sur la gorge. Cette recette, que vous avez la bonté de me promettre, me donnera du
cou-

courage : & je crois qu'elle seroit fort agréable pour tout le monde, pourvu que cela se passe honêtement, comme vous l'assûrez, à peu près dans l'espace d'une année. Cependant, si Mademoiselle *Betty* se tourne bien, je pourrois souhaiter que cela dure un peu plus long-tems ; surtout lorsque nous aurons à gouverner une Hôtellerie, où je crois qu'une bonne langue & une tête malicieuse ne gâtent rien dans une femme.

Mais je crains de paroître impertinent avec un Seigneur de votre qualité. C'est vous-même, aussi, qui me mettez en train par votre exemple, car vous avez toujours le mot pour rire ; & puis vous m'avez ordonné de vous écrire familièrement tout ce qui me vient à l'esprit : surquoi vous demandant pardon, je vous promets encore une fois toute diligence & toute exactitude, & je demeure votre obéissant serviteur prêt à tous vos commandemens, *Joseph Léman.*



D ;

LET.

LETTRE LXXXIV.

LOVELACE à Monsieur BELFORD.

A S. Albans, lundi au soir.

Tandis que l'idole de mon cœur prend un peu de repos, je dérobe quelques momens au mien, pour exécuter ce que je t'ai promis. Nulle poursuite : & je t'assure que je n'en ai redouté aucune, quoiqu'il ait fallu feindre des craintes pour en inspirer à ma charmante.

Apprens, cher Ami, qu'il n'y eut jamais de joie aussi parfaite que la mienne ! Mais laisse-moi jeter les yeux un moment sur ce qui se passe : l'Ange ne seroit-il pas disparu ?

* * *

Ah ! non ! Pardonne mes inquiétudes. Elle est dans l'appartement voisin du mien. Elle est à moi ! pour toujours à moi.

„O transports ! Mon cœur, pressé de joie & d'amour, cherche à s'ouvrir un passage pour sauter dans son sein „

Je savois que toutes les combinaisons de la stupide famille étoient autant de machines qui

* Vers d'Ozmay.

qui se remuoient en ma faveur. Je t'ai dit qu'ils travailloient tous pour moi, comme de misérables Taupes qui s'agitent sous terre; & plus aveugles que les Taupes-mêmes, puisqu'ils travailloient pour moi sans le savoir. J'étois le directeur de tous leurs mouvemens, qui s'accordoient assez avec la malignité de leurs cœurs, pour leur faire croire que c'étoit leur propre ouvrage.

Mais pourquoi dire que ma joie est parfaite! Non, non: elle est diminuée par les mortifications de mon orgueil. Comment puis-je supporter l'idée, que je dois plus aux persécutions de ses proches, qu'à son penchant pour moi, ou qu'au moindre sentiment de préférence? C'est du-moins ce que j'ai le chagrin d'ignorer encore! Mais je veux écarter cette pensée. Si je m'y abandonnois trop, il en pourroit coûter cher à cette adorable fille. Réjouissons-nous qu'elle ait *passé le Rubicon*; que le retour lui soit devenu impossible; que suivant les mesures que j'ai prises, ses implacables persécuteurs croient sa fuite volontaire; & que si je doute de son amour, je puisse la mettre à des épreuves aussi mortifiantes pour sa délicatesse, que flatteuses pour mon orgueil; car, je ne fais pas difficulté de te l'avouer: si je pouvois croire qu'il restât la moindre



incertitude au fond de son cœur sur la préférence qu'elle me doit, je la traiterois sans pitié.

* * *

Mardi à la pointe du jour.

Je retourne, sur les aîles de l'amour, aux pieds de ma charmante, qui valent pour moi le plus glorieux trône de l'univers. Ses mouvemens me font juger qu'elle est déjà sortie du lit. Pour moi, je n'ai pas fermé l'œil, pendant une heure & demie que j'ai invité le sommeil. Il semble que je sois trop élevé au-dessus de la matière, pour avoir besoin d'une réparation si vulgaire.

Mais, pendant la route, & depuis notre arrivée, pourquoi, chère *Clarisse* ! n'ai-je entendu de toi que des soupirs & des marques de douleur ! Poussée par une injuste persécution, menacée d'une horrible contrainte ; & si vivement affligée néanmoins, après une heureuse délivrance ! Garde-toi.... Garde-toi bien..... C'est dans un cœur jaloux que l'amour s'élève un Temple.

Cependant il faut accorder quelque chose aux premiers embarras de sa situation. Lorsqu'elle se fera un peu familiarisée avec les circonstances, & qu'elle me verra religieusement soumis à toutes ses volontés, sa re-
con-

connoissance lui fera mettre quelque distinction, sans doute, entre la prison d'où elle est sortie, & la liberté qu'elle se réjouira d'avoir obtenue.

Elle vient ! Elle vient ! Le Soleil se lève pour l'accompagner. Toutes mes défiances se dissipent à son approche, comme les ténèbres de la nuit à l'aspect du Soleil. Adieu, *Belford* ! Avec la moitié seulement de mon bonheur, tu serois, après moi, le plus heureux de tous les hommes.

L E T T R E L X X X X V .

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

Mercredi, 12 d'Avril.

Je reprens ma triste Histoire.

Ainsi traînée jusqu'à la voiture, il auroit peu servi de faire difficulté d'y entrer, quand il n'auroit pas profité de ma fraieur pour me lever entre ses bras. A l'instant, les Chevaux partirent au grand galop, & ne s'arrêterent qu'à S. Albans, où nous arrivâmes à l'entrée de la nuit.

Pendant la route, je me crus plusieurs fois prête à tomber sans connoissance. Je

D 5

levai



levai mille fois les yeux & les mains, pour implorer le secours du Ciel. Grand Dieu! protégez-moi, m'écriai-je souvent. Est-ce-moi! Est-il possible! Deux torrens de larmes ne cessèrent pas d'inonder mon visage: & mon cœur oppressé pouffoit des soupirs aussi involontaires que ma fuite.

Cruelle différence dans l'air & les discours du Misérable, qui triomphoit visiblement du succès de ses artifices, & qui, dans le ravissement de sa joie, m'adressoit tous les complimens qu'il a peut-être répétés vingt fois dans les mêmes occasions! Cependant, le respect ne l'a pas abandonné dans ses transports. Les Cheveux sembloient voler. Je crus m'apercevoir qu'on leur avoit fait faire un grand circuit, pour déguiser apparemment nos traces. Je suis trompée aussi, si plusieurs autres Cavaliers, que je vis galoper par intervalles, aux deux côtés du Carosse, & qui paroissoient au-dessus de la condition servile, n'étoient pas autant de nouvelles escortes, qui avoient été disposées sur la route. Mais il feignit de ne pas les remarquer; & malgré toutes ses flatteries, j'étois trop abîmée dans mon indignation & ma douleur, pour lui faire le moindre question.

Fi-



Figurez-vous, ma chere, quelles furent mes réflexions, en descendant de la voiture, sans aucun Domestique de mon sexe, sans autres habits que ceux que j'avois sur moi, & qui étoient si peu convenables à un long voyage, sans coëffe, avec un simple mouchoir sur le cou, déjà mortellement fatiguée, & l'esprit encore plus abbatu que le corps ! Les Chevaux étoient si couverts d'écume, que tout ce qu'il y avoit de gens dans l'Hôtellerie, me voyant sortir seule du Carosse avec un homme, me prirent pour quelque jeune étourdie qui s'étoient échappée de sa famille. Je ne m'en apperçus que trop, à leur étonnement, aux discours qu'ils se tenoient à l'oreille, & à la curiosité qui les amenoit comme l'un après l'autre, pour me voir de plus près. La Maîtresse du logis, à qui je demandai un appartement séparé, me voyant prête à m'évanouir, se hâta de m'y apporter divers secours. Ensuite je la priai de me laisser seule, l'espace d'une demie-heure. Je me sentoais le cœur dans un état qui m'auroit fait craindre pour ma vie, si j'en avois pû regréter la perte. Aussi-tôt que cette femme m'eut quittée, je fermai la porte : je me jettai dans un fauteuil, & je donnai passage à un violent déluge de larmes, qui me soulagerent un peu.

M. Lo-



M. *Lovelace* fit remonter, plutôt que je ne l'aurois souhaité, la même Femme, qui me pressa, de sa part, de recevoir mon Frere ou de descendre avec lui. Il lui avoit dit que j'étois sa Sœur, & qu'il m'avoit emmenée, contre mon inclination & mon attente, de la Maison d'un Ami, où j'avois passé l'Hiver; pour rompre un projet de Mariage dans lequel je pensois à m'engager sans le consentement de ma Famille; & que ne m'ayant pas donné le tems de prendre un Habit de Voyage, j'étois fort irritée contre lui. Ainsi, ma chere, votre franche, votre sincere amie fut forcée d'entrer dans le sens de cette Fable, qui me convenoit à la vérité d'autant mieux, que n'ayant pu retrouver de quelque tems le pouvoir de parler ou de lever les yeux, mon silence & mon abattement dûrent passer pour un accès de mauvaise humeur.

Je me déterminai à descendre dans une Salle basse, plutôt qu'à le recevoir dans la Chambre où je devois passer la nuit. L'Hôtesse m'ayant accompagnée, ils s'approcha de moi respectueusement, mais avec une politesse qui n'excédoit pas celle d'un Frere, dans les lieux du-moins où les Freres sont polis. Il me nomma sa chere Sœur. Il me demanda comment je me trouvois, & si j'étois

j'étois disposée à lui pardonner, en m'assurant que jamais un Frere n'avoit eu pour sa Sœur la moitié de l'affection qu'il avoit pour moi.

Le misérable ! Qu'il lui en coûtât peu pour soutenir naturellement ce caractère ; tandis que j'étois si violemment hors du mien !

Une Femme, qui n'est pas capable de réflexion, trouve quelque soulagement dans la petitesse même de ses vûes. Elle ne sort point du tourbillon qui l'environne. Elle ne voit rien au-delà du présent. En un mot, elle ne pense point. Mais accoutumée, comme je le suis, à méditer, à jeter les yeux devant moi, à peser les vraisemblances, & jusqu'aux possibilités, quel soulagement puis-je tirer de mes réflexions ?

Il faut que je trace ici quelque détail de notre conversation ; pendant le tems qui précéda & qui suivit notre souper.

Aussitôt qu'il se vit seul avec moi, il me supplia, du ton à la vérité le plus tendre & le plus respectueux, de me réconcilier un peu avec moi-même, & avec lui. Il me répéta tous les vœux d'honneur & de tendresse qu'il m'avoit jamais faits. Il me promit de ne plus connoître d'autres loix que mes volontés. Il me demanda la permission
de



de me proposer, si je voulois me rendre le lendemain chez l'une ou l'autre de ses Tantes.

Je demeurai en silence. J'ignorois également, & ce que je devois faire, & comment je devois lui répondre.

Il continua de me demander, si j'aimois mieux prendre un logement particulier dans le voisinage de ces deux Dames, comme j'en avois eu l'intention?

Mon silence fut le même.

Si je n'avois pas plus de penchant pour quelque Terre de Mylord M....; celle de *Berkshire*, ou celle du Comté où nous étions?

Tout lieu me fera égal, lui dis-je enfin; pourvu que vous n'y foyez pas.

Il s'étoit engagé, me répondit-il, à s'éloigner de moi lorsque je serois à couvert des poursuites, & cette promesse étoit un lien sacré. Mais si j'étois indifférente en effet pour le lieu, Londres lui paroïssoit la plus sûre de toutes les retraites. Les Dames de sa Famille ne manqueroient pas de s'y rendre, aussitôt que je serois disposée à les recevoir. Sa Cousine *Charlotte Montaigu* s'attacheroit particulièrement à moi, & deviendroît ma Compagne inséparable. Je serois toujours libre, d'ailleurs, de revenir
chez

chez sa Tante *Lawrance*, qui se croiroit trop heureuse de me voir près d'elle : il la nommoit plus volontiers que sa Tante *Sadleur*, qui étoit une Femme assez mélancolique.

Je lui dis que sur le champ & dans l'équipage où j'étois, sans espérance d'en pouvoir si-tôt changer, je ne souhaitois pas de paroître aux yeux de sa famille ; que ma réputation demandoit absolument qu'il s'éloignât ; qu'un logement particulier, le plus simple, & par conséquent le moins suspect, parce qu'on ne pourroit me croire partie avec lui, sans supposer qu'il m'auroit procuré des commodités en abondance, étoit le plus convenable à mon humeur & à ma situation : que la campagne me sembloit propre pour ma retraite, la ville pour la sienne ; & qu'on ne pouvoit savoir trop tôt qu'il fût à Londres.

En supposant, repliqua-t-il, que je fusse déterminée à ne pas voir tout d'un coup sa famille, si je lui permettois d'expliquer son opinion, il insistoit sur Londres, comme le lieu du monde le plus favorable au secret. Dans les Provinces, un visage étranger excitoit aussi-tôt de la curiosité. Ma jeunesse & ma figure la rendroit encore plus vive. Les Messages & les Lettres étoient une autre occasion de se trahir. Il n'avoit pas fait entrer



trer un logement dans ses précautions, parce qu'il avoit supposé que je me déterminerois, soit pour Londres, qui offre à tous momens les commodités de cette nature, soit pour la Maison de l'une ou l'autre de ses Tantes, soit pour la Terre de Mylord M...., dans le Comté d'*Hertford*, où la Concierge, nommée Madame *Greme*, étoit une femme excellente, à peu près du caractère de ma *Norton*.

Assurément, repris-je, si j'étois poursuivie, ce seroit dans la première chaleur de leur passion ; & leurs recherches se tourneroient d'abord vers quelque terre de sa famille. J'ajoutai que mon embarras étoit extrême.

Il me dit qu'il y en auroit peu, lorsque je me serois arrêtée à quelque résolution : que ma sûreté faisoit son unique inquiétude ; qu'il avoit un logement à Londres, mais qu'il ne pensoit point à me le proposer, parce qu'il comprenoit bien quelles seroient mes objections..... Sans doute, interrompis-je, avec une indignation qui lui fit employer tous ses efforts à me persuader que rien n'étoit si éloigné de ses idées & même de ses desirs. Il répéta que mon honneur & ma sûreté l'occupaient uniquement, & que ma volonté seroit sa règle absolue.

J'étois

J'étois trop inquiète & trop affligée, trop irritée même contre lui, pour bien prendre ce qui sortoit de sa bouche.

Je me croiois, lui dis-je, extrêmement malheureuse. Je ne savois à quoi me déterminer : perdue, sans doute, de réputation ; sans un seul habit avec lequel je puisse me montrer ; mon indigence-même annonçant ma folie à tous ceux qui pouvoient me regarder, & leur faisant juger nécessairement que j'avois été surprise avec avantage, ou que j'en avois donné quelqu'un sur moi, & que dans l'un ou l'autre cas j'avois aussi peu de pouvoir sur ma volonté que sur mes actions. J'ajoutai, dans le mouvement du même chagrin, que tout me portoit à croire qu'il avoit employé l'artifice pour m'arracher à mon devoir ; qu'il avoit pris ses mesures sur ma foiblesse, sur la crédulité de mon âge & sur mon défaut d'expérience : que je ne pouvois ni pardonner à moi-même cette fatale entrevue : que mon cœur saignoit de la mortelle affliction où j'avois plongé mon Pere & ma Mere ; que je donnerois le monde entier, & toutes mes espérances dans cette vie, pour être encore dans la Maison de mon Pere, à quelque traitement que j'y fusse réservée ; qu'au travers de toutes ses protestations, je trouvois quelque chose de

Tom. III. P. I.

E

bas



bas & d'intéressé, dans l'amour d'un homme qui avoit pû faire son étude d'engager une fille au sacrifice de son devoir & de sa conscience : tandis qu'un cœur généreux doit faire la sienne de l'honneur & du repos de ce qu'il aime.

Il m'avoit écouté attentivement, sans offrir de m'interrompre. Sa réponse, qui fût méthodique sur chaque point, me fit admirer sa mémoire.

Mon discours, me dit-il, l'avoit rendu fort grave : & c'étoit dans cette disposition qu'il alloit me répondre.

Il étoit affligé jusqu'au fond du cœur ; d'avoir fait si peu de progrès dans mon estime & dans ma confiance.

A l'égard de ma réputation, il me devoit de la sincérité ; elle ne pouvoit être aussi blessée, de la moitié, par la démarche qui me caufoit tant de regret, que par mon emprisonnement, & par l'injuste & folle persécution que j'avois essuïée de la part de mes proches. C'étoit le sujet public des entretiens. Le blâme tomboit particulièrement sur mon Frere & ma Sœur, & l'on ne parloit de ma patience qu'avec admiration. Il devoit me répéter ce qu'il croioit m'avoir écrit plusieurs fois ; que mes amis s'attendoient eux-mêmes à me voir saisir quelque
occa-

occasion de me délivrer de leurs violences ; sans quoi , auroient-ils jamais pensé à me renfermer ? Mais il n'étoit pas moins persuadé que l'opinion établie de mon caractère l'emporteroit sur leur malice , dans l'esprit de ceux qui me connoissoient , qui connoissoient les motifs de mon Frere & de ma Sœur , & qui connoissoient le Misérable auquel ils vouloient me donner malgré moi.

Si je manquois d'habits , qui s'attendoit que dans les circonstances , j'en pusse avoir d'autres que ceux dont j'étois couverte au moment de mon départ ! Toutes les Dames de sa famille feroient gloire de fournir à mes besoins présens ; & pour l'avenir , les plus riches étoffes , non-seulement d'Angleterre , mais du monde entier , seroient à ma disposition.

Si je manquois d'argent , comme on devoit se l'imaginer aussi , n'étoit-il pas en état de m'en offrir ? Plût au Ciel que je lui permisse d'espérer que nos intérêts de fortune seront bientôt unis ! Il tenoit un billet de banque , que je n'avois pas remarqué dans ses mains , & qu'il eut l'adresse alors de glisser dans les miennes : mais jugez avec quelle chaleur je le refusai.

Sa douleur , me dit-il , étoit inexprimable comme sa surprise , de s'entendre accuser

E 2

d'arti-



d'artifice. Il étoit venu à la porte du Jardin, suivant mes ordres confirmés (le misérable ! Me faire ce reproche !) pour me délivrer de mes Persécuteurs ; fort éloigné de croire que j'eusse pû changer de sentiment, & qu'il eut besoin de tant d'efforts pour vaincre mes difficultés. Je m'imaginois peut-être que le dessein qu'il avoit marqué d'entrer au Jardin avec moi, & de se présenter à ma famille, n'avoit été qu'une Comédie : mais je lui faisois une injustice si j'en avois cette opinion. Actuellement même, à la vûe de mon excessive tristesse, il regretoit que je ne lui eusse pas permis de m'accompagner au Jardin. Sa maxime avoit toujours été de braver les dangers dont on le menaçoit. Ceux qui s'épuisent en menaces ne sont pas les plus redoutables dans l'occasion. Mais eut-il dû s'attendre à périr par l'assassinat, ou à recevoir autant de coups mortels qu'il auroit trouvé d'ennemis dans ma famille, le désespoir où je l'aurois jetté par mon retour l'auroit porté à me suivre jusqu'au Château.

Ainsi, ma chere, tout ce qui me reste est de gémir sur mon imprudence, & de me reconnoître inexcusable d'avoir accordé cette malheureuse entrevûe à un esprit si audacieux & si déterminé. Je doute peu, à présent,

sent, qu'il n'eut trouvé quelque moyen de m'enlever, si j'avois consenti à lui parler le soir, comme je me reproche d'en avoir eu deux fois la pensée. Mon malheur auroit encore été plus terrible.

Il ajouta néanmoins, en finissant ce discours, que si je l'avois mis dans la nécessité de me suivre au Château, il se flattoit que la conduite qu'il auroit tenue auroit satisfait tout le monde, & lui auroit procuré la permission de renouveler ses visites.

Il prenoit la liberté de m'avoüer, continua-t-il, que si je ne m'étois pas trouvée au rendez-vous, il avoit déjà pris la résolution de rendre à ma famille une visite de cette nature, accompagné à la vérité de quelques fidèles amis ; & qu'elle n'auroit pas été remise plus loin que le même jour : parce qu'il n'auroit pû voir arriver paisiblement le Mercredi, sans avoir fait tous ses efforts pour apporter quelque changement à ma situation. Quel parti avois-je à prendre, ma chere Amie, avec un homme de ce caractère !

Ce discours me réduisit au silence. Mes reproches se tournoient sur moi-même. Tantôt je me sentoie effraïée de son audace. Tantôt, portant les yeux sur l'avenir, je ne voiois que des sujéts de désespoir & de con-



sternation dans les plus favorables perspectives. L'abbatement où me jetterent ces idées lui donna le tems de continuer d'un air encore plus sérieux :

A l'égard du reste, il espéroit que j'aurois la bonté de lui pardonner, mais il ne pouvoit me dissimuler qu'il étoit affligé, infiniment affligé, répéta-t-il en levant la voix & changeant même de couleur, de se voir dans la nécessité d'observer, que je régrétois de n'avoir pas couru le risque d'être la femme de *Solmes*, plutôt que de me voir en état de récompenser un homme, qui, si je lui permettois de le dire, avoit souffert autant d'outrages pour moi que j'en avois essuïé pour lui, qui avoit attendu mes ordres, & les *mouvements variables* de ma plume (pardonnez, Mademoiselle) à toutes les heures du jour & de la nuit, pendant toutes sortes de tems, avec une satisfaction, une ardeur, qui ne peut être inspirée que par la plus fidelle & la plus respectueuse passion ; (Ce langage, chere *Miss Howe*, avoit commencé à réveiller beaucoup mon attention) & cela, Mademoiselle, dans quelle vûe ? (Que mon impatience redoubla ici !) dans la seule vûe de vous délivrer d'une indigne oppression

Mon-

Monfieur, Monfieur! interrompis-je d'un air indigné.... Il me coupa la parole; fouffrez que j'acheve, très-chere *Clariffe*! J'ai le cœur fi plein, qu'il demande à fe foulager..... Et pour fruit de mes adorations, j'ofe dire de mes fervices, il faut entendre de votre bouche, car vos termes retentiffent encore à mes oreilles & font bien plus de bruit dans mon cœur, *que vous donneriez le monde entier & toutes vos efpérances dans cette vie, pour être encore dans la Maifon d'un Pere cruel.....*

Pas un mot contre mon Pere! je ne le fouffrirai jamais....

à quelque traitement que vous y fufliez réfervée! Allez, Mademoifelle, vous poulfez la crédulité au-delà de toute vraifemblance, fi vous vous imaginez que vous auriez évité d'être la femme de *Solmes*. Et puis, je vous ai poulfée *au facrifice de votre devoir & de votre confcience!* Quoi! vous ne voyez pas dans quelle contradiction votre vivacité vous jette! La réfiftance que vous avez oppofée jufqu'au dernier moment à vos Perfécuteurs ne met-elle pas votre confcience à couvert de tous les reproches de cette nature?

Il me femble, Monfieur, que votre délicatelTe eft extrême fur les mots. C'eft une



colere fort modérée que celle qui s'arrête aux expressions.

En effet, ma chere, j'ai pensé depuis, que ce que j'avois pris d'abord pour une véritable colere, ne venoit point de cette chaleur soudaine qu'il n'est pas toujours aisé de réprimer; mais que c'étoit plutôt une colere de commande, à laquelle il ne lâchoit la bride que pour m'intimider.

Il reprit: Pardon Mademoiselle, j'acheve en deux mots. N'étes-vous pas persuadée vous-même que j'ai hazardé ma vie pour vous délivrer de l'oppression? Cependant ma récompense, après tout, n'est-elle pas incertaine & précaire? N'avez-vous pas exigé (Loi dure! mais sacrée pour moi) que le terme de mes espérances soit reculé? Ne vous êtes-vous pas réservé le pouvoir d'accepter mes soins, ou de les rejeter entièrement s'ils vous déplaisent?

Voyez, ma chere! de tous côtés, ma condition n'a fait qu'empirer. Croyez-vous qu'à présent il dépende de moi de suivre votre conseil, quand je croirois comme vous que mon intérêt m'oblige de ne pas différer la cérémonie?

Et ne m'avez-vous pas même déclaré, continua-t-il, que vous renoncerez à moi pour jamais, si vos amis faisoient dépendre
votre

vosre réconciliation de cette condition cruelle ? Malgré de si rigoureuses Loix, j'ai le mérite de vous avoir sauvée d'une odieuse violence. Je l'ai, Mademoiselle, & j'en fais ma gloire, quand je devrois être assez malheureux pour vous perdre..... comme je n'observe que trop que j'en suis menacé, & par le chagrin où je vous vois, & sur-tout par la condition sur laquelle vos Parens peuvent insister. Mais je répète que ma gloire est de vous avoir rendue maîtresse de vous-même. C'est dans cette qualité que j'implore humblement votre faveur, aux seules conditions sous lesquelles j'en ai formé l'espérance ; & je vous demande pardon, avec la même humilité, de vous avoir fatiguée par des explications, qu'un cœur d'aussi bonne foi que le mien n'auroit pû renfermer sans une extrême violence.

Le fier personnage avoit mis un genou à terre, en prononçant la fin de son discours. Ha ! levez-vous, Monsieur, me hâtai-je de lui dire. Si l'un des deux doit fléchir le genou, que ce soit celle qui vous a tant d'obligation. Cependant je vous demande en grace de ne pas continuer sur le même ton. Vous avez pris sans doute beaucoup de peine en ma faveur ; mais si vous m'aviez fait plutôt connoître que vous vous proposiez des récompenses aux dépens de mon



devoir, je me ferois efforcée de vous l'épargner. Quoique je ne pense à rien moins qu'à diminuer le mérite extraordinaire de vos services, vous me permettez de vous dire que si vous ne m'aviez pas engagée malgré moi dans une correspondance, où je me suis toujours flattée que chaque Lettre seroit la dernière, & que je n'aurois pas continuée si je n'avois crû que vous aviez reçu de mes amis quelques sujets de plainte, il n'auroit jamais été question pour moi ni d'emprisonnement ni d'autres violences, & mon Frere n'auroit pas eu de fondement sur lequel sa mauvaise volonté pût s'exercer.

Je suis fort éloignée de croire que si j'étois demeurée chez mon Pere, ma situation fût aussi désespérée que vous vous l'imaginez. Mon Pere m'aime au fond du cœur. Il ne me manquoit que la liberté de le voir, & celle de me faire entendre. Un délai étoit la moindre grace, que je me promettois de l'épreuve dont j'étois menacée.

Vous vantez votre mérite, Monsieur. Oui, que le mérite fasse votre ambition. Si je me laissois toucher par d'autres motifs, au désavantage de *Solmes* ou en votre faveur, je n'aurois que du mépris pour moi-même : & si c'étoit par d'autres vûes que vous vous
cruissiez

crussiez préférable au pauvre *Solmes*, je n'aurois que du mépris pour vous.

Vous pouvez vous glorifier d'un mérite imaginaire, pour m'avoir fait quitter la maison de mon Pere : mais je vous le dis nettement, la cause de votre gloire fait ma honte. Faites-vous à mes yeux d'autres titres, que je puisse approuver ; sans quoi vous n'aurez jamais pour moi le mérite que vous avez à vos propres yeux.

Mais, semblables ici à nos premiers Peres, moi du-moins qui suis malheureusement chassée de mon Paradis, nous avons recours aux récriminations. Ne me parlez plus de ce que vous avez souffert & de ce que vous avez mérité ; de *toutes vos heures*, de *toutes vos sortes de tems*. Comptez qu'aussi longtemps que je vivrai, ces grands services seront présens à ma mémoire ; & que s'il m'est impossible de les récompenser, je serai toujours prête à reconnoître l'obligation. Aujourd'hui, ce que je désire uniquement de vous, c'est de me laisser le soin de chercher quelque retraite qui me convienne. Prenez la Carosse pour vous rendre à Londres, ou dans tout autre lieu. Si je retombe dans le besoin de votre assistance ou de votre protection, je vous le ferai savoir, & je vous devrai de nouveaux remerciemens.



Il m'avoit écoutée, avec une attention qui le rendoit immobile. Vous vous échauffez, ma chere vie ! me dit-il enfin. Mais en vérité, c'est sans sujét. Si j'avois des vûes indignes de mon amour, je n'aurois pas mis tant d'honnêteté dans mes déclarations : & recommençant à prendre le Ciel à témoin, il alloit s'étendre sur la sincérité de ses sentimens. Mais je l'arrêtai tout court : Je vous crois sincere, Monsieur. Il seroit bien étrange que toutes ces protestations me fussent nécessaires pour prendre cette idée de vous ; (ce langage parut le faire un peu rentrer en lui-même, & le rendre plus circonspect). Si je croiois qu'elles le fussent, je ne serois pas, je vous assure, assise ici près de vous, dans une Hôtellerie publique ; quoique trompée, autant que j'en puis juger, par les méthodes qui m'y ont conduite, c'est-à-dire, Monsieur, par des artifices dont le seul soupçon m'irrite contre vous & contre moi-même. Mais c'est ce qu'il n'est pas tems d'approfondir. Apprenez-moi seulement, Monsieur, (en lui faisant une profonde révérence, car j'étois de fort mauvaise humeur) si votre dessein est de me quitter, ou si je ne suis sortie d'une prison que pour entrer dans une autre ?

Trompée,



Trompée, autant que vous en pouvez juger, par les méthodes qui vous ont conduite ici ! *Que je vous apprenne*, Mademoiselle, si vous n'êtes sortie d'une prison que pour entrer dans une autre ! En vérité je ne reviens pas de mon étonnement. (Il avoit en effet l'air extrêmement mortifié, mais quelque chose de charmant dans les marques de cette surprise, vraie ou contrefaite). Est-il donc nécessaire que je réponde à des questions si cruelles ? Vous êtes maîtresse absolue de vous-même. Eh ! qui vous empêcheroit de l'être ? Au moment que vous serez dans un lieu de sûreté, je m'éloigne de vous. Je n'y mets qu'une condition ; permettez que je vous supplie d'y consentir c'est qu'il vous plaise, à présent que vous ne dépendez que de vous-même, de renouveler une promesse que vous avez déjà faite volontairement : *volontairement*, sans quoi je n'aurois pas la présomption de vous la demander ; mais, quoique je ne sois pas capable d'abuser de votre bonté, je ne dois pas perdre non plus les avantages qu'il vous a plu de m'accorder. Cette promesse, Mademoiselle, c'est que dans quelque Traité que vous puissiez entrer avec votre Famille, vous ne ferez jamais la femme d'un autre homme, tandis que je serai au monde & que
je



je ne prendrai pas d'autre engagement ; à moins que je ne sois assez méchant pour vous donner quelque véritable sujet de déplaisir.

Je n'hésite pas, Monsieur, à vous le confirmer, & dans les termes que vous m'allez dicter vous-même. De quelle manière souhaitez-vous que je m'explique ?

Je ne désire, Mademoiselle, que votre parole.

Eh bien, Monsieur, je vous la donne !

Là-dessus, il eut la hardiesse (j'étois en son pouvoir, ma chère) de me dérober un baiser, qu'il nomma le sceau de ma promesse. Son mouvement fut si prompt, que je ne pus l'éviter. Il y auroit eu de l'affectation à marquer beaucoup de colere. Cependant je ne pouvois être sans chagrin, en considérant à quoi cette liberté pouvoit conduire un Esprit si audacieux & si entreprenant. Il dut s'appercevoir que j'étois peu satisfaite. Mais passant, d'un air qui lui est propre, sur tout ce qui étoit capable de le mortifier ; c'est assez, c'est assez, très-chère *Clarisse* ! Je vous conjure seulement de bannir cette furieuse inquiétude, qui est un tourment cruel pour un amour aussi tendre que le mien. Toute l'occupation de ma vie sera de mériter votre cœur, & de vous rendre la plus heureuse femme du monde, comme

comme je ferai le plus heureux de tous les hommes.

Je le quittai, pour vous écrire ma Lettre précédente. Mais je refusai, comme je vous l'ai marqué, de l'envoyer par un de ses Gens. La Maîtresse de l'Hôtellerie me procura un Messager, qui devoit porter ce qu'il recevroit de vous, à Madame Grene, Concierge de Mylord M.... dans son Château de Hertfordshire. La crainte d'être poursuivi nous obligeant de partir le lendemain à la pointe du jour, c'étoit cette route qu'il vouloit prendre, dans le dessein de changer le Carosse de son Oncle, pour une Chaise à deux chevaux, qu'il avoit laissée dans ce lieu, & qui étoit moins propre à faire découvrir notre marche.

Je jettai les yeux sur le fond de mes richesses, & je ne trouvai dans ma bourse que sept Guinées & quelque monnoie. Le reste de mon trésor consiste en cinquante Guinées, qui sont cinq de plus que je ne croiois posséder, lorsque ma Sœur m'a reproché l'usage que je faisois de mon argent. Je les ai laissées dans mon tiroir, prévoyant peu que mon départ fût si proche.

Au fond, la situation où je suis ne me présente que des circonstances choquantes pour ma délicatesse. Entr'autres, n'ayant
point



point d'autres Habits que ceux qui sont sur moi, & ne pouvant lui cacher que je vous faisois demander ceux que j'avois entre vos mains, je ne pûs me dispenser de lui apprendre comment ce dépôt se trouve chez vous; de peur qu'il ne s'imaginât que je pensois de longue-main à partir avec lui, & que j'avois déjà fait une partie de mes préparatifs. Il auroit souhaité ardemment, me répondit-il, pour l'intérêt de ma tranquillité, que votre Mere m'eût accordé sa protection; & je crus remarquer, dans ce qu'il me dit là-dessus, qu'il parloit de bonne-foi.

Comptez, chere *Miss Howe*, qu'il y a quantité de petites bien-séances auxquelles une jeune personne est forcée de renoncer, lorsqu'elle est réduite à souffrir un homme dans cette familiarité intime auprès d'elle. Il me semble que je pourrois donner à présent vingt raisons, plus fortes que je ne vous en ai jamais apporté, pour prouver qu'une femme un peu délicate ne doit régarder qu'avec horreur tout ce qui est capable de la conduire au précipice dans lequel on m'a fait tomber, & que l'homme qui l'y pousse doit passer à ses yeux pour le plus vil & le plus intéressé des séducteurs.

* * *

Le

Le lendemain, Mardi, avant cinq heures du matin, une Fille de l'Hôtellerie vint m'avertir que mon Frere m'attendoit dans la Salle d'en-bas, & que le déjeuner étoit prêt. Je descendis, le cœur aussi chargé que les yeux. Il me fit, devant l'Hôtesse, quantité de remerciemens & de félicitations sur ma diligence, qui marquoit, me dit-il, moins de répugnance à continuer notre voiage. Il avoit eu l'attention, que je n'avois pas eue moi-même, (car à quoi pouvoit-il me servir d'en avoir alors, après en avoir manqué lorsqu'elle m'étoit nécessaire?) de m'acheter une Chapeau de Velours & un Mantelet fort riche, sans m'en avoir avertie. Il étoit en droit, me dit-il devant l'Hôtesse & ses Filles, de se récompenser de ses soins, & d'embrasser son aimable Sœur, quoiqu'un peu chagrine. Le rusé personnage prit sa récompense, & se vanta de m'avoir enlevé une larme; en m'assurant du même ton, que je n'avois rien à redouter de mes Parens, qui m'aimoient avec une tendresse extrême. Quel moi en d'être complaisante, ma chere, pour un homme de cette espèce?

Aussitôt que nous fumes en marche, il me demanda si j'avois quelque répugnance pour le Château de Mylord M. dans Hertfordshire? Mylord, me dit-il, étoit

T. III. P. I.

F

dans



dans sa Terre de Berck. Je lui répétois que mon penchant ne me portoit point à paroître sitôt dans sa Famille; que ce seroit marquer une défiance ouverte de la mienne; que j'étois déterminée à prendre un Logement particulier, & que je le priois de se tenir dans l'éloignement, du-moins pour attendre ce que mes amis auroient pensé de ma fuite. Dans ces circonstances, ajoutai-je, je me flattois peu d'une prompte réconciliation; mais s'ils apprenoient que je me fusse jettée sous sa protection, ou, ce qu'ils regarderoient du même œil, sous celle de sa Famille, il falloit renoncer à toute espérance.

Il me jura qu'il se gouverneroit entièrement par mes inclinations. Cependant, Londres lui paroissant toujours l'azile qui me convenoit le mieux, il me représenta que si j'y étois une fois tranquille, dans un Logement de mon goût, il pourroit se retirer au Château de M. *Hall*. Mais lorsque j'eus déclaré que je n'avois aucun penchant pour Londres, il cessa de me presser.

Il me proposa, & j'y consentis, de descendre dans une Hôtellerie voisine de *Meddian*; c'est le nom du Château de son Oncle dans Hertfordshire. J'obtins la liberté d'y être deux heures à moi-même, & je les employai à vous écrire, pour continuer le récit
que

que j'avois commencé à S. Albans. J'écrivis aussi à ma Sœur, dans la double vûe d'informer ma Famille que j'étois en bonne santé, soit qu'elle y prenne intérêt ou non, & de lui demander mes Habits, quelques Livres que je lui nomme, & les cinquante Guinées que j'ai laissées dans mon tiroir. *M. Lovelace*, à qui je ne déguisai pas le sujet de ma seconde Lettre, me demanda si j'avois pensé à marquer une adresse à ma Sœur. Non assurément, lui répondis-je ; j'ignore encore..... Je l'ignore de même, interrompit-il, & c'est le hazard qui m'y a fait penser (la bonne ame, si je l'en voulois croire !) Mais, Mademoiselle, je vous dirai comment on peut s'y prendre. Si vous êtes absolument déterminée contre le séjour de Londres, il ne laisse pas d'être à propos que votre Famille vous y croie, parce qu'alors elle perdra l'espérance de vous trouver. Marquez à votre Sœur qu'on peut adresser ce qui sera destiné pour vous à *M. Osgood*, Place de *Soho*. C'est un homme de bonne réputation, à qui vos amis ne feront pas difficulté de confier vos Effets ; & cette voie est très-propre à les amuser.

Les amuser, ma chere ! Amuser qui ? Mon Père, mes Oncles ! Mais c'est un mal nécessaire. Vous voyez qu'il a des expédiens tout

F 2

prêts.



prêts. N'ayant point d'objection à faire contre celui-ci, je n'ai pas balancé à m'y prêter. Mon inquiétude est de savoir quelle réponse je recevrai ; ou si l'on daignera me faire une réponse. En attendant, c'est une consolation de penser, que de quelques duretés qu'elle puisse être remplie, & fut-elle de la main de mon Frere, elle ne sauroit être plus rigoureuse que les derniers traitemens que j'ai reçus de lui & de ma Sœur.

M. *Lovelace* s'absenta l'espace d'environ deux heures ; & rentrant dans l'Hôtellerie, son impatience lui fit envoyer trois ou quatre fois pour demander à me voir. Je lui fis répondre autant de fois, que j'étois occupée ; & pour la dernière, que je ne cesserois pas de l'être jusqu'à l'heure du dîner. Quel parti prit-il ? celui de le faire avancer : je l'entendis, par intervalles, qui juroit de bonne grace contre le Cuissinier & les Domestiques.

C'est une autre de ses perfections. Je hazardai, en le rejoignant, de lui faire honte de cette liberté de langage. Je l'avois entendu jurer, au même moment, contre son Valet de Chambre, dont il étoit content d'ailleurs : c'est une triste profession, lui dis-je en l'abordant, que celle de tenir une Hôtellerie.

Pas

Pas si triste, je m'imagine. Quoi? Mademoiselle, croiez-vous qu'une profession où l'on mange & l'on boit aux dépens d'autrui, je parle des Hôtelleries un peu distinguées, soit un état fort à plaindre?

Ce qui me le fait croire, c'est la nécessité où l'on s'y trouve de loger continuellement des Gens de Guerre, dont je me figure que la plupart font des Scélérats abandonnés. Bon Dieu! continuai-je, quels termes j'entendois à l'instant, d'un de ces braves défenseurs de la Patrie, qui s'adressoit, autant que j'en ai pu juger par la réponse, à un homme fort doux & fort modeste? La proverbe me paroît juste, *juré comme un Soldat*.

Il se mordit la lèvre. Il fit un tour sur ses talons; & s'approchant du Miroir, je crus lire sur son visage les marques de son embarras. Oui, Mademoiselle, me dit-il, c'est une habitude Militaire. Les Soldats font des jureurs effrénés. Je crois que leurs Officiers devoient les en punir.

Ils méritent un sévère châtiment, répliquai-je, car ce vice est indigne de l'humanité. Celui des imprécations ne me paroît pas moins odieux. Il marque tout à la fois de la méchanceté & de l'impuissance; celui qui s'y livre seroit une *Furie*, s'il avoit le pouvoir d'exécuter ses désirs.



Charante observation, Mademoiselle ! Je m'engage à dire au premier Soldat, que j'entendrai jurer, qu'il n'est qu'un misérable.

Madame Grene vint me rendre ses devoirs, comme il plut à M. *Lovelace* de nommer ses civilités. Elle me pressa beaucoup d'aller au Château, en s'étendant sur ce qu'elle avoit entendu dire de moi, non-seulement à Mylord M..., mais à ses deux Nièces & à toute la famille, & sur l'espérance dont ils se flattoient depuis long-tems de recevoir un honneur qu'elle ne croioit plus éloigné. Ses discours me causerent quelque satisfaction, parce qu'ils venoient de la bouche d'une fort bonne femme, qui me confirmoit tout ce que M. *Lovelace* m'avoit dit.

A l'occasion d'un logement, sur lequel je jugeai à propos de la consulter elle me recommanda sa belle Sœur, qui demouroit à sept ou huit milles de-là, & chez laquelle je suis actuellement. Ce qui me fit le plus de plaisir, ce fut d'entendre M. *Lovelace*, qui de son propre mouvement lui donna ordre de me tenir compagnie dans la Chaise ; tandis que montant à Cheval avec deux hommes à lui, & un Ecuyer de Mylord M..., il nous servit d'escorte jusqu'au terme de notre route, où nous arrivâmes à quatre heures du soir.

Mais



Mais je crois vous avoir dit, dans ma Lettre précédente, que les logemens n'y sont pas commodes. M. *Lovelace*, peu satisfait, ne dissimula point à Madame *Greme*, qu'il les trouvoit au-dessous de la peinture-même qu'elle nous en avoit tracée ; que la Maison étant éloignée d'un mille du Bourg voisin, il ne convenoit pas qu'il s'écartât si-tôt à cette distance de moi, dans la crainte de quelques accidens contre lesquels nous n'étions point encore rassurés ; & que les Chambres néanmoins se touchoient de trop près pour lui permettre de s'y loger avec moi. Vous vous persuaderez facilement que ce langage me parut fort agréable dans sa bouche.

Pendant cette marche, j'eus, dans la Chaise, une longue conversation avec Madame *Greme*. Ses réponses, à toutes mes questions, furent libres & naturelles. Je lui trouvai un tour d'esprit sérieux, qui me plut beaucoup. Par degrés, je la conduisis à quantité d'explications, dont une partie s'accorde avec le témoignage de l'Intendant congédié, auquel mon Frère s'étoit adressé : & j'en conclus que tous les Domestiques ont à peu près la même opinion de M. *Lovelace*.

„ Elle me dit qu'au fond c'étoit un hom-
„ me généreux ; qu'il n'étoit pas aisé de dé-



„cider s'il étoit plus redouté que chéri de
„toute la Maison de Mylord M..... Que ce
„Seigneur avoit une extrême affection pour
„lui ; que ses deux Tantes n'en avoient pas
„moins ; que ses deux Cousines Montaigne
„étoient deux jeunes personnes du meilleur
„naturel du monde. Son Oncle & ses Tan-
„tes lui avoient proposé différens partis,
„avant qu'il m'eût rendu des soins, & même
„depuis, qu'ils désespéroient de mon con-
„sentement & de celui de ma famille.
„Mais elle l'avoit entendu répéter fort sou-
„vent qu'il ne pensoit point à se marier, si
„ce n'étoit avec moi. Tous ses proches
„avoient été fort choqués des mauvais traî-
„temens qu'il avoit reçus des miens : cepen-
„dant ils avoient toujours admiré mon cara-
„ctère ; & loin de se refroidir pour notre
„alliance, ils m'auroient préférée, sans un
„sou, à toutes les femmes du monde, dans
„l'opinion que jamais personne n'auroit tant
„d'ascendant sur ses inclinations & tant d'in-
„fluence sur son esprit. On ne pouvoit dis-
„convenir que M. *Lovelace* ne fut un hom-
„me fort dissipé ; mais c'étoit une maladie
„qui se guérirait d'elle-même. Mylord
„faisoit ses délices de la compagnie de son
„Neveu, lorsqu'il pouvoit se la procurer ; ce
„qui n'empêchoit pas qu'ils ne se querellas-
„sent

„fent souvent : & c'étoit toujours l'Oncle
„qui se voioit forcé de prendre le parti de
„la soumission. Il avoit comme peur de
„lui : aussi se conformoit-il à toutes ses vo-
„lontés. Cette bonne femme regrettoit
beaucoup que son jeune Maître, c'est ainsi
qu'elle le nommoit, ne fit pas un meilleur
usage de ses talens. Cependant, me dit-elle,
„avec de si belles qualités il ne falloit pas
„désespérer de sa réformation. Un heureux
„avenir feroit oublier le passé ; & tous ses
„proches en étoient si convaincus, qu'ils ne
„souhaitoient rien avec tant d'ardeur que de
„le voir marié.

Ce portrait, quoique médiocrement favorable, vaut mieux que tout ce que mon Frere dit de lui.

Les personnes qui occupent cette Maison paroissent des gens d'honneur. La Ferme est en bon état & ne manque de rien. Madame *Sorlings*, belle Sœur de Madame *Greme*, est une veuve, qui a deux grands fils, sages & laborieux, entre lesquels je vois une forte d'émulation pour le bien commun ; & deux jeunes filles, fort modestes, qui sont traitées plus respectueusement par leurs Freres que je ne l'ai été per le mien. Il me semble que je pourrai m'arrêter ici plus longtemps que je ne l'avois espéré à la première vue.



J'aurois dû vous dire plutôt que j'ai reçu votre obligeante Lettre avant que d'arriver. ici. Tout est charmant de la part d'une amie si chere. Je conviens que mon départ a dû vous causer beaucoup d'étonnement, après la résolution à laquelle je m'étois si fortement attachée. Vous avez vû jusqu'ici combien j'en suis étonnée moi-même.

Tous les compliments de M. *Lovelace* ne me donnent pas meilleure opinion de lui. Je trouve de l'excès dans ses protestations. Il me dit de trop belles choses. Il en dit de trop belles de moi. Il me semble que le respect sincere & la véritable estime ne consistent pas dans le choix des termes. Ce n'est point par des paroles que les sentimens s'expriment. L'humble silence, les regards timides, de l'embarras-même dans le ton de la voix, en apprennent plus que tout ce que *Shakespear* nomme les *bruyantes saillies d'une audacieuse éloquence*. Cet homme ne parle que de transports & d'extases. Ce sont deux de ses mots favoris. Mais je fais trop, pour ma confusion, à quoi je dois véritablement les attribuer : à son triomphe, ma chere ; je le dis en un mot, qui ne demande pas d'autre explication. En désirer davantage, ce seroit tout à la fois blesser ma vanité & condamner ma folie.

Nous

Nous avons été fort alarimés par quelques soupçons de poursuite, fondés sur une Lettre de *Joseph Lémán*. Que le changement des circonstances nous fait juger différemment d'une action ! On la condamne, on la sanctifie, suivant l'utilité qu'on y trouve. Avec quel soin par conséquent ne devoit-on pas se former des principes solides, des distinctions entre le bien & le mal, qui soient indépendantes de l'intérêt propre ? J'ai traité de bassesse, la corruption d'un Domestique de mon Pere : Aujourd'hui je ne suis pas éloignée de l'approuver indirectement, par la curiosité qui me fait demander sans cesse à *M. Lovelace*, ce qu'il apprend, par cette voie ou par d'autres, de la maniere dont mes amis ont pris ma fuite. Elle doit sans doute leur paroître concertée, téméraire, artificieuse. Quel malheur pour moi ! Dans la situation où je suis néanmoins, puis-je leur donner de véritables éclaircissemens !

Il me dit qu'ils sont vivement pénétrés, mais que jusqu'à présent ils ont fait éclater moins de douleur que de rage ; qu'il a peine à se modérer, en apprenant les injures & les menaces que mon Frere vomit contre lui. Vous jugez bien qu'ensuite il me fait valoir sa patience.

Quelle



Quelle satisfaction ne me suis-je pas dérobée, ma très-chère amie, par cette imprudente & malheureuse fuite ! Je suis en état, mais trop tard, de juger quelle différence il y a réellement entre ceux qui offensent & ceux qui sont offensés. Que ne donnerois-je pas pour me retrouver en droit de dire, qu'on me fait injustice & que je n'en fais à personne ; que les autres manquent à la bonté qu'ils me doivent, & que je suis fidelle à mes loix pour ceux à qui je dois du respect & de la soumission ?

Je suis une misérable, d'avoir pû me refoudre à voir mon séducteur ! Quelque bonheur qui puisse m'arriver à présent, je me suis préparé une source de remords pour le reste de ma vie.

Une autre inquiétude, qui ne me tourmente pas moins, c'est que chaque fois qu'il faut le revoir, je suis plus embarrassée que jamais de ce que je dois penser de lui. J'observe sa contenance. Je crois y découvrir des lignes extrêmement profondes. Il me semble que ses regards signifient plus qu'ils n'étoient accoutumés. Cependant ils ne sont pas plus sérieux, ni moins gais. Je ne fais pas véritablement ce qu'ils font ; mais j'y trouve beaucoup plus de confiance qu'auparavant, quoiqu'il n'en ait jamais manqué.

Cepen-

Cependant, je crois avoir pénétré l'énigme. Je le régarde à présent avec une sorte de crainte, parce que je connois le pouvoir que mon indiscretion lui a donné sur moi. Il peut se croire en droit de prendre des airs plus hauts, lorsqu'il me voit dépouillée de ce qu'il y a d'imposant dans une personne accoutumée à se voir respecter, qui, sentant désormais son infériorité, se reconnoît vaincue, & comme soumise à son nouveau protecteur.

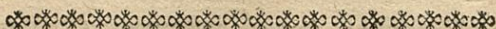
Le porteur de cette Lettre sera un Porteballe du canton, qui ne peut faire naître aucun soupçon, parce qu'on est accoutumé à le voir tous les jours avec ses Marchandises. Il est chargé de la remettre à M. *Knolles*, suivant l'adresse que vous me donnez. Si vous aviez appris quelque chose qui régarde mon Pere & ma Mere, & l'état de leur fanté, ou qui puisse me faire juger de la disposition de mes amis, vous auriez la bonté de m'en instruire en deux mots; du-moins si vous pouvez être avertie que le Messager attend votre réponse.

Je crains de vous demander, si la lecture de mon récit me fait paroître un peu moins coupable à vos yeux.

CLARISSE HARLOVE.

LET-





L E T T R E L X X X X V I .

M. LOVELACE à Monsieur BELFORD.

Mardi & Mercredi, 11 & 12 d'Avril.

Tu veux que j'exécute ma promesse, & que je ne te dissimule rien de ce qui s'est passé entre ma Déesse & moi. Il est vrai que jamais un plus beau sujet n'exerça ma plume. D'ailleurs j'ai du tems de reste. Si j'en croiois toujours *la Dame de mes affections*, l'accès me feroit aussi difficile auprès d'elle, qu'au plus humble Esclave auprès d'un Monarque de l'Orient. Il ne me manqueroit donc que l'inclination, si je refusois de te satisfaire; mais notre amitié, & la fidelle compagnie que tu m'as tenue au *Cerf-Blanc*, me rendroient inexcusable.

Je te quittai, toi & nos Camarades, avec la ferme résolution, comme tu fais, de vous rejoindre si mon rendez-vous manquoit encore; pour nous rendre ensemble chez le sombre Pere des *Harlowes*, demander audience au Tyran, lui porter mes plaintes de la liberté avec laquelle on attaque mon caractère; pour tenter en un mot, par des voies honêtes, de lui inspirer de meilleures idées, & le porter à traiter sa fille avec
moins



moins de barbarie, & moi-même avec un peu plus de civilité. Je t'ai dit les raisons qui m'avoient empêché de prendre la Lettre de ma Déesse. Je ne me trompois pas. J'y aurois trouvé un contr'ordre : & le rendez-vous auroit manqué. A-t-elle pû croire qu'après avoir été une fois trompé, je n'inflierois pas sur sa promesse ; & que je ne trouverois pas le moyen de retenir une femme dans mes filets, après avoir apporté tant de soins à l'y engager ?

Aussi-tôt que j'entendis remuer le verrou du Jardin, je me crus sûr d'elle. Ce mouvement me fit tressaillir. Mais lorsqu'il fut suivi de l'apparition de ma charmante, qui m'environna tout d'un coup d'un déluge de lumière, je marchai sur l'air, & je me regardai à peine comme un mortel. Je te ferai quelque jour la description de ce spectacle, au moment qu'il s'offrit à mes yeux, & tel que j'eus ensuite le teins de le mieux observer. Tu fais quel critique je suis, pour tout ce qui régarde l'agrément, la figure & l'ajustement des femmes. Cependant il y a dans celle-ci une élégance naturelle qui surpasse tout ce qu'on peut se représenter. Elle orne ce qu'elle porte, plus qu'elle n'en est ornée. N'attens donc qu'une foible esquisse & de sa personne & de sa parure.

L'effort



L'effort qu'elle avoit fait sur elle-même, pour tirer le verrou, ayant comme épuisé sa hardiesse, un trouble charmant, qui succéda aussi-tôt, me fit remarquer que le feu naturel de ses yeux se tournoit en langueur. Je la vis trembler. Je jugeois que la force lui manquoit, pour soutenir les agitations d'un cœur qu'elle n'avoit jamais trouvé si difficile à gouverner. En effet elle étoit prête à s'évanouir, & je fus obligé de la soutenir dans mes bras. Précieux moment ! Que mon cœur, qui battoit si près du sien, partagea délicieusement une si douce émotion !

Son habillement m'avoit fait juger, au premier coup d'œil, qu'elle n'étoit pas disposée à partir, & qu'elle étoit venue dans l'intention de m'échapper encore une fois. Je ne balançai point à me servir de ses mains, que je tenois dans les miennes, pour la tirer doucement après moi. Ici commença une dispute, la plus vive que j'aie jamais eue avec une femme. Tu me plaindrois, cher Ami, si tu savois combien cette aventure m'a coûté. Je priai, je conjurai. Je priai & je conjurai à genou. Je ne fais si quelques larmes n'eurent point part à la scène. Heureusement que sachant fort bien à qui j'avois à faire, mes mesures étoient prises pour toutes

toutes les suppositions. Sans les précautions que je t'ai communiquées, il est sûr que j'aurois manqué mon entreprise ; mais il ne l'est pas moins que renonçant à ton secours & à celui de tes Camerades je serois entré dans le Jardin, j'aurois accompagné la Belle jusqu'au Château ; & qui sait quelles auroient été les suites ?

Mon honête Agent entendit mon signal, quoiqu'un peu plus tard que je ne l'eusse souhaité, & joua fort habilement son rôle. Ils viennent, ils viennent ! Fuyez ; vite, vite, ma très-chère ame, m'écriai-je en tirant mon épée d'un air redoutable, comme si j'avois été résolu d'en tuer une centaine ; & reprenant ses mains tremblantes, je la tirai si légèrement après moi, qu'à peine étois-je aussi prompt avec les ailes de l'amour, qu'elle avec l'aiguillon de la crainte. Que veux-tu de plus ? Je devins son Monarque.

Je te ferai ce détail, la première fois que nous nous verrons. Tu jugeras de mes peines, & de sa perversité. Tu te réjouiras avec moi de mon triomphe sur une femme si pénétrante & si réservée. Mais que dis-tu de cette fuite, de ce passage d'un amour à l'autre ? Fuir des amis, qu'on étoit résolue de ne pas quitter, pour suivre un homme avec lequel on étoit résolue de ne pas partir.

T. III. P. I.

G

Tu



Tu ne ris pas, *Belford*? dis-moi donc, connois-tu rien de si comique? O sexe! sexe! charmante contradiction! Tien, l'envie de rire me prend. Je suis forcé de quitter ma plume pour me tenir les côtés. Il faut que je me satisfasse, tandis que je suis dans l'accès.

* * *

Ma foi, *Belford*, je suis trompé si mes coquins de Valets ne me croient fou. J'en viens d'appercevoir un qui a passé la tête à ma porte, pour voir avec qui je suis, ou quelle manie m'agite. L'infame m'a surpris dans un éclat de rire, & s'est retiré en riant lui-même. Oh! l'aventure est trop plaisante. J'en veux rire encore..... si tu pouvois te la représenter comme moi, tu serois forcé d'en rire aussi; & je t'assûre, mon ami, que si nous étions ensemble, nous en ririons une heure entiere.

Mais, vous, charmante personne! n'ayez pas regret, je vous prie, aux petites ruses par lesquelles vous soupconnez que votre vigilance a pû se laisser surprendre. Prenez garde d'en exciter d'autres, qui pourroient être plus dignes de vous. Si votre Monarque a résolu votre chute, vous tomberez. Quelle imagination, ma chere, de vouloir attendre, pour notre mariage, que vous
foyez

foyez convaincue de ma réformation ? Ne craignez rien ; si tout ce qui peut arriver arrive , vous aurez à vous plaindre de votre étoile plus que de vous-même. Mais au pis aller , je vous ferai des conditions glorieuses. La prudence, la vigilance, qui défendront généreusement la place, sortiront avec les honneurs de la guerre. Tout votre sexe & tout le mien conviendront, en apprenant mes stratagèmes & votre conduite, que jamais forteresse n'aura été mieux défendue ni forcée plus noblement.

Il me semble que je t'endens dire ; quoi ? vouloir rabbaïsser une divinité de cet ordre, à des termes indignés de ses perfections ? Il est impossible, *Lovelace*, que tu aies jamais eu dessein de fouler aux pieds tant de sermens & de protestations solennelles.

C'est un dessein que je n'ai pas eu ; tu as raison. Que je l'aie même aujourd'hui, mon cœur, le respect que j'ai pour elle ne me permettent pas de le dire. Mais ne connois-tu pas mon aversion pour toutes sortes d'entraves ? N'est-elle pas au pouvoir de son Monarque ?

Et seras-tu capable, *Lovelace*, d'abuser d'un pouvoir que tu dois

A quoi ? Nigaut. Oseras-tu dire à son consentement ?



Mais ce pouvoir, me diras-tu, je ne l'aurois pas, si elle ne m'avoit estimé plus que tous les autres hommes. Ajoûte, que je n'aurois pas pris tant de peine pour l'obtenir, si je ne l'avois aimée plus que toute autre femme. Jusques-là, *Belford*, nos termes sont égaux. Si tu parles d'honneur, l'honneur ne doit-il pas être mutuel ? S'il est mutuel, ne doit-il pas renfermer une mutuelle confiance ? & quel degré de confiance puis-je me vanter d'avoir obtenu d'elle ? Tu fais tout le progrès de cette guerre ; car je ne puis lui donner un autre nom ; & je suis même fort éloigné de pouvoir la nommer une guerre d'amour. Des doutes, des défiances, des reproches de sa part : les plus abjectes humiliations de la mienne ; obligé de prendre un air de réformation, que tous, autant que vous êtes, vous avez craint de me voir adopter sérieusement. Toi-même, n'as-tu pas souvent observé qu'après m'être approché du Jardin de son Pere à la distance d'un mille, & sans avoir eu l'occasion de la voir, je ne retournois pas de bonne grace à nos plaisirs ordinaires ? Ne mérite-t-elle pas d'en porter la peine ? Réduire un honête homme à l'hipocrisie, quelle tyrannie insupportable !

D'ail-

D'ailleurs tu fais fort bien que la friponne m'a joué plus d'une fois, & qu'elle n'a pas fait scrupule de manquer à des rendez-vous promis. N'as-tu pas été témoin de la fureur que j'en ai ressentie ? N'ai-je pas juré, dans mes emportemens, d'en tirer vengeance ? & parjure pour parjure, s'il faut que j'en commette un en répondant à son attente ou en suivant mes inclinations, ne suis-je pas en droit de dire comme Cromwel : „Il s'agit „de la tête du Roi ou de la mienne, & le „choix est en mon pouvoir ; puis-je hésiter „un moment ?

Ajoute encore que je crois appercevoir, dans sa circonspection & dans sa tristesse continuelle, qu'elle me soupçonne de quelque mauvais dessein : & je serois fâché qu'une personne que j'estime fût trompée dans son attente.

Cependant, cher ami, qui pourroit penser sans remord à se rendre coupable de la moindre offense, contre une créature si noble & si relevée ? Qui n'auroit pas pitié..... Mais, d'autre part, si lente à se fier à moi, quoiqu'à la veille de se voir forcée de prendre un homme, dont la seule concurrence est une disgrâce pour ma fierté ! & d'une humeur si chagrine, à présent qu'elle a franchi le pas ! Quel droit a-t-elle donc à ma pitié ;



sur-tout à une pitié dont son orgueil seroit
infailliblement blessé ?

Mais je ne prens pas de résolution. Je
veux voir à quoi son inclination sera capable
de la porter, & quel mouvement je recevrai
aussi de la mienne. Il faut que le combat
se fasse avec égalité d'avantage. Malheu-
reusement pour moi, chaque occasion que
j'ai de la voir me fait sentir que son pouvoir
augmente, & que le mien s'affoiblit.

Cependant quelle folle petite créature de
vouloir attendre, pour m'accorder sa main,
que je sois un homme réformé ; & que ses
implacables Parens deviennent traitables,
c'est-à-dire, qu'ils changent de nature !

Il est vrai que lorsqu'elle m'a prescrit tou-
tes ces loix, elle ne pensoit guères que sans
aucune condition mes ruses la *feroient sortir
hors d'elle même*. C'est l'expression de cette
chere personne, comme je te le raconterai
dans un autre lieu. Quelle est ma gloire,
de l'avoir emporté sur sa vigilance & sur
toutes ses précautions ! J'en suis plus grand
de la moitié, dans ma propre imagination.
Je laisse tomber mes regards sur les autres
hommes, du haut de ma grandeur & d'un air
de supériorité sensible ; ma vanité approche
de l'extravagance. En un mot, toutes les fa-
cultés de mon ame sont noïées dans la joie.

Lors-

Lorsque je me mets au lit, je m'endors en riant. Je ris, je chanté à mon réveil. Cependant je ne faurois dire que j'aie rien en vûe de fort proche : & pourquoi ? parce qu'on ne me trouve point encore assez réformé.

Je t'ai dit dans le tems, si tu t'en soûviens, combien cette restriction pouvoit tourner au désavantage de la Belle, si je pouvois l'engager une fois à quitter la Maison de son Père, & si je me trouvois disposé à la punir tout ensemble & des fautes de sa Famille, & des peines infinies que je l'accuse elle-même de m'avoir causées. Elle ne s'imagine guères que j'en aie tenu le compte ; & que lorsque je me sentirai trop attendri en sa faveur, je n'ai qu'à jeter les yeux sur mon Mémoire, pour m'endurcir autant qu'il sera convenable à mes vûes.

O charmante *Clarisse* ! rappelle bien ton attention. Retranche tes airs hautains. Si tu n'as que de l'indifférence pour moi, ne crois pas que ta sincérité te puisse tenir lieu d'excuse. Je ne l'admettrai pas. Songe que tu es en mon pouvoir. Si tu m'aimes, ne crois pas non plus que les déguisemens affectés de ton Sexe te puissent servir beaucoup, avec un cœur aussi fier & aussi jaloux que le mien. Soûviens-toi d'ailleurs que



tous les péchés de ta Famille sont rassemblés sur ta tête.

Mais, *Belford* ! lorsque je vais revoir ma Déesse, lorsque je me retrouverai sous les rayons brûlans de ses yeux, que deviendront toutes ces vapeurs, qui se forment de l'incertitude de mes idées & de la confusion de mes tiranniques sentimens !

Quelles que puissent être mes vûes ; sa pénétration m'oblige d'avancer à la sappe. Rien ne doit manquer aux apparences. Elle fera ma femme, quand je le voudrai : c'est un pouvoir que je ne saurois perdre. Les premières Etudes, quoique les mêmes pour tous les jeunes gens qu'on met au Collège, font distinguer la différence de leur génie, & découvrir d'avance le Jurisconsulte, le Théologien, le Médecin. Ainsi la conduite de ma Belle me fera décider, si c'est en qualité de femme qu'elle doit m'appartenir. Je penserai au Mariage, lorsque je ferai résolu de me réformer. Il sera tems alors pour l'un, dit la Belle : Moi, je dis pour l'autre.

Où s'égare mon imagination ? C'est le maudit effet d'une situation, dans laquelle en vérité je ne fais à quoi m'arrêter.

Je te communiquerai mes vûes, à mesure qu'elles s'éclairciront pour moi-même. Je

te

te dirai de bonne-foi le pour & le contre. Mais il me semble qu'étant si loin de mon fujét, il est trop tard aujourd'hui pour y revenir. Peut-être t'écirai-je tous les jours ce que l'occasion pourra m'offrir; & je trouverai, par intervalles, le moien de t'envoyer mes Lettres. Ne t'attens pas à beaucoup d'exactitude & de liaison dans mon stile. Il te suffit d'y reconnoître ma volonté suprême, & le sceau de ton Chef.

LET TRE LXXXXVII.

Miss HOWE, à *Miss* CLARISSE
HARLOVE.

Mercredi au soir, 12 d'Avril.

Votre récit, ma chere, ne me laisse rien à désirer. Vous êtes toujours cette ame noble qui ne mérite que de l'admiration; supérieure au déguisement, à l'art, au désir même de diminuer ou d'excuser ses fautes. Votre Famille est la seule au monde, qui soit capable d'avoir poussé une Fille telle que vous à de telles extrémités.

Mais je trouve de l'excès dans votre bonté pour ces indignes Parens. Vous faites tomber sur vous le blâme, avec tant de franchise



chise & si peu de ménagement, que vos ennemis les plus envenimés n'y pourroient rien ajouter. A présent que je suis informée du détail, je ne suis pas surprise qu'un homme si hardi, si entreprenant..... On vient m'interrompre.

* * *

Vous avez résisté avec plus de force & plus longtems... J'entens encore une Mere jalouse, qui veut savoir de quoi je suis occupée.

* * *

Votre ressentiment va trop loin contre vous-même. N'êtes-vous pas sans reproche dans l'origine ? A l'égard de votre première faute, qui est d'avoir répondu à ses Lettres, vous étiez la seule qui pût veiller à la sûreté d'une Famille telle que la vôtre, lorsque son *Héros* s'étoit engagé si follement dans une querelle qui le mettoit lui-même en danger. Excepté votre Mere, qu'on tient à la chaîne, en nommeriez-vous un seul qui ait le sens commun ?

Pardon encore une fois, ma chere..... j'entens arriver ce stupide mortel, votre Oncle Antonin ; un petit esprit, le plus entêté, & le plus décisif.....

Il

Il vint hier, d'un air bouffi, soufflant, s'agitant ; & jusqu'à l'arrivée de ma Mere, il fut un quart d'heure à frapper du pied dans la Salle. Elle étoit à sa Toilette. Ces veuves sont aussi empêchées que les vieux garçons. Pour tout au monde, elle ne voudroit pas le voir en déshabillé. Que peut signifier cette affectation ?

Le motif qui amenoit M. Antonin *Harlove* étoit de l'exciter contre vous, & de vomir devant elle une partie de la rage ou les jette votre fuite. Vous en jugerez par l'événement. Le bizarre cerveau voulut entretenir ma Mere à part. Je ne suis point accoutumée à ces exceptions, dans toutes les visites qu'elle reçoit.

Ils s'enfermèrent soigneusement, la clé tournée sur eux : fort près l'un de l'autre ; car, en prêtant l'oreille, je ne pus les entendre distinctement, quoiqu'ils parussent tous deux pleins de leur sujet.

La pensée me vint plus d'une fois de leur faire ouvrir la porte. Si j'avois pu compter sur ma modération, j'aurois demandé pour-quoi il ne m'étoit pas permis d'entrer. Mais je craignis qu'après en avoir obtenu la permission, je ne fusse capable d'oublier que la Maison étoit à ma Mere. J'aurois proposé sans doute de chasser ce vieux démon par les épaules.

épaules. Venir dans la maison d'autrui, pour se livrer à son emportement ! pour accabler d'injures ma chere, mon innocente amie ! & ma Mere y prêter une longue attention ! Tous deux apparemment pour se justifier ; l'un d'avoir contribué au malheur de ma chere amie ; l'autre de lui avoir refusé un azile passager, qui auroit pû produire une réconciliation que son cœur vertueux lui faisoit désirer, & pour laquelle ma Mere, avec l'amitié qu'elle a toujours eüe pour vous, devoit se faire un honneur d'employer sa médiation ! Comment aurois-je conservé de la patience ?

L'événement, comme j'ai dit, m'apprit encore mieux quel avoit été le motif de cette visite. Aussi-tôt que le *vieux Masque* fut sorti (vous devez me permettre tout, ma chere) les premières apparences, du côté de ma Mere, furent un air de réserve, dans le goût des *Harloves* ; qui, sur quelques petits traits de mon ressentiment, fut suivi d'une rigoureuse défense d'entretenir le moindre commerce avec vous. Ce prélude amena des explications qui ne furent pas des plus agréables. Je demandai à ma Mere s'il m'étoit défendu de m'occuper de vous dans mes songes ; car, la nuit & le jour, ma chere, vous m'êtes également présente.

Quand

Quand vos motifs n'auroient pas été tels que je les connois, l'effêt que cette défense a produit sur moi me disposeroit à vous passer votre correspondance avec *Lovelace*. Mon amitié en est augmentée, s'il est possible ; & je me sens plus d'ardeur que jamais pour l'entretien de notre commerce. Mais je trouve dans mon cœur un motif encore plus loüable. Je me croirois digne du dernier mépris, si j'étois capable d'abandonner dans sa disgrâce une amie telle que vous. Je mourrois plutôt.... Aussi l'ai-je déclaré à ma Mere. Je l'ai priée de ne pas m'observer dans mes heures de retraite, & de ne pas exiger que je partage son lit tous les jours, comme elle s'est accoutumée depuis quelque tems à le désirer. Il vaudroit mieux, ai-je dit, emprunter la *Betty - Harlove*, pour la faire veiller sur toutes mes actions.

M. Hickman, qui vous honore de toutes ses forces, s'est entremis si ardemment en votre faveur, & sans ma participation, qu'il ne s'est pas acquis peu de droits sur ma reconnaissance.

Il m'est impossible de vous répondre aujourd'hui sur tous les points, si je ne veux me mettre en guerre ouverte avec ma Mere. Ce sont des agaceries continuelles ; des répétitions qui ne cessent point, quoique j'y aie

aie répondu vingt fois. Bon Dieu ! quelle doit avoir été la vie de mon Pere ! Mais je ne dois pas oublier à qui j'écris.

Si ce finge toujourns actif & malfaisant, ce *Lovelace*, a pû pousser l'artifice..... Mais voici ma Mere qui m'appelle. Oüi, Maman, oüi ; mais de grace, un instant, s'il vous plaît. Vous n'avez que des soupçons. Vous ne pouvez me gronder que de vous avoir fait attendre. Oh ! pour grondée, je suis sûre de l'être. C'est un ton que M. Antonin *Harlove* vous a fort bien appris..... Dieu ! quelle impatience !..... Il faut absolument, ma chere, que je quitte le plaisir de vous entretenir.

* * *

Le charmant Dialogue, que je viens d'avoir avec ma Mere ! Il s'est ressenti, je vous assure, de l'ordre impérieux que j'avois reçu de descendre. Mais vous aurez une Lettre qui se ressentira aussi de tant de fâcheuses interruptions. Vous l'aurez ; c'est-à-dire, lorsque j'aurai moi-même l'occasion de vous l'envoyer. A présent que vous m'avez donné votre adresse, M. *Hickman* me trouvera des Messagers. Cependant, s'il est malheureusement découvert, il doit s'attendre d'être traité à la *Harlove*, comme sa trop patiente Maîtresse.

* * *

Feudi



Jeudi, 13 d'Avril.

Il m'arrive deux bonheurs à la fois ; celui de recevoir à ce moment la continuation de votre récit, & celui de me trouver un peu moins observée par mon Argus de Mere.

Chere amie ! que je me représente vivement vos embarras ! une personne de votre délicatesse ! un homme de l'espèce du vôtre !

Votre homme est un fou, ma chere, avec tout son orgueil, toutes ses complaisances, & tous ses égards affectés pour vos ordres. Cependant son esprit fécond en inventions me le fait redouter. Quelquefois je vous conseillerois volontiers de vous rendre chez Mylady *Lawrence*. Mais je ne sais quel conseil vous donner. Je hazarderois mes idées, si votre principal dessein n'étoit pas de vous réconcilier avec vos Proches. Cependant ils sont implacables, & je ne vois pour vous aucune espérance de leur côté. La visite de votre Oncle à ma Mere doit vous en convaincre. Si votre Sœur vous fait réponse, j'ose dire qu'elle vous en donnera de tristes confirmations.

Quel besoin aviez-vous de me demander, si votre récit rendoit votre conduite excusable à mes yeux ? Je vous ai déjà dit le jugement que j'en porte ; & je répète que tous vos chagrins & toutes les persécutions considérés,



fidérés, je vous crois exempte de blâme ; plus exempte du-moins, qu'aucune jeune personne qui ait jamais fait la même démarche.

Mais faites réflexion, chere amie, qu'il y auroit de l'inhumanité à vous en accuser. Cette démarche n'est pas de vous. Poussée d'un côté, peut-être trompée de l'autre Qu'on me nomme sur la terre une personne de votre âge, qui, dans les circonstances où je vous ai vûe, ait résisté si long-tems, d'un côté contre la violence, & de l'autre contre la séduction ; je lui pardonne tout le reste.

Vous jugez avec raison que toutes vos connoissances ne s'entretiennent que de vous. Quelques-uns allèguent à la vérité, contre vous, les admirables distinctions de votre caractère : mais personne n'excuse & ne peut excuser votre Pere & vos Oncles. Tout le monde paroît informé des motifs de votre Frere & de votre Sœur. On ne doute pas que le but de leurs cruelles attaques n'ait été de vous engager dans quelque résolution extrême, quoiqu'avec peu d'espérance de succès. Ils savoient que si vous rentriez en grace, l'affection suspendue en reprendroit plus de force, & que vos aimables qualités, vos talens extraordinaires, vous feroient triompher de toutes leurs ruses. Aujourd'hui,

hni,

hui, j'apprens qu'ils jouissent de leur malignité.

Votre Pere est furieux, & ne parle que de violence. C'est contre lui-même assurément qu'il devrait tourner sa rage. Toute votre Famille vous accuse de l'avoir jouée avec un profond artifice, & paroît supposer que vous n'êtes occupée à présent qu'à vous applaudir du succès.

Ils affectent de publier tous, que l'épreuve du Mercredi devoit être la dernière.

Votre Mere avouë qu'on auroit pris avantage de votre soumission, si vous vous étiez rendue ; mais elle prétend que si vous étiez demeurée inflexible, on auroit abandonné le plan, & reçu l'offre que vous faisiez de renoncer à *Lovelace*. S'y fie qui voudra. Ils ne laissent pas de convenir que le Ministre devoit être présent ; que M. *Solmes* se seroit tenu à deux pas, prêt à recueillir le fruit de ses services ; & que votre Pere auroit commencé par l'essai de son autorité, pour vous faire signer les articles : autant d'inventions romanesques, qui me paroissent sorties de la tête insensée de votre Frere. Il y a beaucoup d'apparence que s'il eût été capable, lui & *Bella*, de se prêter à votre réconciliation, c'eût été par toute autre voie que celle dont ils avoient fait si long-tems leur étude.

T. III. P. I.

H

A l'é-



A l'égard de leurs premiers mouvemens, lorsqu'ils eurent reçu la nouvelle de votre fuite, vous vous les imaginerez mieux que je ne puis vous les représenter. Il paroît que votre Tante *Hervy* fut la première qui se rendit au Cabinet de Verduze, pour vous apprendre que la visite de votre chambre étoit finie. *Betty* la suivit immédiatement; & ne vous y trouvant point, elles prirent vers la Cascade, où vous aviez fait entendre que vous aviez dessein d'aller. En retournant du côté de la porte, elles rencontrèrent un Domestique (on ne le nomme point, quoiqu'il y ait beaucoup d'apparence que c'étoit *Joséph Léman*,) qui revenoit en courant vers le Château, armé d'un grand pieu, & comme hors d'haleine. Il leur dit qu'il avoit poursuivi long-tems M. *Lovelace*, & qu'il vous avoit vûe partir avec lui.

Si ce Domestique n'étoit autre que *Léman*, & s'il avoit été chargé du double emploi de les tromper & de vous tromper vous-même, quelle idée faudroit-il prendre du misérable avec qui vous êtes! Fuyez, ma chere, si ce soupçon est confirmé pour vous; hâtez-vous de fuir, n'importe où, n'importe avec qui: ou, si vous ne pouvez fuir, mariez-vous.

Il est clair que lorsque votre Tante & tous vos amis regurent l'alarme, vous étiez déjà fort éloignée. Cependant ils s'assemblerent tous, ils coururent vers la porte du Jardin; & quelques-uns, sans s'arrêter, jusqu'aux traces du Carosse. Ils se firent raconter, dans le lieu même, toutes les circonstances de votre départ. Alors il s'éleva une lamentation générale, accompagnée de reproches mutuels, & de toutes les expressions de la douleur & de la rage, suivant les caractères & le fond des sentimens. Enfin, ils revinrent comme des fous, ainsi qu'ils étoient partis.

Votre Frere demanda d'abord des chevaux & des gens armés pour vous poursuivre. *Solmes* & votre Oncle *Antonin* devoient être de la partie. Mais votre Mere & Madame *Hervey* combattirent ce dessein, dans la crainte d'ajouter mal sur mal, & persuadées que *Lovelace* n'auroit pas manqué de prendre des mesures pour le soutien de son entreprise; sur-tout lorsque le Domestique eut déclaré qu'il vous avoit vûe fuir avec lui de toutes vos forces, & qu'à peu de distance le Carosse étoit environné de Cavaliers bien armés.

*

*

*

H 2

J'ai



J'ai eu l'obligation de l'absence de ma Mere à ses soupçons. Elle s'est défiée que les *Knollis* prêtoient la main à notre correspondance ; & sur le champ elle s'est déterminée à leur rendre une visite. Vous voyez qu'elle entreprend bien des choses à la fois. Ils lui ont promis de ne plus recevoir aucune Lettre de nous, sans sa participation.

Mais *Hickman* a mis dans nos intérêts un Laboureur nommé *Filmer*, assez voisin de notre Maison, qui nous rendra plus fidèlement le même service. C'est-là que vous adresserez désormais vos Lettres, sous enveloppe, à *M. Jean Suberton* ; *Hickman* se chargera lui-même de les prendre & d'y porter les miennes. Je lui fournis des armes contre moi, en lui donnant l'occasion de me rendre un si grand service. Il en paroît déjà fier. Qui fait s'il n'en prendra pas droit de se donner bientôt d'autres airs ? Il feroit mieux de considérer qu'une faveur à laquelle il aspireroit depuis long-tems, le met dans une situation fort délicate. Qu'il y prenne garde. Celui qui a le pouvoir d'obliger, peut désobliger aussi. Mais il est heureux pour certaines gens de n'avoir pas même le pouvoir d'offenser.

Je prendrai patience quelque tems, si je le puis, pour voir si tous ces mouvemens
de

de ma Mere s'appaiseront d'eux-mêmes : mais je vous jure que je ne souffrirai pas toujours la maniere dont je suis traitée. Je suis quelquefois tentée de croire que son dessein est de me chagriner volontairement, pour me faire souhaiter plutôt un Mari. Si j'en étois sûre, & si je venois à découvrir qu'*Hickman* fût dans le complot, pour s'en faire une mérite auprès de moi, je ne le verois de ma vie.

De quelque ruse que je soupçonne le vôtre, plutôt au Ciel que vous fussiez mariée ! c'est-à-dire en état de les braver tous, & de ne pas vous voir réduite à vous cacher où à changer continuellement de retraite. Je vous conjure de ne pas manquer la première occasion qui pourra s'offrir honêtement.

Voici les importunités de ma Mere qui recommencent.

* * *

Nous nous sommes vûes d'un air assez froid, je vous assure. Je lui conseille de ne pas prendre long-tems avec moi *cet air d'Harlove*. Je ne le souffrirai pas.

Que j'ai de choses à vous écrire ! A peine fais-je par où commencer. J'ai la tête si pleine, que mon esprit semble rouler sur tant de sujêts. Cependant j'ai pris le parti,

H 3

pour



pour être libre, de me retirer dans un coin du Jardin. Que le Ciel ait pitié de ces Mères! S'imaginent-elles que c'est par leurs soupçons, par leur vigilance & leur mauvaise humeur, qu'elles empêcheront une fille d'écrire, ou de faire ce qu'elle s'est mis dans la tête? Elles réussiroient bien mieux par la confiance. Une ame généreuse seroit incapable d'en abuser.

Le rôle que vous avez à soutenir avec votre *Lovelace*, me paroît extrêmement délicat. Il n'a sans doute qu'un chemin ouvert devant lui. Mais je vous plains! Vous pouvez tirer parti de l'état où vous êtes: cependant j'en conçois toutes les difficultés. Si vous ne vous êtes point apperçue qu'il soit capable d'abuser de votre confiance, je suis d'avis que vous devez feindre du-moins de lui en accorder un peu.

Si vous n'êtes pas disposée à prendre sitôt le parti du mariage, j'approuve la résolution de vous fixer dans quelque lieu qui soit hors de ses atteintes. Tant mieux encore, s'il peut ignorer où vous êtes. Cependant je suis persuadée que sans la crainte que vos Parens ont de lui, ils n'auroient pas plutôt découvert votre retraite, qu'ils vous forceroient de retourner sous le joug.

Je

Je crois qu'à toutes sortes de prix vous devez exiger de vos exécuteurs testamentaires, qu'ils vous mettent en possession de votre héritage? Dans l'intervalle, j'ai soixante guinées à vous offrir. Elles n'attendent que vos ordres. Il me sera facile de vous en procurer davantage, avant qu'elles soient employées. Ne comptez pas de tirer un schelling de votre famille, s'il ne leur est arraché. Persuadés comme ils sont que vous êtes partie volontairement, ils paroissent surpris, & tout à la fois fort satisfaits, que vous ayez laissé derrière vous vos bijoux & votre argent, & que vous n'ayez pas pris de meilleures mesures pour vos habits. Concluez-en qu'ils répondront mal à votre demande.

Vous avez raison de croire que tous ceux qui ne sont pas aussi bien instruits que moi, doivent être embarrassés à juger de votre fuite. Ils ne donnent point d'autre nom à votre départ. Et dans quel sens, ma chère, pourroit-il être pris un peu favorablement pour vous? Dire que votre intention n'ait pas été de partir, lorsque vous vous êtes trouvée au rendez-vous; qui se le persuadera jamais? Dire qu'un esprit aussi ferme que le vôtre ait été persuadé contre ses propres lumières au moment de l'entrevue; quelle apparence de vérité! Dire que vous ayez été



trompée, forcée par la ruse; le dire & trouver de la disposition à le croire; comment cette excuse s'accordera-t-elle avec votre réputation? & demeurer avec lui, sans être mariée; avec un homme d'un caractère si connu; où cette idée ne conduit-elle pas la censure du Public? Mon impatience est extrême, de savoir quel tour vous avez donné à tout cela, dans la Lettre que vous venez d'écrire pour vos habits.

Au lieu de satisfaire à votre demande, vous pouvez compter, je le répète, qu'ils s'efforceront, dans leur dépit, de vous causer tous les chagrins & toutes les mortifications qu'ils pourront s'imaginer. Ainsi ne faites pas difficulté d'accepter le secours que je vous offre. Que ferez-vous avec sept guinées? Je trouverai aussi le moyen de vous envoyer quelques-uns de mes habits, & du linge pour les nécessités présentes. Je me flatte, ma très-chère *Miss Harlove*, que vous ne mettez pas votre *Anne Howe* sur le pied de *Lovelace*, en refusant d'accepter mes offres. Si vous ne m'obligez pas dans cette occasion, je serai portée à croire que vous aimez mieux lui être redevable qu'à moi; & j'aurai de l'embarras à concilier ce sentiment avec votre délicatesse sur d'autres points.

In-

Informez-moi soigneusement de tout ce qui se passe entre vous & lui. Mes alarmes continuelles, quoique soulagées par l'opinion que j'ai de votre prudence, me font souhaiter qu'il ne manque rien au détail. S'il arrivoit quelque chose que vous crussiez pouvoir me dire de bouche, ne faites pas difficulté de me l'écrire; quelque répugnance que vous ayez à le confier au papier. Outre la confiance que vous devez avoir aux mesures de M. *Hickman*, pour la sûreté de vos Lettres, songez qu'un spectateur juge mieux du combat que celui qui est dans la mêlée. Les grandes affaires, comme les personnes d'importance, vont rarement seules; & leur cortège fait quelquefois leur grandeur: c'est-à-dire qu'elles sont accompagnées d'une multitude de petites causes & de petits incidens, qui peuvent devenir considérables par leurs suites.

Tout considéré, je ne crois pas qu'il vous soit libre à présent de vous défaire de lui quand vous le souhaiterez. Je me souviens de vous l'avoir prêté. Je répète donc qu'à votre place, je voudrois seindre au-moins de lui accorder un peu de confiance. Vous le pouvez, aussi long-tems qu'il ne lui échappera rien contre la décence. De la délicatesse dont vous êtes, tout ce qui sera capable



de le rendre indigne de votre confiance ne peut se dérober à vos observations.

S'il en faut croire votre Oncle *Antonin*, qui s'en est ouvert à ma Mere, vos Parens s'attendent que vous vous jetterez sous la protection de *Mylady Lawrance*, & qu'elle offrira sa médiation pour vous. Mais il protestent que leur résolution est de fermer l'oreille à toute proposition d'accommodement qui viendra de cette part. Ils pourroient ajoûter, & de toute autre ; car je suis sûre que votre Frere & votre Sœur ne leur laisseront pas le tems de se refroidir : du moins jusqu'à ce que vos Oncles, & peut-être votre Pere même, aient fait des dispositions qui les satisfassent.

Comme cette Lettre doit vous apprendre le changement de ma première adresse, je vous l'envoie par un ami de M. *Hickman*, sur la fidélité duquel nous pouvons nous reposer. Il a quelques affaires dans le voisinage de Madame *Sorlings*. Il connoit même cette femme ; & son dessein étant de revenir ce soir, il apportera ce que vous aurez de prêt, ou ce que le tems vous permettra de m'écrire. Je n'ai pas jugé à propos d'employer, cette fois, aucun des gens de M. *Hickman*. Chaque moment peut devenir fort important pour vous, & vous jeter dans

dans la nécessité de changer vos desseins & votre situation.

J'entens, du lieu où je suis assise, ma Mère qui appelle autour d'elle, & qui met tout le monde en mouvement. Elle va sans doute me demander bientôt où j'étois, & quel emploi j'ai fait de mon tems. Adieu, ma chère. Que le Ciel veille à votre conservation ! & du côté de l'honneur comme de celui des sentimens, puisse-t-il vous rendre sans tâche aux embrassemens de votre fidelle amie !

ANNE HOWE.

LET TRE LXXXXVIII.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

Jeudi 13 d'Avril, après midi.

Je ne vous cacherai pas, ma très-chère & très-obligeante amie, que je me reproche avec une douleur extrême cette mauvaise intelligence entre votre Mère & vous, à laquelle j'ai le malheur de donner occasion. Hélas ! combien d'infortunés j'ai faits à la fois !

Si

Si je n'avois pour ma consolation le témoignage de mon cœur, & la pensée que ma faute ne vient pas d'une coupable précipitation, je me regarderois comme la plus misérable de toutes les femmes. Avec cette satisfaction même, que je suis rigoureusement punie par la perte de ma réputation, qui m'est plus précieuse que la vie ! & par les cruelles incertitudes, qui ne cessant point de combattre mes espérances, déchirent mon ame, & la remplissent de trouble & d'affliction !

Il me semble, ma chere amie, que vous devez obéir à votre Mere, & rompre tout commerce avec une si malheureuse créature. Prenez-y garde ; vous allez tomber dans le même désordre qui est la source de mon infortune. Elle a commencé par une correspondance défendue, que je me suis crue libre d'interrompre à mon gré. J'ai toujours pris plaisir à faire usage de ma plume ; & ce goût m'a peut-être aveuglée sur le danger. A la vérité j'avois aussi des motifs qui me paroissent loüables ; & pendant quelque tems, j'étois autorisée par la permission & les instances mêmes de tous mes proches.

Je me sens donc quelquefois prête à discontinuer un commerce si cher, dans la vûe de rendre votre Mere plus tranquille. Cependant

pendant quel mal peut-elle craindre d'une Lettre, que nous nous écrirons par intervalles? lorsque les miennes ne seront remplies que de l'aveu & du regret de mes fautes; lorsqu'elle connoît si bien votre prudence & votre discrétion; enfin lorsque vous êtes si éloignée de suivre mon malheureux exemple!

Je vous rends grâces de vos tendres offres. Soyez sûre qu'il n'y a personne au monde à qui je voulusse avoir obligation plutôt qu'à vous. M. *Lovelace* seroit le dernier. Ne vous figurez donc pas que je pense à lui donner cette sorte de droit sur ma reconnaissance. Mais j'espère, malgré tout ce que vous m'écrivez, qu'on ne refusera pas de m'envoyer mes Habits & la petite somme que j'ai laissée. Mes amis, ou du-moins quelques-uns d'entr'eux, ne seront point assez considérés pour m'exposer à des embarras si vils. Peut-être ne se hâteront-ils pas de m'obliger; mais quand ils me feroient attendre long-tems cette grâce, je ne suis point encore menacé de manquer. Je n'ai pas crû, comme vous le jugez bien, devoir disputer avec M. *Lovelace* pour la dépense du Voyage & des Logemens, jusqu'à ce que ma retraite soit fixée. Mais je compte de mettre bientôt fin à cette espèce même d'obligation.

Il



Il est vrai qu'après la visite que mon Oncle a rendue à votre Mere, pour l'exciter contre une Nièce qu'il a si tendrement aimée, je ne dois pas me flatter beaucoup d'une prompte réconciliation. Mais le devoir ne m'oblige-t-il pas de la tenter? Dois-je augmenter ma faute par des apparences de ressentiment & d'obstination? Leur colère doit leur paroître juste, puisqu'ils supposent ma fuite préméditée, & qu'on leur a persuadé que je suis capable de m'en faire un triomphe avec l'objet de leur haine. Lorsque j'aurai fait tout ce qui dépend de moi, pour me rétablir dans leur affection, j'aurai moins de reproches à me faire à moi-même. Ces considérations me font balancer à suivre votre avis par rapport au mariage; sur-tout pendant que je vois M. *Lovelace* si fidelle à toutes mes conditions, qu'il appelle mes loix. D'ailleurs, les sentimens de mes amis, que vous me représentez si déclarés contre la médiation de sa Famille, ne me disposent pas à chercher la protection de *Mylady Lawrance*. Je suis portée à me reposer uniquement sur M. *Morden*. En m'établissant dans un état supportable d'indépendance, jusqu'à son retour d'Italie, je me promets une heureuse fin par cette voie.

Cepen-

Cependant, si je ne puis engager M. Lovelace à s'éloigner, quels termes de réconciliation proposer à mes amis? S'il me quitte, & qu'ils emploient la force pour se saisir de moi, comme vous êtes persuadée qu'ils le feroient s'ils le craignoient moins, leurs plus sévères traitemens, leurs plus rigoureuses contraintes ne seront-elles pas justifiées par ma fuite? & tandis qu'il est avec moi, tandis que je le vois, comme vous l'observez, sans être mariée, à quelle censure ne suis-je pas exposée? Quoi! pour sauver les malheureux restes de ma réputation aux yeux du Public, il faudra donc que j'observe les favorables dispositions de cet homme-là?

Je vous rendrai compte, aussi exactement que vous le souhaitez, de tout ce qui se passe entre-nous. Jusqu'à présent je n'ai rien remarqué, dans sa conduite, qui mérite beaucoup de reproche. Cependant je ne saurois dire que le respect qu'il me marque, soit un respect aisé, libre, naturel; quoiqu'il ne me soit pas plus facile d'expliquer ce qui lui manque. Il y a sans doute un fond d'arrogance & de présomption dans son caractère. Il n'est pas même aussi poli qu'on pourroit l'attendre de sa naissance, de son éducation & de ses autres avantages. En un mot, ses manières sont celles d'un homme, qui a toujours



jours été trop accoutumé à suivre sa propre volonté, pour se faire une étude de s'accommoder à celle d'autrui.

Vous me conseillez de lui donner quelques marques de confiance. Je serai toujours disposée à suivre vos avis, & à lui accorder ce qu'il méritera. Mais trompée, comme je soupçonne de l'avoir été par ses ruses, non-seulement malgré mes résolutions, mais même contre mon penchant, doit-il s'attendre, ou peut-on espérer pour lui, que je le traite sitôt avec autant de complaisance que je me reconnoissois obligée à son zèle, pour m'avoir enlevée. Ce seroit lui donner lieu de penser que j'ai usé de dissimulation avant mon départ, ou que j'en use depuis.

Ah ! ma chere, je m'arracherois volontiers les cheveux, lorsque relisant l'article de votre Lettre où vous parlez de ce fatal Mercredi, que j'ai redouté peut-être plus que je ne le devois, je considère que j'ai été le jouet d'un vil artifice; & vraisemblablement par le ministère de ce misérable *Léman* ! Quelle noirceur dans leur méchanceté ! & que cet odieux attentat doit avoir été médité à loisir ! Ne seroit-ce pas me trahir moi-même, que de manquer de vigilance avec un homme de ce caractère ? Cependant
quelle

quelle vie pour un esprit aussi ouvert, aussi naturellement éloigné du soupçon, que le mien ?

Je dois les plus vifs remerciemens à M. *Hickman*, pour l'assistance obligeante qu'il veut bien prêter à notre commerce. Il y a si peu d'apparence qu'il ait besoin de cette occasion pour augmenter ses progrès dans le cœur de la Fille, que je serois extrêmement fâchée qu'elle pût lui devenir nuisible dans l'esprit de la Mere.

Je suis dans un état de dépendance & d'obligation. Ainsi je dois demeurer contente de tout ce que je ne saurois empêcher. Que n'ai-je le pouvoir d'obliger ? ce pouvoir autrefois si précieux pour moi ! Ce que je veux dire, ma chere, c'est que mon indiscretion doit avoir diminué l'influence que j'avois sur vous. Cependant, je ne veux pas m'abandonner moi-même, ni renoncer au droit que vous m'aviez accordé, de vous dire ce que je pense de votre conduite sur les points que je ne saurois approuver.

Permettez donc que malgré la rigueur de votre Mere, pour une infortunée qui n'est pas coupable dans l'intention, je vous rapproche, dans la conduite que vous tenez avec elle, une vivacité que je trouve inexcusable ; sans parler, pour cette fois, de la

T. III. P. I.

I

liberté



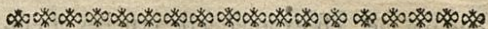
liberté excessive avec laquelle vous traitez indifféremment tous mes proches. J'en suis véritablement affligée. Si vous ne voulez pas, pour l'amour de vous-même, supprimer les plaintes & les termes d'impatience qui vous échappent à chaque ligne, faites-le, je vous en supplie, pour l'amour de moi. Votre Mere peut craindre que mon exemple, comme un dangereux levain, ne soit capable de fermenter dans l'esprit de sa fille bien aimée : & cette crainte ne peut-elle pas lui inspirer une haine irréconciliable pour moi ?

Je joins, à ma Lettre, une copie de celle que j'ai écrite à ma Sœur, & que vous foudraitez de lire. Observez que sans demander formellement ma Terre & sans m'adresser à mes Curateurs, je propose de m'y retirer. Avec quelle joie ne tiendrois-je pas ma promesse, si l'offre que je renouvelle étoit accepté ! Je m'imagine que, par quantité de raisons, vous jugerez, comme moi, qu'il ne convenoit pas d'avoier que j'ai été entraînée contre mon inclination.

CLARISSE HARLOVE.



LE T.



LETTRE LXXXXIX.

A *Miss* ARABELLE HARLOVE.*A S. Albans, Mardi 11 d'Avril.*

MA CHERE SOEUR,

Je ne disconviendrai pas que ma fuite n'ait toutes les apparences d'une action indifférente & contraire au devoir. Elle me paroitroit inexcusable à moi-même, si j'avois été traitée avec moins de rigueur, & si je n'avois eu de trop fortes raisons de me croire sacrifiée, à un homme dont je ne pouvois soutenir l'idée. Mais ce qui est fait n'est plus en mon pouvoir. Peut-être souhaiterois-je d'avoir pris plus de confiance aux intentions de mon Pere & de mes Oncles; sans autre motif néanmoins que mon respect infini pour eux. Aussi suis-je disposée à retourner, si l'on me permet de me retirer dans ma Menagerie; & je me soumets à toutes les conditions que j'ai déjà proposées.

Dans une occasion si décisive, je demande au Ciel de vous inspirer pour moi les sentimens d'une Sœur & d'une amie. Ma réputation, qui, malgré la démarche où je me suis engagée, me sera toujours plus chere



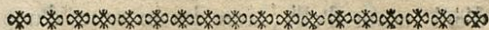
que ma vie, est exposée à de cruelles atteintes. Un peu de douceur peut encore la rétablir, & faire passer nos disgrâces domestiques pour une méintelligence passagère. Autrement, je n'envisage pour moi qu'une tâche éternelle, qui mettra le comble à toutes les rigueurs qu'on m'a fait essuyer.

Ainsi, par considération pour vous-même & pour mon Frere, qui m'avez poussée dans le précipice ; par considération pour toute la famille ; n'aggravez point ma faute, si vous jugez, en vous rappelant le passé, que mon départ mérite ce nom ; & n'exposez point à des maux sans remède une Sœur qui ne cessera jamais d'être avec affection, votre, &c.

CLARISSE HARLOVE.

P. S. On me feroit une très-grande faveur, de m'envoyer promptement mes habits, avec cinquante guinées qu'on trouvera dans un tiroir dont je joins ici la clé. Je vous prie de m'envoyer aussi mes Livres de morale, & quelques mélanges, qui sont dans la seconde Tablette de ma petite Bibliothèque. On y ajoutera mes diamans, si l'on juge à propos de m'accorder cette grace. L'adresse, sous mon nom, chez M. *Osgood*, Place de *Soho*, à Londres.

L E T-



LETTRE C.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

M. Lovelace, pour continuer le récit qu'il a commencé, dans sa dernière Lettre, raconte à son ami tout ce qui s'est passé entre Clarisse & lui, dans le voyage & dans les Hôtelleries, jusqu'à leur arrivée chez Madame Sorlings. Mais comme ce détail n'ajoute rien à celui de Miss Clarisse; l'Editeur Anglois a retranché ce qui auroit l'air de répétition, & n'a conservé que ce qui peut servir à développer de plus en plus les deux caractères.

Ainsi, en descendant le Lundi au soir à l'Hôtellerie de S. Albans, M. Lovelace peint les circonstances dans ces termes :

Quantité de gens, qui s'assemblerent autour de nous, sembloient marquer, par leur visage allongé & par leurs regards immobiles, l'étonnement où ils étoient de voir une jeune personne, d'une figure charmante & de l'air le plus majestueux, arriver, sans autre compagnie que la mienne, d'un voyage qui avoit fait fumer les Chevaux & suer les Valets. J'observai leur curiosité, & l'embarras de ma Déesse. Elle jeta un coup



d'œil autour d'elle, avec les marques d'une douce confusion ; & quittant ma main assez brusquement, elle se hâta d'entrer dans l'Hôtellerie.

* * *

Ovide n'entendoit pas mieux que ton ami l'art des métamorphoses. Sur le champ, je la transformai aux yeux de l'Hôtesse, en une petite Sœur, aussi chagrine qu'aimable, que je ramenois malgré elle & par surprise, de la Maison d'un Parent, où elle avoit passé l'hyver ; pour l'empêcher de se marier à un damnable libertin (j'approche toujours de la vérité autant que je puis) que son Pere, sa Mere, sa Sœur ainée, & tous ses chers Oncles, ses Tantes & ses Cousines, avoient en horreur. Cette fable expliquoit tout à la fois la mauvaise humeur de ma Belle ; son dépit contre moi, s'il duroit encore ; & son habillement, qui n'étoit pas propre au voyage ; sans compter que c'étoit lui donner fort à propos une juste assurance de mes vûes honorables.

* * *

Sur le débat qu'il eut avec elle, particulièrement à l'occasion du reproche qu'elle lui fit, de l'avoir poussée au sacrifice de son devoir & de sa conscience, il écrit :

Elle

Elle ajouta quantité de choses, encore plus mortifiantes. Je l'écoutai en silence. Mais lorsque mon tour fut venu, je plaidai, je raisonnai, je m'efforçai de lui répondre; & m'apercevant que l'humilité ne suffisoit pas, j'élevai la voix & je fis briller dans mes yeux un air de colere, dans l'espérance de tirer avantage de cette douce poltronerie, qui a tant de charmes dans ce sexe (quoiqu'elle ne soit souvent qu'une affectation), & qui avoit peut-être servi plus que tout le reste à me faire triompher de cette fiere beauté.

Cependant elle n'en parut pas intimidée. Je la vis prête elle-même à s'emporter beaucoup; comme si ma réponse n'eut servi qu'à l'irriter. Mais lorsqu'un homme est aux mains avec une femme sur des affaires de cette nature, quelque ressentiment qu'elle affecte, il auroit peu d'habileté s'il ne trouvoit pas le moyen de l'arrêter. Se ressent-elle trop vivement de quelque expression hardie? Il en sera quitte pour deux ou trois autres hardiesses, qu'il doit prononcer avec la même fermeté; sauf à les adoucir ensuite, par des interprétations favorables.

A l'occasion de la répugnance qu'elle prétendoit avoir eu d'abord à lui écrire voici ses réflexions :



J'en conviens, ma Précieuse! & vous deviez ajoûter que j'ai eu des difficultés innombrables à combattre. Mais vous pourrez souhaiter quelque jour de ne vous en être pas vantée: & peut-être regretterez-vous aussi tant de jolis dédains; tels que de m'avoir assuré „ que ce n'est point en ma faveur que „ vous rejettez *Solmes*; que ma gloire, si je „ m'en fais une de vous avoir enmenée, „ tourne à votre honte; que j'ai plus de mérite à mes propres yeux qu'aux vôtres ou à „ ceux de tout autre (quel fat elle fait de moi „ *Belford*!) que vous souhaiteriez de vous „ revoir dans la Maison de votre Pere, „ les qu'en pussent être les suites..... Si je te pardonne ces réflexions, ma charmante, ces souhaits, ces mépris, je ne ferai pas le *Lovelace* que j'ai la réputation d'être, & que ce traitement me fait juger que tu me crois toi-même.

En un mot, son air & ses regards, pendant toute cette dispute, marquoient une espèce d'indignation majestueuse, qui sembloit venir de l'opinion de sa supériorité sur l'homme qu'elle avoit devant elle.

Tu m'as souvent entendu badiner sur la pitoyable figure que doit faire un mari, lorsque sa femme croit avoir, ou qu'elle a réellement, plus de sens que lui. Je pourrois t'appor-

l'apporter mille raisons qui ne me permettent pas de penser à prendre *Clarisse Harlove* pour ma femme ; du-moins, sans être sûr qu'elle ait pour moi cet amour de préférence que je dois attendre d'elle en l'épousant.

Tu vois que je commence à chanceler dans mes résolutions. Ennemi comme je l'ai toujours été des entraves du mariage, que je retombe aisément dans mon ancien préjugé ! Puisse le Ciel me donner le courage d'être honête ! Voilà une priere, *Belford*. Si malheureusement elle n'est pas écoutée, l'aventure sera fâcheuse pour la plus admirable de toutes les femmes. Mais comme il ne m'arrive pas souvent d'importuner le Ciel par mes prieres, qui sait si celle-ci ne fera point exaucée ?

Pour ne rien dissimuler, je suis charmé des difficultés que j'envisage, & de la carrière qui s'ouvre devant moi pour l'intrigue & le stratagème. Est-ce ma faute, si mes talens naturels sont tournés de ce côté-là ? Conçois-tu d'ailleurs quel triomphe j'obtiens sur tout le sexe, si j'ai le bonheur d'en subjuguér l'ornement ? Ne te souviens-tu pas de mon premier vœu ? Ce sont les femmes, tu le fais, qui ont commencé avec moi. Celle-ci m'épargne-t-elle ? Crois-tu, *Belford*, que



j'eusse fait quartier au Bouton de rose, si j'avois été bravé avec les mêmes hauteurs ? sa grand Mere me demanda grace. Il n'y a que l'opposition & la résistance qui m'irritent.

Pourquoi cette adorable personne employe-t-elle tant de soins à me convaincre de sa froideur ? Pourquoi son orgueil entreprend-il d'humilier le mien ? Tu as vû dans ma dernière Lettre avec quel mépris elle me traite. Cependant que n'ai-je pas souffert pour elle, & que n'ai-je pas même souffert d'elle ? Aurai-je la foiblesse de m'entendre dire qu'elle me méprisera, si je m'estime plus que ce méprisable *Solmes* ?

Dois-je supporter aussi qu'elle m'interdise toutes les ardeurs de ma passion ? Lui jurer de la fidélité, c'est lui faire connoître que j'en doute moi-même, puisque j'ai besoin de me lier par des sermens. Maudit tour qu'elle donne à toutes ses idées ! Sa censure est la même aujourd'hui qu'auparavant. Etre en mon pouvoir, n'y être pas, elle n'y met aucune différence. Ainsi mes pauvres sermens sont étouffés, avant qu'ils osent se présenter sur mes lèvres : & que Diable un Amant peut-il dire à sa Maitresse, s'il ne lui est permis ni de mentir ni de jurer ?

J'ai

J'ai eu recours à quelques petites ruses qui ne m'ont pas mal réussi. Lorsqu'elle m'a pressé un peu durement de la quitter, je lui ai fait une demande fort humble, sur un point qu'elle ne pouvoit me refuser; & j'ai affecté une reconnoissance aussi vive, que s'il eut été question d'une faveur de la plus haute importance. C'étoit de me promettre, comme elle l'avoit déjà fait, que jamais elle ne seroit la femme d'un autre homme, tandis que je n'aurois point d'autre engagement & que je ne lui donnois aucun juste sujet de plainte. Promesse inutile, comme tu vois, puisqu'à chaque moment elle peut trouver des prétextes pour se plaindre, & qu'elle demeure seule juge de l'offense. Mais c'étoit lui montrer combien il y a de justice & de raison dans mes espérances, & lui marquer en même-tems que je ne pensois point à la tromper.

Aussi ne se fit-elle pas presser. Elle me demanda quelle sûreté je désirois. Sa parole, lui dis-je; sa seule parole. Elle me la donna. Mais je lui dis que cette promesse avoit besoin d'un sceau; & sans attendre son consentement, qu'elle n'auroit pas manqué de me refuser, je la scellai sur ses lèvres. Tu me croiras si tu veux, *Belford*, mais je te jure que c'est la première fois que je



je me suis échappé à cette hardiesse ; & qu'une liberté si simple, prise avec autant de modestie que si j'étois *Vierge* moi-même, (afin qu'une autrefois elle croie n'avoir rien à redouter,) me parut mille fois plus délicate que tout ce que j'ai jamais goûté de plaisir avec les autres femmes. Ainsi le respect, la crainte, l'idée du péril & de la défense, font le principal prix d'une faveur.

Je joüai fort bien le rôle de Frere, Lundi au soir, devant l'Hôtesse de S. Albans. Je demandai pardon à ma chere Sœur de l'avoir enmenée contre son attente & sans aucuns préparatifs. Je parlai de la joie que son retour alloit causer à mon Pere, à ma Mere, à tous nos amis ; & je pris tant de plaisir à m'étendre sur les circonstances, que d'un regard, qui me pénétra jusqu'au fond de l'ame, elle me fit connoître que j'étois allé trop loin. Je ne manquai pas d'excuses, lorsque je me trouvai seul avec elle. Mais il me fut impossible de découvrir si mes affaires en étoient devenues pires ou meilleures. Tien, *Belford*, je suis de trop bonne foi. Ma victoire, & la joie que j'ai de me trouver presque en possession de mon trésor, me dévoilent le cœur & le tiennent comme à découvert. C'est ce diable de sexe qu'on ne peut guérir de sa dissimulation. Si je pouvois

pouvois engager ma Belle à parler aussi naturellement que moi. Mais il faut que j'apprenne d'elle l'art d'être plus réservé.

Elle ne doit pas être bien pourvûe d'argent: mais elle a trop de fierté pour en recevoir de moi. Je voudrois la conduire à Londres (à Londres, cher ami, s'il est possible, & je crois que tu m'entens assez) pour lui offrir les plus riches Etoffes & toutes les commodités de la ville. Je ne puis lui faire goûter cette proposition. Cependant mon Agent m'assûre que son implacable Famille est résoluë de lui causer toutes sortes de chagrins.

Il paroît que ces misérables ont *enragé* de bon cœur, depuis le moment de sa fuite; & qu'ils continuent d'enrager, grâces au Ciel; & que suivant mes espérances, leur rage ne cessera pas sitôt. Enfin mon tour est venu! Ils regrettent amèrement de lui avoir laissé la liberté de visiter sa volière & de se promener au Jardin. C'est à ces maudites promenades qu'ils attribuent l'occasion qu'elle a trouvée, (quoiqu'ils ne puissent deviner comment), de concerter les moyens de fuir. Ils ont perdu, disent-ils, un excellent prétexte pour la renfermer plus étroitement, lorsque je les ai menacés de la secourir, s'ils entreprenoient de la conduire malgré elle à la

Cita-



Citadelle de son Oncle. C'étoit leur intention. Ils craignoient que de son consentement, ou sans sa participation, je ne prisse le parti de l'enlever dans leur propre Maison. Mais l'honnête *Joseph*, qui m'avoit informé de leur dessein, me rendit un service admirable. Je l'avois instruit à faire croire aux *Harloves* que j'ai autant d'ouverture pour mes gens, que leur stupide aîné en a pour lui. Ils le crurent informé de tous mes mouvemens par mon Valet de Chambre; & l'ayant chargé d'observer aussi la jeune Maîtresse, toute la Famille dormit tranquillement sur la foi d'un Ministre si fidelle. Nous étions tranquilles avec un peu plus de raison, ma charmante & moi.

Il m'étoit venu à l'esprit, comme je crois te l'avoir marqué alors, de l'enlever quelque jour dans le Bûcher, qui est assez éloigné du Château. Cette entreprise auroit infailliblement réussi, avec ton secours & celui de tes Camerades; & l'action étoit digne de nous. Mais la conscience de *Joseph*, comme il l'appelle, fut d'abord un obstacle, qui se réduisit ensuite à lui faire craindre qu'on ne découvrit la part qu'il y auroit eue. Cependant je n'aurois pas eu plus de peine à lui faire surmonter ce scrupule qu'un grand nombre d'autres, si je n'avois compté, dans
le

le même tems, sur un rendez-vous de ma Belle, où je me promettois bien qu'elle ne m'échapperoit pas ; &, dans d'autres tems, sur les bons offices mêmes de la spirituelle Famille, qui sembloit travailler elle-même à la faire tomber dans mes bras. D'ailleurs j'étois sûr que *James & Arabelle* ne finiroient pas leurs folles épreuves & leurs persécutions, qu'à force de la fatiguer ils n'en eussent fait la femme de *Solmes*, ou qu'ils ne lui eussent fait perdre la faveur de ses deux Oncles.

L E T T R E C I.

M. LOVEACE *au même.*

Il me semble que j'ai beaucoup obligé ma chere Compagne, en amenant Madame Greme pour l'accompagner, & en souffrant que sur le refus qu'elle a fait d'aller à Mé-dian, cette bonne femme se chargeât de lui procurer un Logement. Elle observe sans doute que toutes mes vûes sont honorables, puisque je lui laisse le choix de sa demeure. J'ai remarqué sensiblement le plaisir que je lui faisois, lorsque j'ai mis Madame Greme dans la Chaise avec elle, & que j'ai pris le parti de l'escorter à cheval.

Un



Un autre se feroit alarmé des explications qu'elle pouvoit recevoir de Madame Greme. Mais comme la droiture de mes intentions est connue de toute ma Famille, j'en ai eu d'autant moins d'inquiétude, qu'ayant toujours été fort au-dessus de l'hypocrisie, je ne cherche point à paroître meilleur que je ne suis réellement. Quelle nécessité d'être hypocrite, lorsque je me suis apperçu jusqu'à présent que la qualité de libertin ne m'a pas nuï dans l'esprit des femmes ? Ma Déesse elle-même a-t-elle fait difficulté d'entrer en correspondance avec moi, quoique ses Parens eussent pris tant de peine à lui apprendre que j'en étois un ? Pourquoi prendre un nouveau caractère, qui feroit au fond pire que l'autre ? D'ailleurs Madame Greme est une pieuse Matrone, qui n'auroit pas voulu blesser la vérité pour m'obliger. Elle prioit autrefois le Ciel pour ma réformation, lorsqu'on en avoit l'espérance. Je doûte qu'elle continue cette bonne pratique ; car son Maître & mon très-honoré Oncle ne fait pas scrupule, dans l'occasion, de dire beaucoup de mal de moi à tous ceux qui ont la bonté de l'entendre ; hommes, femmes & enfans. Ce cher Oncle, comme tu fais, manque souvent au respect qu'il me doit. Oui, *Belford*, du respect : & pourquoi non ? je te prie.

prie. Tous les dévoirs ne font-ils pas réciproques ? Pour Madame Greme, la bonne ame ! lorsque son Maître est attaqué de la goutte dans son Château de Médian, & que l'Aumônier ne se trouve point, c'est elle qui fait la priere ou qui lit un chapitre de quelque bon Livre auprès du Malade. Quel étoit donc le danger, de laisser une si bonne espèce de femme avec ma Charmante ? Je me suis apperçu que leur entretien étoit fort animé, pendant la marche ; & je m'en suis même ressenti ; car je ne fais pourquoi il m'est monté une charmante rougeur au visage.

Je te répète, *Belford*, que je ne délépère pas *d'être honnête*. Mais comme il nous arrive quelquefois, foibles mortels que nous sommes, de n'être pas maîtres de nous-mêmes, je dois m'efforcer d'entretenir la belle *Clarisse* dans une parfaite confiance, jusqu'à ce que je la tienne à Londres dans la Maison que tu fais, ou dans quelqu'autre lieu qui ne soit pas moins sûr. Si je lui donnois auparavant le moindre sujét de soupçon, ou si j'entreprendois de contraindre ses volontés, elle pourroit implorer des secours étrangers & susciter contre moi tout le Canton ; ou se jeter peut-être entre les bras de ses Parens, aux conditions qu'ils jugeroient à propos de lui imposer : & si j'étois capa-

T. III. P. I.

K

ble



ble à présent de la perdre, ne serois-je pas indigne, mes enfans, de la qualité de votre chef? Oserois-je lever les yeux devant les hommes, & montrer mon visage devant les femmes? Dans l'état où j'ai conduit cette grande affaire, ma Déesse n'ose avouer qu'elle soit parti contre son inclination; & j'ai pris soin de faire croire aux *implacables* qu'il n'a rien manqué à son consentement.

Elle a reçu la réponse de *Miss Howe*, à une Lettre qu'elle lui avoit écrite de Saint-Albans. J'en ignore le sujet; mais j'ai vu ses beaux yeux couverts de larmes, & l'orage ensuite est tombé sur moi.

Miss Howe est aussi une créature charmante, mais d'une pétulance & d'une fierté singulières. Je la redoute. A peine sa Mere est-elle capable de la contenir. Il faut que par l'entremise de mon honnête *Joseph* je continue de faire jouer cette vieille machine, l'Oncle Antonin, sur la Mere de cette dangereuse Fille, pour la ménager suivant mes vûes, & réduire ma Belle à dépendre uniquement de moi. Madame *Howe* ne peut souffrir de contradiction. Sa Fille n'est pas plus patiente. Une jeune personne, qui commence à trouver dans elle-même toutes les qualités maternelles, n'est pas fort à l'aise sous l'empire d'une Mere. Belle carrière pour

pour un intrigant ! Une Mere, qui fait l'importante ; une Fille, vive, sensible à l'excès ; & leur *Hickman*, qui n'est en vérité rien ; une bonne & épaisse machine. Si je n'avois pas des vûes plus relevées..... Il est malheureux seulement que les deux jeunes personnes eussent leur demeure si près l'une de l'autre, & qu'elles fussent liées d'une si étroite amitié. Qu'il auroit été charmant de pouvoir les ménager toutes deux à la fois !

Mais un seul homme ne sauroit avoir toutes les femmes qui valent quelque chose. Conviens que c'est grand dommage néanmoins..... lorsque l'homme est tel que ton ami.

LETTRE CII.

M. LOVELACE *au même.*

Nous ne quittons pas la plume, la belle *Clarisse* & moi. Jamais deux Amans n'eurent tant de goût pour l'écriture ; & jamais il n'y en eut, peut-être, qui aient eu tant d'intérêt à se cacher mutuellement ce qu'ils écrivent. Elle n'a point d'autre occupation. Elle n'en veut point d'autre. Je lui en donneroie de plus agréables, pour peu qu'elle volût s'y prêter. Mais je ne suis point

K 2

assez



assez réformé pour un Mari. *La patience est une vertu*, dit Mylord M. . . . *A pas lents, mais sûrs*, est une autre de ses sentences. Si je n'avois pas une bonne dose de cette vertu, je n'aurois pas attendu le tems de la maturité pour l'exécution de mes complots.

Ma bien-aimée n'a pas manqué, apparemment, d'écrire à son amie tout ce qui s'est passé jusqu'à ce jour entr'elle & moi. Je donnerai peut-être une belle matiere à sa plume, si son goût est pour le détail comme le mien.

Je ne serois point assez barbare, pour permettre à cet Oncle Antonin d'irriter la Dame *Howe* contr'elle, si je ne redoutois les conséquences d'un commerce trop libre entre deux jeunes personnes de ce caractère: l'une si vive; toutes deux si prudentes: qui ne se feroit pas une gloire de l'emporter sur deux filles comme elles, & de les faire tourner autour du doigt?

Ma charmante s'est hâtée d'écrire à sa Sœur, pour lui demander ses habits, de l'argent, & quelques Livres. Dans quel Livre apprendroit-elle quelque chose qu'elle ignore? C'est de moi qu'elle apprendra mille choses. Elle feroit mieux de m'étudier.

Elle peut écrire. Avec tout son orgueil, elle n'en fera pas moins réduite à m'avoir obligé-

obligation. *Miss Howe*, à la vérité, ne manquera point d'empressement pour fournir à ses besoins. Mais je doute qu'elle le puisse sans la participation de sa Mere, qui est l'avarice-même ; & l'Agent de mon Agent, l'Oncle Antonin, a déjà donné quelques avis à la Mere qui la tiendront en garde contre les subides pécuniaires. Si la fille a quelque argent de réserve, je puis faire inspirer à Madame *Howe* de l'emprunter. Ne blâme pas, *Belford*, des ruses qui n'ont que ma générosité pour fondement. Tu me connois. Je donnerois la moitié de mon bien pour le plaisir d'avoir obligé ce que j'aime. Mylord M... m'en laissera plus que je ne désire. Ma passion n'est pas pour l'or, que je n'estime, au contraire, qu'autant qu'il est utile à mes plaisirs & qu'il m'assure l'indépendance.

Il a fallu faire entrer dans la tête de ma chere Novice, pour mon intérêt comme pour le sien, dans la crainte que ses adresses de Lettres ne fissent découvrir nos traces, qu'elle en devoit prendre une de moi pour recevoir ses habits ; du-moins si l'on se détermine à lui accorder une demande si juste. Je ne suis point tranquille là-dessus. Si la réponse est favorable, je commencerai à me défier d'une réconciliation, & je serai forcé



de méditer une ou deux ruses pour la prévenir: je puis ajouter aussi, pour éviter les fâcheux accidens; car c'est un grand point pour moi, comme j'en ai toujours assuré l'honête *Joseph*.

Tu vas me prendre pour un vrai démon. Dis; qu'en penses-tu? Mais tous les libertins ne sont-ils pas autant de démons; & toi, dans la sphère de ton petit pouvoir, n'en es-tu pas un comme les autres? Si tu fais tout le mal que tu as dans la tête & dans le cœur, tu es plus méchant que moi; car je t'assure que je ne remplis jamais la moitié de mes idées.

J'ai proposé, & la Belle consent, que tout ce qui lui viendra de sa famille te soit adressé chez ton Cousin *Osgood*. Qu'on ne manque point de faire partir, à mes frais, un Messager, qui m'apporte sur le champ tout ce que tu recevras. Si le paquet n'étoit pas facile à transporter, tu m'en donnerois avis. Mais je te jure hardiment que ses proches ne te causeront aucun embarras de cette nature. Je m'en tiens si certain, que je suis tenté de les abandonner à eux-mêmes. Un esprit juste connoît les bornes de sa défiance, & n'emploie pas plus de précautions qu'il n'en a besoin.

Mais

Mais, tandis que j'y pense, rappelle ton attention pour deux choses qui en demandent beaucoup : L'une est de m'écrire désormais en chiffre, comme je t'écrirai moi-même. Savons-nous entre les mains de qui nos Lettres peuvent tomber ; & ne seroit-il pas horrible de nous voir sauter par une traînée de notre propre poudre ? Le second point que tu ne dois pas oublier, c'est que j'ai changé de nom ; changé, te dis-je, sans me soucier d'être autorisé par un acte de Parlement. Je me nomme à présent *Robert Huntingfort*. Ecris-moi sous cette adresse, à *Hertfort*, pour prendre à la Poste.

Lorsque je lui ai parlé de toi, elle m'a demandé quel est ton caractère. Je t'en ai donné un, beaucoup meilleur que tu ne le mérites, pour l'honneur du mien. Cependant je lui ai dit que tu avois l'air assez épais ; afin que s'il lui arrive de te voir, elle ne s'attende pas à te trouver mieux que tu n'es pour la figure. Au fond, ton épaisseur apparente ne t'est pas trop désavantageuse. Si tu avois la physionomie bien fine, on ne découvroit rien d'extraordinaire en toi lorsqu'on vient à t'entretenir : au-lieu que te prenant d'abord pour un ours, on est surpris de te trouver quelque chose qui ressemble à l'espèce humaine. Félicite-toi donc de tes



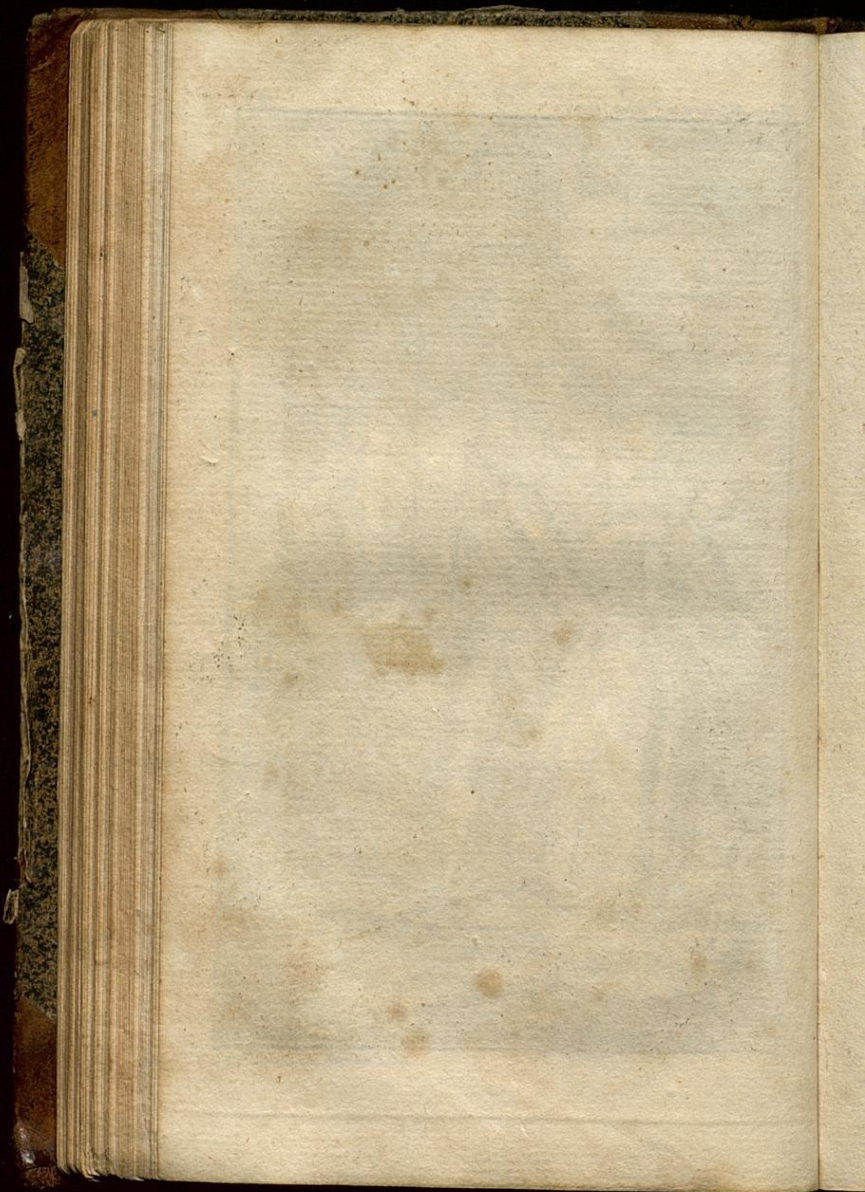
défauts, qui sont évidemment tes principales perfections, & qui t'attirent une distinction que tu ne pourrois espérer autrement.

La Maison, qui nous sert aujourd'hui de logement, n'est pas fort commode. J'ai poussé la délicatesse jusqu'à trouver mauvais que les chambres communiquent l'une à l'autre, parce que j'ai prévu que cette ordonnance d'architecture ne plairoit point à ma Belle; & je lui ai dit que si je pouvois me rassurer contre les poursuites, je la laisserois dans ce lieu rustique, puisqu'elle souhaite si ardemment que je m'éloigne. Le Diable s'en mêlera, si je ne parviens point à bannir de son cœur jusqu'à l'ombre de la défiance. Son incrédulité ne tiendra point contre la raison & les apparences.

Nous avons ici deux jeunes créatures assez agréables, toutes deux filles de notre Hôtesse, qui se nomme Madame *Sorlings*. Je ne leur ai marqué jusqu'à présent qu'une simple admiration. Que ce sexe est avide de loüanges ! La plus jeune, que j'ai vûe travailler à la laiterie, m'a causé tant de satisfaction par sa propreté & son adresse, que j'ai cédé à la tentation de lui donner un baiser. Elle m'a remercié *de ma bonté*, par une profonde révérence ; elle a rougi, & je me suis apperçu à d'autres marques de son embar-



J. C. Fritsch. sculp. Lips. 1751.



embarras qu'elle ne manque pas plus de sensibilité que d'agréments. Sa Sœur étant survenue, l'impression de ce qui s'étoit passé l'a fait rougir encore ; avec tant de confusion, que je me suis crû obligé de faire une excuse pour elle. Mademoiselle *Kitty*, ai-je dit à son aînée, j'ai pris tant de plaisir à voir votre laiterie si propre, que je n'ai pû m'empêcher de dérober un baiser à votre Sœur. Vous avez votre part au mérite, j'en suis sûr ; ainsi vous m'accorderez s'il vous plaît la même grace. Les bons naturels ! Elles me plaisent toutes deux. L'aînée m'a fait une révérence comme sa Sœur. J'aime les caractères reconnoissans. Pourquoi ma *Clarisse* n'a-t-elle pas la moitié de cette humeur obligeante ?

Je pense à prendre une de ces deux filles, pour servir ma charmante à son départ. La Mere fait un peu l'importante ; mais je lui conseille de ne pas trop affecter ces airs-là. Si je m'appercevois que les difficultés vinssent de quelque soupçon, je serois capable de mettre une de ses filles, ou peut-être toutes deux, à l'épreuve.

Passé-moi un peu de rodomontade, mon cher *Belford*. Mais réellement, mon cœur est fixé. Je ne puis penser, dans la nature, qu'à mon adorable *Clarisse*.

K 5

LET-



CHRONOLOGIQUE DES ÉVÉNEMENTS

LETTRE CIII.

M. LOVELACE *au - même.*

C'est aujourd'hui Mercredi; ce jour terrible, où j'étois menacé de perdre pour jamais l'unique objet de mon affection. Quel est mon triomphe ! Avec quelle satisfaction & quel air de tranquillité vois-je mes ennemis humiliés, & mordant leur frein au Château d'*Harlove* ! Après tout, c'est peut-être un bonheur pour eux, qu'elle leur soit échappée par la fuite. Qui fait de quoi ils étoient menacés, si j'étois entré dans le Jardin avec elle; ou si ne la trouvant point au rendez-vous j'avois exécuté le projet de ma visite, suivi de mes *redoutables Thessaliens* ?

Mais supposons que je fusse entré avec elle, sans autre escorte que mon courage; je m'imagine qu'il y auroit eu peu de danger pour moi. Tu fais que les esprits de la trémie des *Harloves*, qui sont délicats sur la réputation, & qui se contiennent par politique dans les bornes des Loix, peuvent être comparés aux Araignées, qu'on voit fuir dans leur trou lorsqu'elles sentent remuer un de leurs filets par un doigt puissant, & qui abandonnent toutes leurs toiles à des ennemis

mis qu'elles redoutent ; au-lieu que s'il y tombe une sotte Mouche, qui n'a ni la force ni le courage de se défendre, elles accourent audacieusement, elles tournent autour du pauvre insecte, elles l'engagent dans leurs liens ; & lorsqu'il n'est plus en état de remuer les jambes ni les ailes, elles triomphent de leur avantage ; & tantôt s'avancant sur lui, tantôt se retirant elles le dévorent à loisir. Que dis-tu de cette comparaison ? Mais, attens, *Belford*, il me semble qu'elle ne conviendrait pas mal, non plus, aux filles qui se laissent prendre dans nos pièges. Mieux encore, sur ma foi. L'Araignée représente fort bien les Héros tels que nous. Commence par l'Araignée ou par la Mouche, tu trouveras l'idée assez juste.

Mais, pour revenir à mon sujet, tu n'auras pas manqué d'observer, comme moi, que les esprits dont je parle jouent un pauvre rôle dans une guerre offensive, avec des extravagans de notre espèce, qui se mettent au-dessus des Loix, & qui dédaignent de se couvrir du masque de la réputation. Tu rendrais aisément témoignage que le nombre ne m'a jamais effraïé. Ajoute que dans la querelle que j'ai avec les *Harloves*, toute la famille n'ignore pas que je suis l'injuré. Dans leur propre Eglise, la peur ne les rassure.



sembla-t-elle pas comme un troupeau de Moutons, lorsqu'ils me virent entrer ? Ils ne sûrent qui devoit risquer de sortir le premier, lorsque le service fut fini. *James*, à la vérité, ne s'y trouvoit pas. S'il y eut été, peut-être auroit-il entrepris de faire le brave. Mais il y a sur le visage une sorte d'audace, qui décele de l'effroi dans le cœur. Telle auroit été l'enseigne de *James*, si j'avois pris le parti de leur rendre une visite. Lorsque j'ai eu en face un ennemi de cette nature, j'ai toujours été calme & serein; & j'ai laissé à ses amis le soin d'appaîser des emportemens qui m'ont fait pitié.

Cette idée me conduit à rappeler tout ce que j'ai fait de loüable dans ma vie; ou du moins de supportable, si tu crois qu'il y ait de l'exagération dans l'autre terme. Je crains bien que tu ne me sois pas d'un grand secours, pour cette revue de mes bonnes actions; car je n'ai jamais été si méchant que depuis que je te connois. Tâche néanmoins de m'aider. N'ai-je pas en quelque bon mouvement dont tu puisses te souvenir? Cherche dans ta mémoire, *Belford*. Il revient quelque chose à la mienne: mais vois, si tu peux te rappeler quelque trait que j'aie oublié.

Je

Je crois pouvoir dire assez hardiment que la plus grande tâche de mon Ecusson vient de ce sexe, de ce maudit sexe, qui fait le charme & le tourment de ma vie ! Il n'est pas besoin que tu me fasses souvenir du Bouton de rose. L'aventure m'est présente : & je t'apprendrai même que j'ai eu l'adresse d'en faire passer les plus flatteuses circonstances aux oreilles de ma Belle, par le ministère de l'honête *Joseph* ; quoique je n'en aie pas recueilli tout le fruit que j'avois espéré pour l'augmentation de mon crédit. C'est le Diable, mon cher ami ; & telle a toujours été la rigueur de mon sort. Ai-je fait quelque chose de bien ? on dit sèchement que j'ai fait mon devoir : tandis que tout ce qui n'est pas de la même nature est mis contre moi dans le plus grand jour. Cela est-il juste, *Belford* ? La balance ne devrait-elle pas être égale ? Que me revient-il de mes vertus, si l'on ne m'en tient pas compte ? Cependant je dois convenir aussi que j'ai vu le bonheur de Jean d'un œil d'envie. Sérieusement une jolie femme est un joyau, qui n'est pas fait pour pendre au cou d'un misérable *.

Conviens à ton tour que si je suis coupable dans mes adorations pour ce sexe, les fem-

* Deux Vers d'une Comédie Angloise.



femmes en général doivent m'en aimer mieux. Aussi n'y manquent-elles pas, & je les en remercie de bon cœur : à l'exception de quelques petites précieuses, qui me font enrager par-ci par-là, & qui sous prétexte d'aimer la vertu pour l'amour d'elle-même, souhaiteroient de me voir à elles exclusivement.

Où je m'égare ! Tu m'as dit plus d'une fois que tu aimois mes excursions. Compte que j'aurai le tems de satisfaire ton goût ; car je n'ai jamais aimé comme j'aime, & j'aurai besoin probablement d'une longue patience avant que je frappe le grand coup, si je me détermine à le frapper. Adieu, cher *Belford*.

LETTRE CIV.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

Fendi au soir, 13 d'Avril.

Ma situation me donne le tems de vous écrire, & vous expose peut-être à recevoir un trop grand nombre de mes Lettres. J'ai eu, avec M. *Lovelace*, un nouveau débat, & des plus vifs, à suite duquel est

est venue l'occasion que vous m'avez conseillé de ne pas négliger lorsqu'elle se présenteroit honêtement. Il est question de savoir si je mérite vos reproches ou votre approbation, pour l'avoir laissée sans effet.

L'impatient personnage m'a fait demander plusieurs fois la liberté de me voir, pendant que j'étois à vous écrire ma dernière Lettre ; sans avoir rien de particulier à me dire, & pour me donner apparemment le plaisir de l'entendre. Il semble qu'il en prenne beaucoup lui-même à exercer la volubilité de sa langue, & que lorsqu'il a fait sa provision de termes agréables, il ait besoin de mes oreilles pour l'écouter. Cependant il prend un soin superflu. Je ne lui fais pas souvent la grace de louer son éloquence, ou d'en marquer autant de satisfaction qu'il le désire.

Après avoir fini ma Lettre & dépêché l'homme de M. *Hickmann*, j'allois me retirer dans la chambre que j'occupe ; mais il m'a suppliée de demeurer, & d'entendre ce qu'il avoit à me dire. Ce n'étoit rien d'extraordinaire, comme je viens de le remarquer ; mais des plaintes, des reproches, d'un air & d'un ton qui m'ont paru approcher de l'insolence. Il ne pouvoit vivre, m'a-t-il dit, s'il ne me voyoit plus souvent,
& si



& si je ne le traitois pas avec plus d'indulgence.

Là-dessus je suis entrée avec lui dans une chambre voisine, assez irritée, pour ne vous rien dissimuler ; & d'autant plus, que je le voyois établi tranquillement dans cette Maison, sans parler de son départ.

Notre chagrine conférence a commencé aussi-tôt. Il a continué de m'irriter, & je lui ai répété quelques-uns des propos les plus ouverts que je lui eusse déjà tenus. Je lui ai dit particulièrement que d'heure en heure j'étois plus mécontente & de moi-même & de lui ; qu'il me paroïssoit de ces hommes qui ne gagnent pas à être mieux connus, & que je n'aurois pas l'esprit en repos tandis qu'il ne me laisseroit pas à moi-même.

Ma chaleur a pû le surprendre : mais réellement il m'a paru tout-à-fait décontenancé, hésitant, & n'ayant rien à dire pour sa défense, ou qui pût excuser ses airs impérieux, lorsqu'il n'ignoroit pas que je vous écrivois & qu'on attendoit ma Lettre. Enfin, dans mon ressentiment, je l'ai quitté avec précipitation, après lui avoir déclaré que je voulois être maîtresse de mes actions & de mon tems..... sans être obligée de lui en rendre compte.

Son

Son inquiétude a paru fort vive, jusqu'à la première occasion qu'il a trouvée de me revoir ; & lorsque je n'ai pû me dispenser de le souffrir, il s'est présenté de l'air le plus humble & le plus respectueux.

Il m'a dit que je l'avois fait rentrer en lui-même, & que sans avoir aucun reproche à se faire du côté de l'intention, il sentoît que son impatience avoit pû blesser ma délicatesse ; que faisant profession d'une extrême franchise, il n'avoit pas observé jusqu'aujourd'hui qu'elle ne s'accordoît pas toujours avec la véritable politesse, à laquelle il craignoit d'avoir manqué en voulant éviter des apparences de flaterie & d'hipocrisie, pour lesquelles il me connoissoit beaucoup d'aversion : que désormais je trouverois, dans toute sa conduite, le changement qu'on devoit attendre d'un homme qui se reconnoissoit d'autant plus honoré de ma compagnie, que personne n'avoit plus d'admiration pour la délicatesse de mon esprit & de mes sentimens.

J'ai répondu à ce compliment, que je lui devois peut-être des félicitations sur la découverte qu'il venoit de faire, & que je le priois donc de ne plus oublier que la véritable politesse & la franchise doivent s'accorder toujours : mais qu'un mauvais fort

T.III. P.I.

L

m'aient



m'ayant jettée dans sa compagnie, je regrettois, avec raison, que cette connoissance lui fût venue si tard, parcequ'avec de la naissance & de l'éducation il me paroissoit étrange qu'elle eût pû lui manquer.

Il ne croioit pas non plus, m'a-t-il dit, s'être conduit assez mal pour avoir mérité une reprimande si sévère.

Peut-être lui faisois-je injustice, ai-je répliqué. Mais s'il en étoit persuadé, mes reproches pouvoient lui servir à faire une autre découverte, qui tourneroit à mon avantage : avec tant de raison d'être content de lui-même, il devoit me trouver bien peu généreuse, non-seulement de ne pas paroître plus sensible à ce nouvel air d'humilité, par lequel il croioit peut-être se rabbaïsser, mais d'être prête en vérité à le prendre au mot.

Comme il étoit en défense contre des traits auxquels il s'étoit attendu ; sa haine pour la flatterie ne l'a point empêché de me répondre, qu'il avoit toujours admiré, avec une satisfaction infinie, mes talens supérieurs, & une sagesse qui lui paroissoit étonnante à mon âge : que malgré la mauvaise opinion que j'avois de lui, il étoit disposé à trouver juste tout ce qui sortoit de ma bouche ; & qu'à l'avenir, il ne se proposeroit point

point d'autre règle que mon exemple & mes avis.

Je lui ai dit qu'il se trompoit s'il me croioit capable des illusions ordinaires de l'amour-propre ; que s'attribuant tant de franchise, il devoit commencer par être fidelle à la vérité lorsqu'il me parloit de moi-même ; & qu'en supposant d'ailleurs que je méritasse une partie de ses éloges, il n'en avoit que plus de raison de s'applaudir de ses artifices, qui avoient précipité une jeune personne de mon caractère dans un si grand excès de folie.

Réellement, ma chere, il ne mérite pas d'être traité avec plus d'égards. Et puis, n'est-il pas vrai qu'il a fait de moi une folle accomplie ? Je tremble qu'il ne le pense lui-même.

Il étoit surpris de m'entendre ! Il ne revenoit pas de son étonnement ! Quel malheur pour lui, de ne pouvoir rien dire, ni rien faire, qui me donnât une meilleure idée de ses principes ! Il me supplioit du-moins de lui apprendre comment il pouvoit se rendre digne de ma confiance.

Je lui ai déclaré que rien n'étoit plus capable de m'obliger que son absence ! qu'il ne paroissoit pas que mes amis fussent disposés à me poursuivre ; que s'il vouloit partir



pour Londres, ou pour Berkshire, ou pour tout autre lieu, il feroit ce qu'il y avoit de plus conforme à mes défirs, & de plus convenable à ma réputation.

C'étoit son dessein, m'a-t-il dit, sa ferme résolution, aussitôt qu'il me verroit dans une retraite de mon goût, dans un lieu plus commode.

Celui-ci me conviendra, ai-je répliqué, lorsque vous n'y serez plus pour troubler mon repos, & pour resserrer trop mon logement.

Il ne croioit pas cette Maison assez sûre. Comme je n'avois pas eu dessein de m'y arrêter, il n'avoit pas pris soin de recommander le secret à ses gens, ni à Madame Gre-me lorsqu'elle m'avoit quittée; sans compter, m'a-t-il dit, qu'il y avoit dans la voisinage trois ou quatre bonnes Maisons, où ses gens s'étoient déjà liés avec les Domestiques. Il ne pouvoit penser à me laisser seule dans un lieu si mal gardé. Mais je n'avois qu'à choisir, dans toute l'Angleterre, une demeure sûre & tranquille; & lorsqu'il m'y verroit établie, il choisiroit la sienne dans l'endroit du Royaume le plus éloigné, si ce sacrifice étoit nécessaire à mon repos.

Je lui ai confessé nettement que je ne me pardonnerois jamais de l'avoir vû à la porte du

du Jardin, ni à lui de m'avoir mise dans la nécessité de le fuivre; que mes regrets ne faisoient qu'augmenter; que je croiois ma réputation blessée, sans apparence qu'elle pût jamais se rétablir; qu'il ne devoit pas s'étonner de voir croître de jour en jour mon inquiétude & ma douleur; que tout ce que j'avois à désirer étoit qu'il me laissât le soin de moi-même; & que lorsqu'il m'auroit quittée, je verrois mieux à quelle résolution je devois m'arrêter, & quelle retraite je devois choisir.

Ce discours a paru le jeter dans des réflexions plus profondes. Il auroit souhaité, m'a-t-il dit d'un ton fort grave, que sans m'offenser, & sans être soupçonné de vouloir s'écarter des loix que je lui avois imposées, il lui eût été permis de me faire une humble proposition.... Mais le respect sacré qu'il avoit pour mes ordres, quoiqu'il ne fût pas redevable à mon panchant de l'occasion qu'il avoit eue de me servir, lui lioit la langue; à moins que je ne promisse de lui pardonner, si je ne l'approuvois pas.

Je lui ai demandé, avec quelque confusion, ce qu'il vouloit dire.

Il m'a fait une seconde préface, comme si ma permission-même ne l'eût pas rassuré; & baissant les yeux, avec un air de modestie qui lui sied assez mal, il m'a proposé de



ne pas différer la célébration. „ Elle réta-
„ blira tout, s'est-il-hâté d'ajouter. Les deux
„ ou trois premiers mois, que vous êtes me-
„ nacée de passer dans l'obscurité & dans
„ la crainte, nous les passerons agréablement
„ à visiter toute ma Famille & à recevoir des
„ visites. Nous verrons *Miss Howe*; nous
„ verrons qui vous voudrez voir; & rien
„ n'ouvrira mieux le chemin à la réconcilia-
„ tion que vous avez tant à cœur.

Il est certain, ma chere amie, que votre conseil m'est revenu alors dans toute sa force. Je n'en ai pas trouvé moins dans ses raisons, & dans la vûe présente de ma triste situation. Mais que pouvois-je répondre? J'aurois eu besoin de quelqu'un qui eût parlé pour moi. Je ne pouvois agir tout d'un coup comme si le tems des délicatesses eût été passé. Je n'avois pû supposer que cette proposition dût arriver sitôt.

Il s'est fort bien apperçu qu'elle ne m'irritoit pas. J'ai rougi, j'en suis sûre, je suis demeurée muette; & je m'imagine que j'avois l'air d'une folle. Il ne manque pas de courage. Auroit-il voulu que je me fusse rendue au premier mot? son sexe ne regardait-il pas le silence du nôtre comme une marque de faveur? D'un autre côté, sortie depuis trois jours du Château d'Harlove,
après

après lui avoir déclaré par mes Lettres que je ne penserois point au Mariage sans l'avoir fait passer en quelque sorte par un état d'épreuve ; quel moien de l'encourager tout d'un coup par des signes d'approbation ; surtout immédiatement après les vivacités auxquelles je venois de m'emporter ? Je n'en aurois pas été capable, quand il auroit été question de la vie.

Il m'a regardée d'un œil fixe, malgré sa modestie étudiée, comme s'il eut voulu pénétrer mes dispositions ; tandis qu'à peine osois-je lever mes regards sur lui. Il m'a demandé pardon avec beaucoup de respect. Il trembloit, m'a-t-il dit, que je ne le jugeasse pas digne d'une autre réponse qu'un silence méprisant. Le véritable amour craint toujours d'offenser. (Prenez garde, *Lovelace*, ai-je pensé, qu'on ne juge du vôtre par cette règle). Il auroit observé inviolablement mes loix, si je ne lui avois permis.....

Je n'ai pas voulu l'entendre plus long-tems. Je me suis levée, avec des marques très-vifibles de confusion, & je l'ai laissé faire à lui-même ses complimens insensés.

Ce que je puis ajoûter, ma chere *Miss Howe*, c'est que s'il souhaite réellement la cérémonie, il ne pouvoit avoir une plus



belle occasion pour presser mon consentement. Mais il l'a manquée, & l'indignation a succédé. Mon étude à présent sera de l'éloigner de moi.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Que faire avec une femme qui est au-dessus de la flatterie, & qui méprise les louanges, lorsqu'elles ne sont point approuvées de son propre cœur ?

Mais pourquoi cette admirable créature presse-t-elle sa destinée ? Pourquoi brave-t-elle le pouvoir dont elle est absolument dépendante ? Pourquoi souhaiter, devant-moi, de n'avoir jamais quitté la Maison de son Pere ? Pourquoi me refuser sa compagnie ; jusqu'à me faire perdre patience & me mettre dans le cas d'exciter son ressentiment ? Enfin pourquoi, lorsqu'elle est offensée, porte-t-elle son indignation au plus haut point où jamais une Beauté méprisante, dans le fort de son pouvoir & de son orgueil, l'ait pû porter ?

Trou-

Trouves-tu que dans sa situation il y ait de la prudence à me dire, & à me répéter, „ que d'heure en heure elle est plus mécontente & d'elle-même & de moi; que je ne „ suis pas de ces hommes qui gagnent à être „ mieux connus; (cette hardiesse, *Belford*, „ te plairait-elle dans la bouche d'une captive ?) qu'un mauvais sort l'a jettée dans ma „ compagnie; que si je la crois digne des „ chagrins que je lui donne, je dois m'approuver „ plaudir des artifices par lesquels j'ai précipité „ une personne si extraordinaire dans „ le plus grand excès de folie; qu'elle ne se „ pardonnera jamais à elle-même de s'être „ rendue à la porte du Jardin, ni à moi de „ l'avoir forcée de me suivre (ce sont ses „ propres termes); qu'elle veut prendre soin „ d'elle-même; que mon absence lui rendra „ la Maison de Madame *Sorlings* plus agréable; & que je puis aller à Bercks, à Londres, où dans tout autre lieu, au Diable, „ je suppose, où elle m'envoie de tout son „ cœur?

Qu'elle entend mal ses intérêts! Tenir ce langage à un esprit aussi vindicatif que le mien! A un libertin, tel qu'elle me croit! au pouvoir duquel elle est actuellement! J'étois indéterminé, comme tu fais. La balance penchoit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.



l'autre. Je voulois voir à quoi son panchant pourroit la conduire, & quelles seroient mes propres inclinations. Tu vois comment les fiennes se déclarent. Douterois-tu qu'elles ne déterminent les miennes ? Ses fautes n'étoient-elles pas en assez grand nombre ? Pourquoi m'oblige-t-elle de régarder en arriere ?

Je veux examiner cette grande affaire à tête reposée, & je t'informerai du résultat.

Si tu savois, si tu pouvois voir quel vil esclave elle a fait de moi ! Elle m'a reproché d'avoir pris de *grands airs*. Mais c'étoient des airs qui lui prouvoient mon amour ; qui lui faisoient connoître que je ne pouvois vivre hors de sa présence. Elle s'en est van-gée néanmoins. Elle a pris plaisir à me mortifier. Elle m'a traité avec un dédain.... par ma foi, *Belford*, à peine ai-je trouvé un mot pour ma défense. J'ai honte de te dire à quel sot elle m'a fait ressembler. Mais dans un autre lieu, où je ne désespère pas encore de la conduire, & dans d'autres circonstances, j'aurois pu sur le champ humilier son orgueil.

C'est donc à ce tems, où je compte qu'elle ne sera plus libre de me fuir, que je remets les épreuves, & l'essai de mes grandes inventions ; tantôt humble, tantôt fier ; tantôt

tantôt attendant, ou demandant; tantôt me réduisant à la complaisance & à la soumission; jusqu'à ce qu'elle soit fatiguée de la résistance. Je t'en dis assez. Je pourrai m'expliquer davantage, à mesure que je me confirmerai dans mes desseins. Si je la vois obstinée à faire revivre ses mécontentemens;... si ses hauteurs mais brisons. Ce n'est pas encore le tems des menaces.

LETTRE CVI.

M. LOVEACE *au même.*

Ne vois-je pas, cher ami, que je n'aurai besoin que de patience pour arriver au pouvoir suprême? Qu'aurons-nous à dire si toutes les plaintes d'une réputation blessée, ces regrets qui ne font qu'augmenter, ces ressentimens qui ne s'éteindront jamais, ces ordres chagrins de m'éloigner, ne signifient que le mariage; & si la véritable cause de tant de pétulance & d'inquiétude n'est que le délai qu'on me voit apporter à toucher cet article.

Il m'étoit arrivé une fois de l'effleurer: mais je m'étois crû obligé de m'envelopper dans des nuages, & d'abandonner mon sujet aussi-tôt qu'on s'étoit aperçu de mon intention;

tention ; dans la crainte qu'on ne me reprochât d'abuser des circonstances ; sur-tout après la défense qu'on m'avoit faite de remuer cette corde sans avoir donné des preuves de ma réformation, & sans avoir tenté une réconciliation avec les *Harloves*. Aujourd'hui que je me vois maltraité, injurié, & si fortement pressé de la quitter, qu'il ne me reste aucun prétexte pour la retenir s'il lui prenoit envie de m'échapper ; sans compter qu'au moindre doute de ma bonne foi, elle pourroit se jeter sous quelque autre protection, ou retourner peut-être au Château d'*Harlove* & se livrer à *Solmes* ; j'ai parlé ouvertement, & j'ai apporté, quoiqu'avec des précautions infinies & même avec un air d'embarras (de peur qu'elle n'en fut offensée, *Belford*) des raisons qui devoient la faire consentir à me rendre le plus heureux de tous les hommes. Que ses regards baissés, son silence, accompagné d'un tremblement de lèvres, & l'éclat redoublé de son teint, m'ont appris éloquemment que l'offense n'étoit pas mortelle !

Charmante créature, ai-je dit en moi-même, (garde-toi, *Belford*, de découvrir mon triomphe à d'autres personnes de ce sexe) en suis-je donc si-tôt à ce point ? suis-je déjà Maître de la destinée de *Clarisse Harlove* ?
suis-

fuis-je déjà cet homme réformé, que je devois être avant que de recevoir le moindre encouragement ? Est-ce ainsi que plus vous me connoissez, moins vous trouvez de raisons de prendre du goût pour moi ? Et comment l'art entre-t-il dans un esprit si céleste ? Me bannir, insister si rigoureusement sur mon absence, dans la vûe de m'approcher plus près de vous & de rendre apparemment le plaisir plus cher ? Vos petites ruses justifient merveilleusement les miennes, & m'excitent à déployer sur vous la fécondité de mon génie.

Mais permettez-moi de vous dire, adorable fille, qu'en supposant même que vos desirs soient quelque jour remplis, vous me devez compte auparavant de la répugnance que vous avez eue à partir avec moi ; dans une crise, où votre départ étoit nécessaire, pour éviter un engagement forcé avec un misérable, que vous devez haïr si vous rendez plus de justice à votre mérite qu'au mien.

Je suis accoutumé, n'en doutez pas, aux préférences d'une infinité de femmes qui ne sont pas au-dessous de vous pour le rang, quoique je n'en connoisse point dont le mérite soit égal au vôtre. Deviendrois-je le Mari d'une femme, qui m'a donné lieu de douter du degré que j'occupe dans son estime ? Non,
mon



mon très cher amour. J'ai tant de respect pour vos saintes Loix, que je ne puis souffrir qu'elles soient violées par vous-même. D'ailleurs ne croyez pas que votre silence & votre rougeur fussent pour m'expliquer vos intentions. Je ne veux pas non plus qu'il me reste de l'inquiétude sur vos motifs ; c'est-à-dire, du doute, si c'est amour ou nécessité qui vous inspire cette condescendance.

Sur ces principes, *Belford*, quel autre parti avois-je à prendre que d'expliquer son silence comme une marque de mécontentement ? Je lui ai demandé pardon d'une hardiesse dont tout me portoit à la croire offensée. Je lui ai promis qu'à l'avenir mon respect seroit inviolable pour ses volontés, & que je lui prouverois par toute ma conduite qu'un véritable amour craint toujours de déplaire & d'offenser.

Et qu'a-t-elle pû répondre ? Je m'imaginai, *Belford*, que c'est ta demande.

Répondre ? Ma foi, elle a paru chagrine, déconcertée, piquée ; incertaine, autant que j'en ai pû juger, si sa colere devoit tomber sur elle-même ou sur moi. Cependant elle s'est tournée ; comme pour cacher une larme, qui lui échappoit malgré elle : elle a poussé un soupir, divisé en trois ou quatre parties ; chacune avec la force qu'il falloit pour

pour se faire entendre, mais en s'efforçant néanmoins de l'étouffer: fortant enfin, elle m'a laissé maître du champ de bataille.

Ne me parle point de politesse. Ne me parle point de générosité. Ne me parle point de compassion. Les forces ne sont-elles pas égales? L'avantage n'est-il pas même de son côté? Ne m'a-t-elle pas fait douter de son amour? N'a-t-elle pas pris l'officieuse peine de me déclarer, que sa haine pour *Solmes* ne venoit d'aucune considération pour moi; & que dois-je penser du chagrin qu'elle ressent de se voir hors de ses atteintes, ou, ce qui revient au même, de s'être rendue à la porte du Jardin!

Songes-tu quel seroit le triomphe des orgueilleux *Harloves*, si je prenois le parti de l'épouser à présent? Une famille inférieure à la mienne! Nul d'entr'eux digne de mon alliance, à l'exception d'elle! Un bien considérable, dans lequel je fais me renfermer pour éviter toutes sortes d'obligations & de dépendances! Des espérances si relevées! Ma personne, mes talens, qui ne sont pas méprisables assurément, & qui n'ont obtenu que le mépris des *Harloves*! obligé de rendre des soins furtifs à leur fille, tandis que deux Maisons des plus considérables du Royaume me faisoient des propositions auxquelles

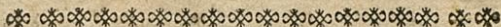


les je fermois l'oreille, soit pour l'amour d'elle, soit parce que détestant d'ailleurs le mariage je suis résolu de n'avoir jamais d'autre femme : me voir forcé de la dérober, non-seulement à eux, mais à elle-même ! Et ne faut-il pas que je me réduise encore à implorer le pardon de sa famille ? à demander d'être reconnu pour le fils d'un sombre Tyrann, qui n'a que ses richesses à vanter ; pour le Frere d'un misérable, qui a conçu contre moi une haine immortelle ; & d'une Sœur indigne de mon attention (sans quoi j'aurois triomphé d'elle à mon gré, & sûrement avec mille fois moins de peine que de sa Sœur, qu'elle a barbaquement outragée) ; enfin pour le Neveu de deux Oncles, qui n'ayant point d'autre mérite que leur fortune acquise, en prendroient droit de m'insulter, ou voudroient me voir rampant dans l'attente de leur faveur ? Non, non, mes Ancêtres ! on n'aura point à vous reprocher que le dernier de vos descendans, qui n'en est pas assurément le plus méprisable, s'abaisse, rampe, baise la poussière, pour devenir *l'esclave d'une femme !*

Je reprendrai tantôt la plume.



LE T.



LETTRE CVII.

M. LOVELACE *au même.*

Mais cette femme, n'est-ce pas la divine *Clarisse*? (supprimons le nom d'*Harlove*, que je méprise dans tout autre qu'elle). N'est-ce pas sur cette adorable objet que retombent implicitement mes menaces? Si la vertu est la véritable noblesse, que *Clarisse* est anoblie par la sienne! & qu'une alliance avec elle seroit capable aussi d'anoblir, s'il n'y avoit point à lui reprocher la famille dont elle est sortie & qu'elle préfère à moi!

Cependant, marchons la tête en main. N'y a-t-il rien eu de reprehensible jusqu'à présent dans elle même! & quand on pourroit tout expliquer en ma faveur, mes réflexions sur le passé ne me rendront-elles pas malheureux, aussi-tôt que la nouveauté sera dépouillée de ses charmes, & que je serai en possession du bonheur où j'aspire? Un libertin, capable de délicatesse, la pousse plus loin que les autres hommes. Comme il est rare qu'il trouve les résistances de la vertu dans les femmes avec lesquelles il se lie, il s'accoutume à juger de toutes les autres par celles qu'il a connues. Il n'y a

T. III. P. I.

M

point



point de femme au monde qui résiste à la persévérance d'un amant, lorsqu'il fait proportionner l'attaque aux inclinations : c'est là, comme tu fais, le premier article du *symbole* des libertins.

Eh quoi, *Lovelace*? t'entens-je demander avec surprise : peux-tu douter de la plus admirable de toutes les femmes! Doutes-tu de la vertu de *Clarisse*?

Je n'en doute point, cher ami. Je n'ose en douter. La religieuse vénération que j'ai pour elle me feroit trouver de l'impiété dans ce doute. Mais je te demande à mon tour; ne se peut-il pas que le principe de sa vertu soit l'orgueil? De qui est-elle fille? De quel sexe est-elle? Si *Clarisse* est impeccable, d'où lui vient son privilège? L'idée orgueilleuse de donner un grand exemple à son sexe peut l'avoir soutenue jusqu'à présent. Mais cet orgueil n'est-il pas abbatu? Connois-tu des hommes ou des femmes, qui soient capables de résister à l'infortune & à l'humiliation? Humilie particulièrement une femme; & tu verras, avec très peu d'exceptions, que l'abbaissement passe jusqu'à l'ame. *Miss Clarisse Harlove* est-elle donc le modèle de la vertu? Est-ce la vertu-même? Tout le monde en a cette idée, me répon-

répondra-t-on : tous ceux qui la connoissent, ceux qui ont entendu parler d'elle.

C'est-à-dire que le bruit commun est en sa faveur ! Mais le bruit commun établit-il la vertu ? La sienne est-elle éprouvée ? Où est l'audacieux qui ait osé mettre la vertu de *Clarisse* à l'épreuve ?

Je t'ai dit, *Belford*, que je voulois raisonner avec moi-même ; & je me trouve engagé dans cette discussion sans m'en être aperçu. Poussons-la jusqu'à la rigueur.

Je fais que tout ce qui m'est échappé jusqu'ici, & tout ce qui va sortir volontairement de ma plume, ne te paroîtra pas fort généreux dans un amant : mais en mettant la vertu au creuset, mon dessein n'est-il pas de l'exalter, si je l'en vois sortir pure & triomphante ? Ecartons pour un moment toutes les considérations qui peuvent naître d'une foiblesse, à laquelle quelques-uns donneroient assez mal à propos le nom de *gratitude*, & qui n'est souvent propre qu'à corrompre un cœur noble.

Au fait, cher ami. Je vais mettre ma charmante à la plus sévère épreuve ; dans la vue d'apprendre à toutes les personnes de son sexe, que tu voudras instruire par la communication de quelques passages de mes Lettres, ce qu'elles doivent être pour mé-

M 2

riter



riter l'estime d'un galant homme ; ce qu'on attend d'elles ; & , si elles ont à faire à quelque tête sensée & délicate (orgueilleuse , si tu veux) combien elles doivent apporter de soin , par une conduite régulière & constante , à ne pas lui donner occasion de juger défavorablement de leur caractère , par des faveurs hasardées , qui seront toujours traitées de faiblesses. Une femme n'a-t-elle pas en garde l'honneur d'un homme ? & ses fautes ne jettent-elles pas plus de honte sur un mari que sur elle-même ? Ce n'est pas sans raison, *Belford*, que j'ai toujours eu du dégoût pour l'état d'entraves.

Au fait , encore une fois , puisque je suis tombé sur cette importante question : savoir , si je dois prendre une femme ; & si ce doit être une femme de la première ou de la seconde main ? L'examen fera de bonne foi. Je rendrai , à cette chère personne , non-seulement une sévère , mais une généreuse justice ; car mon dessein est de la juger par ses propres règles , aussi-bien que par nos principes.

Elle se reproche d'être entrée en correspondance avec moi ; c'est-à-dire avec un homme d'un caractère fort libre , qui s'est d'abord proposé de l'engager dans ce commerce , & qui a réussi par des moyens qu'elle ignore elle-même.

Voyons :

Voyons : Quels ont été ses motifs pour cette correspondance ? S'ils n'ont pas été d'une nature que sa délicatesse puisse trouver condamnables, pourquoi se les reprocher ?

A-t-elle été capable d'erreur ? L'a-t-elle été d'y persister ? N'importe qui étoit le Tentateur, ou quelle étoit la Tentation. C'est le fait, c'est l'erreur qui est maintenant devant nous. A-t-elle persisté contre la défense de son Pere ? C'est un reproche qu'elle se fait. Jamais une fille, néanmoins, eut-elle de plus hautes idées du devoir filial & de l'autorité paternelle ? Non, jamais. Quels doivent donc avoir été les motifs qui ont eu plus de force que le devoir sur une fille si respectueuse ? Qu'en ai-je dû penser dans le tems ? Quelles espérances en ai-je dû concevoir ?

On dira que sa principale vûe étoit de prévenir des accidens redoutables, entre ses proches & l'homme qu'ils insultoient de concert.

Fort bien : mais pourquoi prenoit-elle plus d'intérêt à la sûreté des autres, qu'ils n'y en prenoient eux-mêmes ? D'ailleurs la fameuse rencontre n'étoit-elle pas arrivée ? Une personne de vertu devoit-elle connoître des raisons assez fortes, pour la faire passer sur un devoir évident ; sur-tout lorsqu'il n'étoit question que de prévenir un mal incertain ?

M 3

Je



Je crois t'entendre encore : quoi, *Lovelace* ! c'est le tentateur qui devient aujourd'hui l'accusateur !

Non, mon ami ; je n'accuse personne. Je ne fais que raisonner avec moi-même ; & dans le fond de mon cœur, je justifie & je révère cette fille divine. Mais laisse-moi chercher néanmoins, si c'est à la vérité qu'elle doit sa justification, ou à ma *foiblesse*, qui est le véritable nom de l'amour.

Lui supposons-nous un autre motif ? Ce sera, si tu veux, l'amour : motif que tout l'univers jugera excusable ; non parce qu'il le pense, pour te le dire en passant, mais parce que tout l'univers sent qu'il peut être égaré par cette fatale passion.

Que ce soit donc l'amour. Mais l'amour de qui !

D'un *Lovelace*, me réponds-tu.

N'y a-t-il qu'un *Lovelace* au monde ? Combien de *Lovelaces* peuvent avoir senti l'impression d'une si charmante figure & de tant d'admirables qualités ? C'est sa réputation qui a commencé ma défaite ; c'est sa beauté & l'excellence de son esprit qui ont rivé mes chaînes. Aujourd'hui, ce sont toutes ces forces ensemble, qui forment un lien comme invincible, & qui me la font juger digne de mes attaques, digne de toute mon ambition.

Mais

Mais a-t-elle eu la bonne foi, la candeur, de reconnoître cet amour ?

Elle ne l'a pas eue.

S'il est donc vrai qu'il se trouve de l'amour au fond, n'y a-t-il pas avec lui quelque vice caché sous son ombre ? de l'affectation, par exemple ? ou si tu veux de l'orgueil ?

Que résulte-t-il ? la divine *Clarisse* seroit donc capable d'aimer un homme qu'elle ne doit pas aimer. Elle seroit donc capable d'affectation. Sa vertu n'auroit donc que l'orgueil pour fondement ? & s'il y a de la vérité dans ces trois suppositions, la divine *Clarisse* ne seroit donc qu'une femme !

Comment peut-elle amuser un amant tel que le sien ; le faire trembler, lui, qui s'est fait une habitude de triompher des autres femmes ; le faire douter si elle a de l'amour pour lui, ou pour quelque homme au monde ; & n'avoir pas eu sur elle-même un juste empire, dans des occasions qu'elle croit de la plus haute importance pour son honneur ? (Tu vois, *Belford*, que je la juge par ses propres idées) ; mais s'être laissée picquer par l'injustice d'autrui, jusqu'à promettre d'abandonner la Maison de son Pere, & de partir avec un homme dont elle connoissoit le caractère ; en stipulant même de faire dépendre son mariage de plusieurs suppositions



éloignées & sans vraisemblance ? Quand le sujet de ses plaintes auroit été capable de justifier toute autre femme, une *Clarisse* devoit-elle ouvrir l'entrée de son cœur à des ressentimens, dont elle se condamne aujourd'hui d'avoir été si touchée.

Mais voyons cette chere créature qui prend la résolution de révoquer sa promesse ; qui ne s'en détermine pas moins à se trouver au rendez-vous avec son amant, homme dont elle connoit la hardiesse & l'intrépidité, à qui elle a manqué de parole plus d'une fois, & qui vient, comme elle doit s'y attendre, dans la disposition de recueillir le fruit de ses services, c'est-à-dire, résolu de l'enlever. Voyons cet homme qui l'enleve actuellement, & qui en devient le maître absolu. Ne peut-il pas se trouver, je le répète, d'autres *Lovelaces*, d'autres mortels audacieux & constans qui lui ressemblent ; quoiqu'ils puissent ne pas conduire tout à fait leur dessein par les mêmes voies !

Est-il donc vrai qu'une *Clarisse* ait été fragile, suivant ses propres règles ! fragile sur des points de cette importance ! & ne se peut-il pas qu'elle le devienne encore plus, qu'elle le soit sur le plus grand point, vers lequel toutes ses autres fragilités semblent l'acheminer naturellement ?

Ne

Ne me dis pas que pour nous, comme pour ce sexe, la vertu est une faveur du Ciel ; je ne parle ici que de l'empire moral que chacun peut avoir sur ses sens : & ne me demande pas, pourquoi l'homme s'accorde des libertés qu'il refuse aux femmes, & dont il ne veut pas même qu'elles puissent être soupçonnées ? Vains argumens, puisque les fautes d'une femme sont plus injurieuses pour son Mari, que celles d'un Mari ne le sont pour sa femme. Ne comprends-tu pas quel odieux désordre les premières jetteroient dans la succession des familles ? Le crime ne fauroit être égal. D'ailleurs j'ai lû quelque part que la femme est faite pour l'homme : cette dépendance entraîne une obligation plus indispensable à la vertu.

Toi, *Lovelace* ! (me dirois-tu peut-être, si je te connoissois moins,) Toi, demander tant de perfection dans une femme !

Oui, moi, puis-je te répondre. Connois-tu le grand César ! fais-tu qu'il répudia sa femme, sur un simple soupçon ? César étoit aussi libertin que *Lovelace*, & n'étoit pas plus fier.

Cependant je conviens qu'il n'y eut peut-être jamais de femme, qui ait tant approché que ma *Clarisse* de la nature Angélique. Mais, encore une fois, n'a-t-elle pas déjà



fait des démarches qu'elle condamne elle-même ? des démarches, dont le Public & sa propre famille ne l'auroient pas crue capable, & que ses plus chers Parens ne veulent pas lui pardonner ? Ne t'étonne pas même que je n'admette point, en faveur de sa vertu, l'excuse qu'on peut tirer de ses justes ressentimens. Les persécutions & les tentations ne sont-elles pas l'épreuve des âmes vertueuses ! Il n'y a point d'obstacles ni de ressentimens, qui autorisent la vertu à s'anéantir elle-même.

Réprenons. Crois-tu que celui qui a pû la mener si loin ne soit pas encouragé, par le succès, à marcher en avant ? Il n'est question que d'un essai, *Belford*. Qui s'alarmera d'un essai, pour une femme toute divine ? Tu sais que je me suis quelquefois plu à faire des essais, sur de jeunes personnes de mérite & d'un assez beau nom. C'est une chose étrange, que je n'en aie pas encore trouvé une qui ait tenu ferme plus d'un mois, ou assez long-tems pour épuiser mon invention. J'en ai tiré des conclusions facheuses ; & si je n'en découvre aucune dont la vertu soit incorruptible, tu vois que je ferai en état de prêter serment contre tout le sexe. Toutes les femmes sont donc intéressées à l'épreuve que je médite. Quelle est

est celle qui connoissant *Clarisse*, ne mît pas volontiers sur sa tête l'honneur de toute l'espèce ? Que celle qui le refuseroit s'avance, & soutienne l'engagement à sa place.

Je t'assûre, cher ami, que j'ai des idées prodigieusement hautes de la vertu, comme de toutes les graces & les perfections auxquelles je n'ai pas été capable de parvenir. Tous les libertins n'en diroient pas autant. Ils craindroient de se condamner eux-mêmes, en approuvant ce qu'ils négligent. Mais l'ingénuité a toujours fait une éclatante partie de mon caractère.

Satan, qui a bonne part, comme tu peux croire, au dessein que j'ai formé, mit notre premier Pere à de rudes épreuves ; & c'est à la conduite que ce bon homme tint dans ces occasions, qu'il a dû la réputation de son honneur & les récompenses qui sont venues à la suite. Une personne innocente, qui a le malheur d'être soupçonnée, ne doit-elle pas souhaiter que tous les doutes soient éclaircis ?

Renauld, dans *l'Arioste*, éloigna de lui la coupe du Chevalier *Mantüan*, sans vouloir tenter l'expérience *. L'Auteur lui prête de fort bonnes raisons. „Pourquoi cherche-
„rois-je ce que je serois au désespoir de trou-
„ver ?

* Voyez *Roland le furieux*. Liv. 43.

„ver? Ma femme est d'un sexe fragile. Je
„ne puis avoir meilleure opinion d'elle. Si
„je trouve des raisons de l'estimer moins,
„la disgrâce sera pour moi-même„. Mais
Renauld n'eût pas refusé de mettre la Dame
à l'épreuve avant qu'elle eût été sa femme,
& lorsqu'il auroit pû tirer avantage de ses
lumières.

Pour moi, je n'aurois pas rejeté la cou-
pe, quoique marié; n'eut-ce été que pour
me confirmer dans la bonne opinion que
j'aurois eue de l'honnêteté de ma chère moi-
tié. J'aurois voulu savoir si j'avois une co-
lombe ou un serpent dans mon sein.

En un mot, que penser d'une vertu qui
redouterait les épreuves; & par conséquent
d'une femme qui voudrait les éviter? Je
conclus que pour établir parfaitement l'hon-
neur d'une si excellente créature, il est né-
cessaire qu'elle soit éprouvée: & par qui, si
ce n'est par celui qu'elle accuse de l'avoir
déjà fait mollir sur des points de moindre
importance? Son propre intérêt le deman-
de; non-seulement parce qu'il a déjà fait quel-
que impression sur elle, mais encore parce
que le regret qu'elle en a, doit faire présumer
qu'elle sera plus en garde contre de nouvelles
attaques.

Il faut convenir que sa situation présente est un peu à son désavantage; mais la victoire lui en fera plus glorieuse.

Ajoutons qu'une seule épreuve ne suffiroit pas: pourquoi? parceque le cœur d'une femme peut être d'airain dans un moment, & de cire dans l'autre. Je l'ai vérifié mille fois, & toi sans doute aussi. Les femmes, diras-tu, ne passeroient pas mal leur tems, si tous les hommes s'avisent de les mettre à l'épreuve. Mais, *Belford*, ce n'est pas mon avis non plus. Quoique libertin, je ne suis pas ami du libertinage dans autrui; excepté dans toi & tes camarades. Enfin, recueille cette morale de mon ennuyeuse discussion: „Les petites friponnes, qui n'ont „pas de goût pour l'épreuve, doivent faire „un choix qui réponde à leurs dispositions. „Elles doivent honorer de la préférence de „bons & sages mâles, qui ne sont point ac- „coutumés à la ruse; qui les prendront sur „le pied qu'elles se donnent; & qui ne trou- „vant rien d'absolument mauvais dans eux- „mêmes, ne se portent pas aisément à soup- „çonner les autres.

Tu vas me demander à présent ce que deviendra la Belle, si la victoire ne se range pas sous ses étendards? Que veux-tu? Une fois subjuguée, comme tu sais, elle l'est pour tou-



toûjours. C'est une autre de nos maximes libertines. Quelle source de plaisir, pour un ennemi du Mariage, de vivre avec une fille du mérite de *Clarisse*, sans cette incommode formalité qui oblige à changer réellement de nom, & qui entraîne tant d'autres sujêts de dégoût!

Mais si *Clarisse* est toûjours divine, si *Clarisse* sort glorieuse de l'épreuve!

Eh bien! je l'épouserai alors, n'en doute pas. Je bénirai mon Etoile, à qui j'aurai l'obligation d'une femme que je regarderai comme un Ange.

Mais ne me haïra-t-elle pas? Ne refusera-t-elle pas peut-être..... Non, non, *Belford*. Dans les circonstances où nous sommes, c'est ce que je redoute le moins. Me haïr! Et pourquoi haïroit-elle un homme qui ne l'en aimera que mieux après l'épreuve? Ajoute que j'ai le droit de représailles à faire valoir. Ma résolution n'est-elle pas justifiée par celle qu'elle a de m'éprouver moi-même? N'a-t-elle pas déclaré qu'elle veut attendre, pour notre Mariage, de bonnes preuves de ma réformation?

Finissons cette grave & éloquente Lettre. Toi-même, que je suppose dans les intérêts de la Belle, parceque je n'ignore pas que mon très digne Oncle t'a prié d'employer l'in-

l'influence qu'il te croit sur mon esprit, pour me persuader de courber la tête sous le joug nuptial, ne me permets-tu pas de tenter si je pourrai la réduire au rang des mortelles; d'essayer, si dans cette fleur de jeunesse, avec tant de charmes, avec une santé si parfaite, elle est véritablement inflexible, & supérieure aux foiblesses de la nature.

Je veux commencer à la première occasion. Je veillerai sur tous ses pas; j'observerai chaque moment, pour saisir celui que je cherche; d'autant plus qu'elle ne m'épargne pas, qu'elle prend avantage de tout ce qui se présente pour me tourmenter, & qu'au fond elle ne me croit point, elle ne s'attend point à me trouver honnête. Si *Clarisse* est une femme, si *Clarisse* m'aime, je la surprendrai une fois en défaut. L'amour est un traître pour ceux qui le logent. L'amour au-dedans, *Lovelace* au-dehors: elle fera plus qu'une femme, ou moi bien moins qu'un homme, si je ne sois pas victorieux.

A présent, *Belford*, tu es informé de mes desseins. *Clarisse* est à moi; mais elle m'appartiendra plus encore. Quoique le Mariage soit en mon pouvoir, qui me blâmera d'essayer si je ne puis être son vainqueur



queur autrement ? Si je manque de succès, la gloire n'en peut tirer qu'un nouveau lustre, & ma confiance sera parfaite à l'avenir. C'est alors qu'elle méritera le sacrifice que je lui ferai de ma liberté, & que tout son sexe lui devra des honneurs presque divins.

Vois-tu maintenant toute la circulation de mon entreprise ? Tu dois la voir comme dans un miroir. Cependant, *Cabale** est le mot. Que mon secret ne t'échappe pas, même en songe. Personne ne doute qu'elle ne doive être ma femme. Elle passera pour telle, lorsque je te donnerai le mot. En attendant, je ferai parade de réformation ; & si je puis conduire la Belle à Londres, quelque-une de nos favorites me dédommagera de cette contrainte. J'ai tout dit.

* Ce mot, dans leur société, étoit le sceau inviolable du secret.



LET.

L E T T R E C V I I I .

Miss HOWE, à *Miss* CLARISSE
HARLOVE.

(En réponse aux Lettres 98 & 104.)

Modérez votre inquiétude, ma très-chère amie, sur les petits différens qui s'élevent entre ma Mere & moi. Je vous assure que nous ne nous en aimerons pas moins. Si ma Mere ne m'avoit pas pour exercer son humeur, il faudroit qu'elle la tournât sur un autre : & moi, ne suis-je pas une fille très-bizarre ? Otez-nous cette occasion ; il nous en renaîtroit mille pour une. Vous m'avez souvent entendu dire que c'est une ancienne habitude entre-nous : & vous ne le savez que de moi-même ; car lorsque vous étiez avec nous, vous aviez l'art de nous entretenir dans une parfaite harmonie. En vérité, je vous ai toujours redoutée plus qu'elle ; mais l'amour accompagne cette crainte. Vos reproches portent un air d'instruction & de douceur, qui fait nécessairement impression sur un caractère généreux. La méthode de ma Mere, est différente : „Je le veux. Je vous l'ordonne :

T. III. P. I.

N

„en-



„entendez-vous ? Ne fais-je pas mieux que
„vous ce qui vous convient ? Je ne souffri-
„rai point qu'on me désoblige„. Quel
moien, pour une fille un peu formée, de
soutenir continuellement ce langage, & de
n'avoir pas beaucoup de lenteur pour l'o-
béissance !

Ne me conseillez pas, ma chere, d'obéir
à ma Mere lorsqu'elle m'interdit toute cor-
respondance avec vous. Cette défense n'est
pas raisonnable, & je suis sûre que ce n'est
pas son propre jugement qu'elle consulte.
Votre vieux lutin d'Oncle, dont les visites
sont plus fréquentes que jamais, poussé par
votre Frere & votre Sœur, en est l'unique
occasion. Dans l'éloignement où ils sont
de vous, la bouche de ma Mere est une es-
pèce de porte-voix, par lequel ils se font
entendre. Encore une fois, cette défense
ne peut venir de son cœur. Mais quand
elle en viendrait, quel peut donc être le
danger pour une fille de mon âge, d'écrire
à une personne de son sexe ? Que le cha-
grin & l'inquiétude ne vous causent pas
trop d'abattement, ma très-chère amie, &
ne vous fassent pas créer des difficultés ima-
ginaires. Si votre inclination vous porte
à vous servir d'une plume, j'ai le même
goût, que j'exercerai dans toutes les occa-
sions,

sions, & pour vous écrire, & malgré toutes leurs plaintes. Que vos Lettres ne soient pas remplies non plus de reproches & d'accusations contre vous-même. C'est une injustice. Je souhaiterois que votre *Anne Howe*, qui n'a pas quitté la Maison de sa Mere, fût aussi bonne de la moitié que *Miss Clarisse Harlove*, qu'on a chassée de celle de son Pere.

Je ne dirai rien de votre Lettre à *Bella*, jusqu'à ce que j'en aie vu les effets. Vous espérez, dites-vous, malgré mes craintes, qu'on vous enverra votre argent & vos habits. Je suis fâchée d'avoir à vous apprendre que le conseil s'est assemblé à l'occasion de votre Lettre; & que votre Mere, la seule qui ait opiné en votre faveur, a trouvé des oppositions qu'elle n'a pu vaincre. Ainsi j'exige absolument que vous acceptiez mes offres; & que vous m'expliquiez tout ce qui peut vous manquer d'ailleurs, afin que je me hâte de vous l'envoyer.

Ne vous attachez pas tant à l'espoir d'une réconciliation, qu'il vous fasse négliger l'occasion de vous assurer d'un protecteur, tel que seroit votre *Lovelace*, avec la qualité de Mari. Je m'imagine, du-moins, que si vous aviez quelque insulte à craindre alors, ce



ne feroit que de lui. Quelles peuvent être ses vûes, lorsqu'il laisse échapper des circonstances, dont on ne sauroit le soupçonner de n'avoir pas connu le prix ? Ce n'est pas vous que je trouve blâmable. Vous ne pouviez vous expliquer autrement que par votre silence & votre rougeur, lorsque cet insensé s'est retranché dans sa soumission pour des loix que vous lui avez imposées dans une autre situation. Mais, comme je le disois quelques lignes plus haut, vous inspirez réellement de la crainte..... Et puis, je vous répons que vous ne l'avez pas épargné.

Je vous l'ai dit dans ma dernière Lettre ; le rôle que vous avez à soutenir est extrêmement délicat. J'ajoute que vous avez l'ame trop délicate pour ce rôle. Mais quand l'amant est exalté, l'héroïne doit être humiliée. Il est naturellement fier & insolent. Je ne fais si vous ne devriez pas engager son orgueil, qu'il nomme son honneur ; & s'il n'est pas à propos d'écarter un peu plus le voile. Je voudrois du-moins que les regrets de vous être trouvée au rendez-vous, & d'autres plaintes, fussent supprimés. Que servent les regrets, ma chère ? Il ne les supportera point ; vous ne devez pas espérer qu'il les supporte.

Cepen-

Cependant mon propre orgueil est mortellement blessé, qu'un Misérable de ce sexe puisse obtenir cette espèce de triomphe sur une personne du mien.

Je dois avouer, après tout, que votre courage me charme. Tant de douceur, lorsque la douceur est convenable ; tant de fermeté, lorsque la fermeté est nécessaire ; quelle grandeur d'ame !

Mais je suis portée à juger que dans les circonstances où vous êtes, un peu de réserve & de politique ne seroit pas d'un mauvais usage. L'humilité, dont il paroît se revêtir lorsqu'il vous voit échauffée contre lui, ne lui est pas naturelle. Je me le représente, hésitant, décontenancé, comme vous le peignez, sous la supériorité de vos corrections. Mais *Lovelace* n'est rien moins qu'un sot. Ne vous exposez point au mélange du ressentiment & de l'amour.

Vous êtes très-sérieuse, ma chere, dans la première de vos deux Lettres, sur ce qui touche M. *Hickman* & ma Mere. A l'égard de ma Mere, épargnez-vous cette gravité. Si nous ne sommes pas toujours bien ensemble, dans d'autres tems nous ne sommes pas trop mal. Aussi long-tems que je suis



fuis capable de la faire souïrire, au milieu de ses plus grands accès d'humeur, (quoiqu'elle s'efforce quelquefois de s'en empêcher) c'est un fort bon signe ; un signe que sa colère n'est pas profonde, ou qu'elle ne peut durer long-tems. D'ailleurs, un mot d'honnêteté, un regard obligeant, que j'adresse à son Favori, met toujours l'un en extase & rend l'autre d'une humeur supportable. Mais votre situation me pénètre le cœur ; &, malgré ma légèreté, il faut qu'ils partagent quelquefois tous deux mon chagrin, qui ne cessera qu'avec l'incertitude de votre sort ; sur-tout après le malheur que j'ai eu de ne pouvoir vous procurer une protection, qui vous auroit garantie de la fatale démarche dont je déplore avec vous la nécessité.

ANNE HOWE.

LETTRE CIX.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

Vous me répétez, ma chere, que mes habits, & la petite somme que j'ai laissée derrière moi, ne me feront point en-voies.

voies. Cependant l'espérance ne m'abandonne point encore. La plaie est récente. Lorsque leurs passions viendront à se refroidir, ils considéreront les choses d'un autre œil. Que ne me promets-je pas avec une avocate, telle que ma chère, & mon excellente Mere? charmante indulgence! Hélas! que mon cœur a saigné, & qu'il saigne encore pour elle!

Vous ne voulez pas que je compte sur une réconciliation! Non non, je ne me flatte pas de cette idée. Je connois trop les obstacles. Mais puis-je empêcher que ce ne soit le plus cher de mes desirs? A l'égard de cet homme, que puis-je de plus? Quand je serois disposée à préférer le Mariage aux tentatives que je me vois obligée de faire pour ma réconciliation, vous voyiez que le Mariage ne dépend pas absolument de moi.

Vous dites qu'il est fier & insolent. Il l'est sans doute. Mais votre opinion peut-elle être, qu'il se propose jamais de me réduire au niveau de son orgueil? Et qu'entendez-vous, ma chère amie, lorsque vous me conseillez *d'écarter un peu plus le voile!* Il me semble en vérité que je n'en ai jamais eu. Je vous assure hardiment que si j'apperois dans M. *Lovelace* quelque apparence



qui ressemble au dessein de m'humilier, son insolence ne me fera jamais découvrir une foiblesse indigne de votre amitié; c'est à-dire, également indigne & de moi & de mon ancien caractère.

Mais, comme je suis sans autre protection que la sienne, je ne le crois pas capable d'abuser de ma situation. S'il a souffert pour moi des peines extraordinaires, il n'en a l'obligation qu'à lui-même. Qu'il en accuse, s'il lui plait, son propre caractère, qui a fourni un prétexte à l'antipathie de mon Frere. Je ne lui ai pas caché là-dessus mes sentimens. D'ailleurs, me suis-je jamais engagée avec lui par quelque promesse? Mon affection s'est-elle jamais déclarée pour lui? Ai-je jamais désiré la continuation de ses soins? Si la violence de mon Frere n'avoit pas précipité les choses dans l'origine, n'est-il pas fort vraisemblable que mon indifférence auroit rebuté cet Esprit fier, & l'auroit fait retourner à Londres, qui est sa demeure ordinaire? Alors toutes ses espérances & ses prétentions se seroient évanouies, parce-qu'il n'auroit pas reçu de moi le moindre encouragement. Le jour de son départ auroit fini notre correspondance: &, croiez-moi, jamais elle n'auroit commencé, sans la fatale rencontre qui m'y engagea, pour l'intérêt

intérêt d'autrui, infensée que j'étois! & nullement pour le mien. Pensez-vous, & peut-il penser lui-même, que cette correspondance, qui, dans mes intentions, ne devoit être que passagère, & sur laquelle vous savez que ma Mere fermoit les yeux, eut abouti à cette malheureuse fin, si je n'avois été poussée d'un côté & trompée de l'autre? Quand vous me supposeriez donc dans sa dépendance absolue, quel prétexte auroit-il pour se venger sur moi des fautes d'autrui, dont il est certain d'ailleurs qu'il a souffert moins que moi? Non, chere *Miss Howe*, il n'est pas possible qu'il me donne sujét de craindre de lui tant de noirceur & si peu de générosité.

Vous ne voulez pas que je m'afflige des petits différens qui s'élevent entre votre Mere & vous. Puis-je n'en être pas fort touchée, lorsqu'ils s'élevent à mon occasion? & n'est-ce pas un surcroît de douleur, qu'ils soient suscités par mon Oncle & par mes autres Parens? Mais souffrez que j'observe, avec trop d'affectation peut-être, pour les circonstances où je suis, que les plaintes modestes que vous faites de votre Mere tournent clairement contre vous. Ce langage qui vous chagrine, *je le veux, je l'ordonne, je prétens être obéie*, ne marque-t-il pas que vous vous révoltez contre ses volontés?

N 5

J'ob-

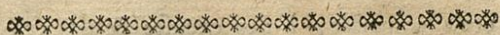
J'observerai encore, par rapport à notre correspondance, qui vous paroît sans danger avec une personne de votre sexe, que je n'ai pas cru qu'il y en eût davantage dans celle que je me suis permise avec *M. Lovelace*. Mais si l'obéissance est un devoir, la faute consiste à le violer, quelles que puissent être les circonstances. Ce ne sera jamais une action louable, de s'élever contre la volonté de ceux à qui l'on doit le jour. S'il est vrai, au contraire, qu'elle mérite d'être punie, vous voyez que je le suis sévèrement; & c'est sur quoi j'ai voulu vous faire ouvrir les yeux par mon exemple. Cependant, j'en demande pardon au Ciel, mais il m'en coûte beaucoup pour vous donner un avis si contraire à mes intérêts: & de bonne foi, j'en ai pas la force de le suivre moi-même. Mais s'il n'arrive point de changement dans mon sort, je ferai là-dessus de nouvelles réflexions.

Vous me donnez de fort bons conseils sur la conduite que je dois tenir avec mon Oncle; & j'essaierai peut-être de m'y conformer: à l'exception de la *politique*, qui ne sera jamais, ma très-chère *Miss Howe*, le caractère ni le rôle de votre sincère & fidèle amie.

CLARISSE HARLOVE.

✠ ✠ ✠

LET-



LETTRE CX.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

Vous ne sauriez doûter, ma chere *Miss* *Howe*, que les circonstances de ma fuite, & les cris affectés que j'entendis à la porte du Jardin, ne m'aient laissé d'étranges inquiétudes. Combien n'ai-je pas frémi, de la seule pensée d'être entre les mains d'un homme, qui auroit été capable de me tromper lâchement par un artifice prémédité ! Chaque fois qu'il s'est présenté à mes yeux, mon indignation s'est réveillée avec cette idée ; d'autant plus que j'ai cru remarquer sur son visage une sorte de triomphe, qui me reprochoit ma crédulité & ma foiblesse. Peut-être n'est-ce au fond que la même vivacité & le même air d'enjouement, qu'il porte naturellement dans sa physionomie.

J'étois résolue de m'expliquer avec lui sur cet important article, la première fois que je me sentirois assez de patience pour lui en parler avec modération ; car outre la nature de l'artifice, qui me piquoit excessivement d'elle-même, je m'attendois, s'il étoit



étoit coupable, à des excuses & des évafions qui devoient m'irriter encore plus; & s'il défavouoit mes foupçons, je prévoiois que fon défaveu me laifferoit des doutes, qui nourriroient mon inquiétude, & qui augmenteroient mes dégoûts & mes reffentimens à la moindre offense.

L'occafion que je defirois s'eft présentée, & je ne veux pas différer un moment à vous informer de ce qu'elle a produit.

Il étoit à me faire fa cour, dans les termes les plus polis; déplorant le malheur qu'il avoit, difoit-il, d'être moins avancé que jamais dans mon eftime, fans favoir à quoi il devoit attribuer cette difgrace; & m'accufant de je ne fais quel préjugé, ou d'un fond d'indifférence, que fon chagrin étoit de voir croître de jour en jour. Enfin, il me fupplioit de lui ouvrir mon cœur, pour lui donner l'occafion de reconnoître fes fautes & de les corriger; ou celle de juftifier fa conduite, & de mériter un peu plus de part à ma confiance.

Je lui ai répondu aflez vivement: Eh bien, M. *Lovelace*, je vais m'ouvrir avec une franchise qui convient peut-être à mon caractère plus qu'au vôtre (il fe flattoit que non, m'a-t-il dit), & vous déclarer un foupçon qui me donne fort mauvaife opinion

nion de vous, parce qu'il m'oblige de vous regarder comme un homme artificieux, dont les desseins doivent m'inspirer de la défiance.

J'écoute, Mademoiselle, avec la plus vive attention.

Il m'est impossible de penser favorablement de vous, aussi long-tems que la voix qui s'est fait entendre du Jardin, & qui m'a remplie d'une terreur dont vous avez tiré tant d'avantage, demeure sans explication. Apprenez-moi nettement, apprenez-moi sincèrement, le fond de cette circonstance, & celui de vos intrigues avec ce vil *Joseph Léman*. La bonne foi que vous aurez sur ce point sera ma règle à l'avenir, pour juger de vos protestations.

Comptez, très-chère *Clarisse*, m'a-t-il répondu, que je vais vous expliquer tout, sans le moindre déguisement. J'espère que la sincérité de mon récit expiera ce que vous pourrez trouver d'offensant dans l'action.

„Je ne connoissois pas ce *Léman*, &
„j'aurois dédaigné l'infame méthode de
„corrompre les Domestiques d'autrui pour
„decouvrir les secrets d'une famille si je
„n'avois pas été informé qu'il s'efforçoit
„d'engager un de mes gens à lui rendre
„compte



„compte de tous mes mouvemens & de
„toutes mes intrigues supposées; en un
„mot, de toutes les actions de ma vie pri-
„vée. Ses motifs ne demandoient pas d'é-
„claircissement. J'ordonnai à mon Valet de
„Chambre, car c'étoit à lui-même que les
„offres étoient adressées, de me faire en-
„tendre la première conversation qu'il au-
„roit avec lui; & prenant le moment où
„j'entendis proposer une somme assez confi-
„dérable pour une information qu'on de-
„mandoit particulièrement, avec promesse
„d'une récompense encore plus forte après
„le service, je me présentai brusquement,
„j'affectai de faire beaucoup de bruit: &
„demandant un couteau pour couper les
„oreilles du traître, dont je tenois déjà
„l'une, dans la vûe, lui dis-je, d'en faire
„un présent à ceux qui l'employoient, je le
„forçai de m'apprendre leur nom.

„Votre Frere, Mademoiselle, & votre
„Oncle Antonin, furent les deux person-
„nes qu'il nomma.

„Il ne me fut pas difficile, après lui
„avoir fait grâce, en lui représentant l'é-
„normité de son entreprise & mes honora-
„bles intentions, de l'engager dans mes in-
„térêts par l'espoir d'une grosse recompen-
„se; sur-tout lorsque je lui eus fait conce-
„voir

„voir qu'il pouvoit conserver en même-
 „teins la faveur de votre Frere & de votre
 „Oncle, & que je ne désirois ses services
 „que par rapport à vous & à moi, pour
 „nous garantir des effets d'une mauvaise vo-
 „lonté, dans laquelle il me confessa que lui
 „& vos autres Domestiques trouvoient beau-
 „coup d'injustice.

„C'est par cette voie, je vous l'avoue,
 „Mademoiselle, que j'ai souvent fait tour-
 „ner ses Maîtres sur le pivot que je tenois
 „à la main, sans qu'ils aient pû s'en désier.
 „Mon Agent, qui ne cesse pas de se donner
 „pour honnête homme, & qui me rappelle
 „toujours à sa conscience, s'est trouvé d'au-
 „tant plus à l'aise, que je l'ai assuré conti-
 „nuellement de la droiture de mes vûes, &
 „qu'il a reconnu par lui-même que ses
 „soins avoient prévenu plus d'un fâcheux
 „accident.

„Ce qui a servi encore à me les rendre
 „plus agréables, permettez que je le recon-
 „noisse devant vous, Mademoiselle, c'est
 „que sans votre participation ils vous ont
 „procuré constamment la liberté d'aller au
 „Jardin & au Bucher, qu'on ne vous auroit
 „peut-être pas laissée si long-temps. Il
 „s'étoit chargé, auprès de la famille, d'ob-
 „server toutes vos démarches; & son at-
 „tention

„tention étoit d'autant plus empreffée,
„qu'elle servoit à écarter tous les autres Do-
„mestiques.

Ainsi, ma chere, il se trouve que sans
le savoir, j'avois obligation moi-même à
ce profond Politique.

Je suis demeurée muette d'étonnement.
Il a continué.

„A l'égard de l'autre circonstance, qui
„vous a fait prendre, Mademoiselle, une si
„mauvaise opinion de moi, je confesse in-
„génument que votre résolution de partir
„m'étant un peu suspecte, & la mienne
„étant de ne rien épargner pour vous sou-
„tenir dans votre première idée, la crainte
„de ne pas avoir assez de tems pour vous
„faire goûter mes raisons m'avoit fait or-
„donner à *Léman* d'éloigner tous ceux qui
„se présenteroient, & de se tenir lui-même
„à peu de distance de la porte.

Mais, Monsieur, ai-je interrompû, com-
ment vous est-il arrivé de craindre que je
ne changeasse de résolution? Je vous avois
écrit, à la vérité, pour vous en informer,
mais vous n'avez pas eu ma Lettre: & com-
me je m'étois réservé le droit d'abandonner
mon premier dessein, avez-vous pû savoir
si ma famille ne s'étoit pas laissée fléchir, &
si

si je n'avois pas de bonnes raisons pour demeurer ?

„Je ferai sincère, Mademoiselle. Vous
 „m'aviez fait espérer que, si vous changiez
 „de résolution, vous m'accorderiez une entrevue, pour m'en apprendre les motifs.
 „Je trouvai votre Lettre: mais n'ignorant
 „pas que vos amis étoient inébranlables dans
 „leurs idées, & ne doutant pas néanmoins
 „que vous ne m'écrivissiez pour suspendre
 „votre résolution, & probablement pour
 „éviter aussi l'entrevue, je pris le parti de
 „laisser votre Lettre; dans l'espérance de
 „vous engager du-moins à me voir: & n'étant pas venu sans quelque préparation, j'étois résolu, quelles que fussent vos nouvelles vûes, de ne vous pas laisser retourner au Château. Si j'eusse pris votre Lettre, il auroit fallu s'en tenir à ces nouveaux ordres, du-moins jusqu'à d'autres événemens: mais ne l'ayant pas reçue, & vous croyant bien persuadée que dans une situation si désespérée j'étois capable de rendre une visite à vos amis, je comptai absolument sur l'entrevue que vous m'aviez fait espérer.

Méchant Esprit que vous êtes! lui ai-je dit; c'est mon chagrin, de vous avoir donné l'occasion de prendre des mesures si ju-

T. III. P. I.

O

stes



stes pour abuser de ma foiblesse ! Mais est-il vrai que vous auriez poussé la hardiesse jusqu'à rendre visite à ma famille ?

„Oui, Mademoiselle. J'avois quelques „amis prêts à m'accompagner ; & si les vôtres avoient refusé de me voir & de m'entendre, je serois allé directement chez *Solmes* avec le même cortège.

Qu'auriez-vous donc fait à *M. Solmes* ?

„Pas le moindre mal, s'il nous eut reçus de bonne grace.

Mais enfin, s'il ne vous eut pas reçus de bonne grace, comme vous l'entendez, que lui auriez-vous fait ? Cette question a paru l'embarrasser. Pas le moindre mal dans sa personne, m'a-t-il répété. Je l'ai pressé de s'expliquer mieux :

„Si je lui permettois de le dire, il s'étoit „proposé seulement d'enlever ce pauvre *Misérable*, & de le tenir enfermé l'espace „d'un ou deux mois. C'étoit une entreprise dont l'exécution étoit jurée, quelles „qu'en pussent être les suites.

A-t-on jamais rien entendu de si horrible ! J'ai poussé un profond soupir, & je lui ai dit de reprendre, à l'endroit où je l'avois interrompu.

„J'avois ordonné à *Iéman* de se tenir à „peu de distance de la porte ; & , s'il en „tendoit

„tendoit quelque dispute entre nous, ou s'il
„voyoit paroître quelqu'un dont l'arrivée
„pût nous troubler, de pousser les cris que
„vous avez entendus: & cela, dans la dou-
„ble vûe de le mettre à couvert des soup-
„çons de votre famille, & d'être averti
„qu'il étoit tems pour moi de vous enga-
„ger, s'il étoit possible, à partir suivant vo-
„tre promesse. J'espère, Mademoiselle,
„que si vous considérez toutes les circon-
„stances, & le danger où j'étois de vous
„perdre sans retour, l'avoué que je vous fais
„de cette invention, & de celle qui régarde
„*Solmes*, ne m'attirera point votre haine.
„Supposez que vos Parens fussent arrivés,
„comme nous pouvions nous y attendre
„tous deux; n'aurois-je pas été le plus mé-
„prisable de tous les hommes, si je vous
„avois abandonnée aux insultes d'un Frere
„& de toute une famille, qui vous ont traî-
„tée si cruellement sans avoir le prétexte
„que notre entrevûe leur auroit fourni?

Que d'horreurs! me suis-je écriée.
Mais, Monsieur, en prenant tout ce que
vous me dites pour autant de vérités; s'il
est venu quelqu'un, pourquoi n'ai-je vû
que *Léman* à la porte? Pourquoi nous a-t-il
suivis seul, & à tant de distance?



Il est fort heureux pour moi, m'a-t-il répondu, en mettant la main dans une de ses poches, & puis dans une autre..... J'espère que je ne l'ai pas jettée..... Elle est peut-être dans l'habit que je portois hier. Je pensois peu qu'il feroit nécessaire de la produire.... Mais je suis bien aise d'en venir à la démonstration, quand l'occasion s'en présente..... Je puis être un étourdi.... Je puis être un négligent.... & je suis en vérité l'un & l'autre. Mais par rapport à vous, Mademoiselle, jamais un cœur ne fut plus sincère.

Il s'est levé là-dessus; & s'avancant vers la porte, il s'est fait apporter le dernier habit qu'il avoit quitté. Il en a tiré une Lettre chiffonnée, comme un papier dont il avoit tenu peu de compte: la-voici, m'a-t-il dit, en revenant à moi d'un air joieux.

Elle étoit dattée lundi au soir, & de la main de *Joseph Léman*, „qui lui deman-
„doit pardon d'avoir crié trop tôt. La
„crainte d'être soupçonné lui avoit fait pren-
„dre le bruit d'un petit chien, qui le suit
„toujours & qui avoit traversé la charmille,
„pour le mouvement de quelqu'un de ses
„Maîtres. Lorsqu'il s'étoit aperçu de son
„erreur, il avoit ouvert la porte avec sa
„propre clé; & sortant avec précipitation,
„fraieur

„il avoit voulu lui apprendre que sa seule
„fraieur l'avoit fait crier. Mais bientôt, ajoû-
„toit-il, plusieurs personnes de la Maison
„avoient pris l'alarme ; & les recherches
„étoient commencées à son retour*.

J'ai brulé la tête, après cette lecture.
Ruses, ruses, ai-je dit ; c'est ce que je puis
penfer de plus favorable. Ah ! Monsieur
Lovelace ! que le Ciel vous pardonne &
qu'il aide à votre réformation ! Mais je ne
vois que trop, par votre propre récit, que
vous êtes un homme rempli d'artifice.

„L'amour, ma très-chère vie, est une
„ingénieuse passion. Nuit et jour j'ai mis
„ma stupide cervelle à la torture (quelle
„stupidité ! ai-je dit en moi-même) pour
„trouver le moyen de prévenir un odieux
„sacrifice, & tous les malheurs qui feroient
„venus à la suite. Si peu d'assurance de vo-
„tre affection ! Une antipathie si injuste de
„la part de vos amis ! Un danger si pressant
„de vous perdre par cette double raison ! Je
„n'avois pas fermé l'œil depuis quinze jours :
„& je vous avoie, Mademoiselle, que si j'a-
„vois négligé quelque chose pour empêcher
„votre retour au Château, je ne me le se-
„rois pardonné de ma vie.

O 3

Je

* On a vu, dans une Lettre de M. *Lovelace*, qu'il
avoit promis à *Léman* de lui en faire une de cette na-
ture, qu'il n'auroit que la peine de copier.

Je suis revenu à me blâmer moi-même d'avoir consenti à le voir : & mes remords sont justes ; car sans cette malheureuse entrevue , toutes ses méditations de quinze jours ne lui auroient servi de rien ; & peut-être n'en ferois-je pas moins échappée à M. *Solmes*.

Cependant s'il eut exécuté la résolution de se présenter à ma famille, & s'il en eut reçu quelque insulte, comme il n'auroit pas manqué d'en recevoir ; à quels désastres ne falloit-il pas s'attendre ?

Mais que penser de ce dessein formé d'enlever le pauvre *Solmes*, & de le tenir prisonnier pendant deux mois ? O ma chère ! à quel homme ai-je permis de m'enlever, au-lieu de *Solmes* !

Je lui ai demandé, s'il croioit que des énormités de cette nature, & cette audace à braver les Loix de la société, pussent demeurer impunies ?

Il n'a pas fait difficulté de me dire, avec un de ces airs enjoués que vous lui connoissez, qu'il n'avoit eu que ce moyen pour arrêter la malice de ses ennemis & pour me garantir d'un mariage forcé : que ces entreprises désespérées lui caussent peu de plaisir,

fir, & qu'il n'auroit fait aucun mal à la personne de *Solmes* : qu'il se feroit exposé sans doute à la nécessité de quitter son pays, du moins pour quelques années ; mais que s'il avoit été réduit à l'exil, parti d'ailleurs qu'il auroit embrassé volontairement après avoir perdu l'espérance d'obtenir mon cœur, il se feroit procuré un compagnon de voyage, de son sexe & de ma famille, auquel je ne pensois guères.

A-t-on jamais rien vû d'approchant ! Je ne puis douter qu'il ne parlât de mon Frere !

Voilà donc, Monsieur, lui ai-je dit avec les marques d'un vif ressentiment, l'usage que vous faites de votre Agent corrompu....

Mon Agent, Mademoiselle ! Il est celui de votre Frere comme le mien. Vous savez, par mes aveux sincères, qui a commencé la corruption. Je vous assure, Mademoiselle, que je me suis échappé à bien des choses, en qualité de repréfailles, dont je n'aurois pas été capable de donner l'exemple.

Ce qui me reste à dire là-dessus, M. *Lowelace*, c'est que ce misérable Agent à double face ayant causé probablement de grands maux de part & d'autre, & paroissant



continuer ses viles pratiques, mon devoir m'oblige de faire connoître à mes amis quel serpent ils nourrissent dans leur sein.

Oh ! par rapport à lui, Mademoiselle, vous ferez tout ce qu'il vous plaira ; le tems de ses services touche à sa fin. Le coquin en a tiré bon parti. Son dessein n'est pas de vieillir dans sa condition. Il est actuellement en traité pour une Hôtellerie, qu'il regarde comme le sommet de la fortune. Je vous apprendrai même qu'il fait l'amour à la *Betty* de votre Sœur ; & cela, par mon conseil. Ils doivent se marier, lorsque *Léman* sera établi. Je médite déjà quelque moyen de punir cette effrontée soubrette, de toutes les insolences que vous avez effluées d'elle, & de l'en faire repentir jusqu'au dernier moment de sa vie.

Que de misérables projêts, Monsieur ! Comment, ne craignez-vous pas de trouver aussi quelque vangeur, pour des maux bien plus grands dont vous êtes coupable ? Je pardonne de tout mon cœur à *Betty*. Elle n'étoit point à moi ; & suivant les apparences elle n'a fait qu'obéir aux ordres de celle à qui elle devoit de l'obéissance, avec plus de soumission que je n'en ai eu pour ceux, à qui j'en devois beaucoup davantage.

N'im-

N'importe, m'a-t-il répondu ; peut-être, ma chere, dans la vûe de m'effraier. „ Le „ décret étoit prononcé. Il falloit que *Betty* „ portât la peine de son insolence : & si je „ croiois que *Léman* ne méritât pas moins „ d'être puni, il me promettoit que dans „ son plan, qui étoit double, l'un & l'autre „ auroient part à la vengeance. Le mari & „ la femme ne devoient pas souffrir séparément.

La patience m'a manqué. Je lui en ai fait nettement l'aveu. Je vois, Monsieur ! lui ai-je dit, avec quel homme je suis condamnée à vivre ; & me retirant, je l'ai laissé dans un état, que j'aurois pris dans un autre pour de l'embarras & de la confusion.

LETTRE CXI.

Miss CLARISSE HARLOVE,
à *Miss* HOWE.

La franchise avec laquelle j'ai continué de m'expliquer, lorsque j'ai revû M. *Lowelace*, & le dégoût que j'ai marqué ouvertement pour ses idées, pour ses manières, & pour ses discours, paroissent l'avoir un peu rap-



rappelé à lui-même. Il veut tourner en plaisanterie les menaces auxquelles il s'est échappé contre mon Frere & M. *Solmes*. „Il a, dit-il, trop de ménagemens à garder dans sa Patrie, pour s'abandonner à des projets de vengeance, qui le mettroient dans la nécessité de la quitter. „Il prétend d'ailleurs qu'il a permis à *Léman* de rapporter de lui mille choses, qui n'ont, & qui ne peuvent avoir aucune vérité; dans la seule intention de se rendre formidable aux yeux de quelques personnes, & de prévenir de grands désordres par cette voie. „C'est un malheur pour lui d'avoir quelque réputation d'esprit & de vivacité; on lui attribue souvent ce qu'il n'a pas dit ou ce qu'il n'a pas fait, & plus encore: on juge de lui sur quelques discours échappés, qu'il oublie, comme dans cette occasion, aussi-tôt qu'ils ont passé ses lèvres.

Il se peut, ma chere, qu'il soit de bonne foi dans une partie de ses excuses. J'ai peine à croire qu'à son âge, il puisse être aussi méchant qu'on l'a prétendu. Mais un homme de ce caractère, à la tête d'une troupe de gens tels qu'on peint ses Compagnons, tous riches, intrépides, & capables des entreprises dont j'ai le malheur d'être

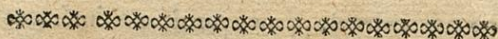
tre un exemple, me paroît extrêmement dangereux.

Son indifférence pour l'opinion publique est une autre de ses excuses. Je la trouve très mauvaise. Que peut espérer une femme, d'un homme qui a si peu d'égard pour sa propre réputation ? Ces agréables libertins peuvent amuser, une heure ou deux, dans une conversation mêlée. Mais c'est l'homme de probité, l'homme de vertu, dont il faut désirer la société pour tous les momens de la vie. Quelle est la femme qui consente, lorsqu'elle pourra s'en dispenser, à s'abandonner au pouvoir d'un homme qui ne connoît aucune loi morale ; dans le doute, s'il daignera remplir de son côté les obligations conjugales & la traiter du moins avec les égards de la politesse ?

Avec ces principes, ma chere, avec ces réflexions, me jeter moi-même à la tête d'un homme..... Plût au Ciel !..... Mais que servent à présent les regrets ! A quelle protection recourir, quand je serois libre de renoncer à la sienne ?



L E T.



L E T T R E C X I I .

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi 14 d'Avril.

Je ne connois rien de si insensé que tous ces *Harloves*. Que veux-tu que je te dise, *Belford*? Il faut que la Belle tombe; eût-elle tous les Génies immortels pour la garde; à moins que se rassemblant visiblement autour d'elle ils ne l'arrachent de mes bras, pour l'enlever avec eux dans la région éthérée.

Ma crainte, ma seule crainte, c'est qu'une Fille qui m'a suivi avec tant de répugnance, n'offre à son Pere des conditions qui pourroient être acceptées; telles que de m'abandonner, pour être délivrée de *Solmes*. Je cherchois le moien de me garantir d'une si cruelle espèce de danger. Mais les *Harloves* paroissent résolus d'achever pour moi l'ouvrage qu'ils ont commencé.

Qu'il se trouve de stupides créatures dans le monde! N'est-ce pas un génie bien fin que ce Frere, de n'avoir pas conçu que celui qui est capable de se laisser corrompre pour entreprendre une mauvaise action, peut

peut être aussi sûrement corrompu contre celui qui l'emploie ; sur-tout lorsqu'on lui offre l'occasion de tirer un double avantage de sa perfidie ? Toi-même, *Belford*, tu ne pénétreras jamais la moitié de mes inventions !

(Il lui raconte ici la conversation qu'il a eue avec Clarisse, sur les cris de son Agent, qu'elle avoit entendus à la porte du Jardin. Les circonstances sont les mêmes qu'on a lûes dans la Lettre précédente. Ensuite il continue.)

N'admires-tu pas l'habilité de ton ami pour les glorieuses impostures ? Vois, combien j'étois proche de la vérité. Je ne m'en suis écarté, qu'en assurant que le bruit s'étoit fait sans ordre, & par l'unique mouvement d'une terreur panique. Si je lui avois fait un aveu plus exact, son orgueil, mortifié de se voir pris pour dupe, ne me l'auroit jamais pardonné.

Si le hasard avoit fait de moi un Héros guerrier, la poudre à canon me seroit inutile. Je renverserois tous mes ennemis par la seule force de mes stratagèmes, en faisant retomber tous leurs desseins sur leur tête.

Mais



Mais que dis-tu de ces Peres & de ces Meres?..... Que le Ciel les prenne en pitié ! Si la Providence n'avoit pas plus de part à leur conduite que la discrétion, fauveroient-ils une de leurs Filles? *James & Arabelle* peuvent avoir leurs motifs : mais que dire d'un Pere, à qui le bon sens a manqué dans une affaire de cette importance ? Que dire d'une Mere ? d'une Tante ? de deux Oncles ? Qui peut penser sans impatience à cette troupe d'imbécilles ?

Ma charmante apprendra bientôt jusqu'où leur ressentiment va contr'elle. Je me flatte qu'alors elle prendra un peu plus de confiance à moi. C'est alors que je serai jaloux de n'être pas aimé avec la préférence que mon cœur désire, & que je la réduirai à reconnoître le pouvoir de l'amour & de la reconnoissance. Alors, alors, je serai libre de prendre un baiser sur ses lèvres ; & je ne ressemblerai point à *un pauvre affamé qui voit devant lui un morceau délicieux, auquel il n'ose toucher sur sa vie**.

Mais je me souviens qu'anciennement j'étois timide avec les femmes. Je le suis encore avec celle-ci. Timide ! cependant qui connoit ce sexe mieux que moi ? C'est sans

* Deux vers d'une Comédie Angloise.

sans doute par cette raison-même, que je le connois si bien. Lorsque j'ai réfléchi sur moi-même, par comparaison avec l'autre sexe, j'ai trouvé, *Belford*, qu'un homme de mon caractère a dans l'ame quelque chose qui tient beaucoup de celle des femmes. Ainsi, comme *Tiresias*, il est capable de connoître leurs pensées & leurs inclinations presque aussi-bien qu'elles-mêmes. Les femmes modestes, & moi, nous sommes à peu près au même point ; avec cette seule différence, que ce qu'elles pensent, je l'exécute. Mais les femmes immodestes vont beaucoup plus loin que moi, & dans leurs pensées & dans leurs actions.

Veux-tu que je te donne une preuve de cette idée ? C'est que nous autres libertins nous ne laissons pas d'aimer la modestie dans une femme ; tandis que les femmes modestes, j'entens celles qui affectent de le paroître, préfèrent toujours un homme impudent. D'où cela viendrait-il, si ce n'étoit d'une véritable ressemblance dans le fond de la nature ? C'est apparemment ce qui a fait dire au Poëte, *que toute femme est un libertin dans le cœur*. C'est à elles de prouver si elles le peuvent, la fausseté de cette imputation.

Je



Je me souviens aussi d'avoir lû, dans quelque Philosophe, *qu'il n'y a point de méchanceté comparable à celle d'une méchante femme*. Peux-tu me dire, *Belford*, de qui est ce bon mot ? N'est-ce pas de Socrate ? Sa femme étoit un diable. Seroit-ce de Salomon* ? Le Roi Salomon ! tu as sans doute entendu parler d'un Roi de ce nom. Ma Mere, qui étoit une femme simple, m'avoit appris dans mon enfance à répondre, *Salomon*, lorsqu'elle me demandoit qui étoit le plus sage de tous les hommes. Mais elle ne m'a jamais appris, d'où lui venoit la partie de la sagesse qui n'étoit pas inspirée.

Ma foi, *Belford*, nous ne sommes pas si méchans, toi & moi, qu'on ne puisse l'être encore plus. Il n'est question que de savoir nous arrêter au point où nous sommes.

* *M. Lovelace* ne devinoit pas plus juste en citant Salomon, que Socrate. Ce passage est de l'Ecclesiastique. Chap. 25.

Fin du Tome III. Partie 1.

